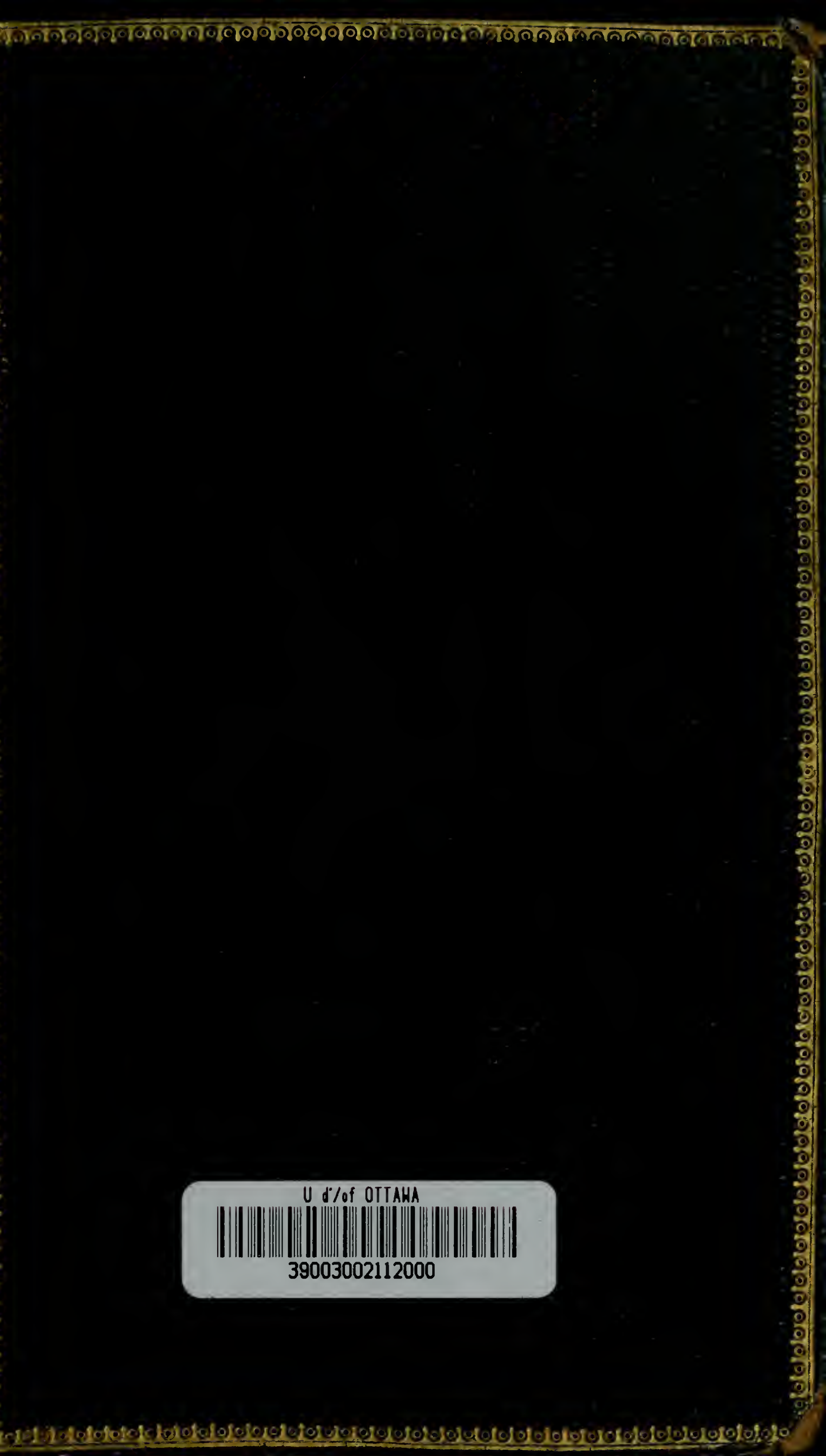
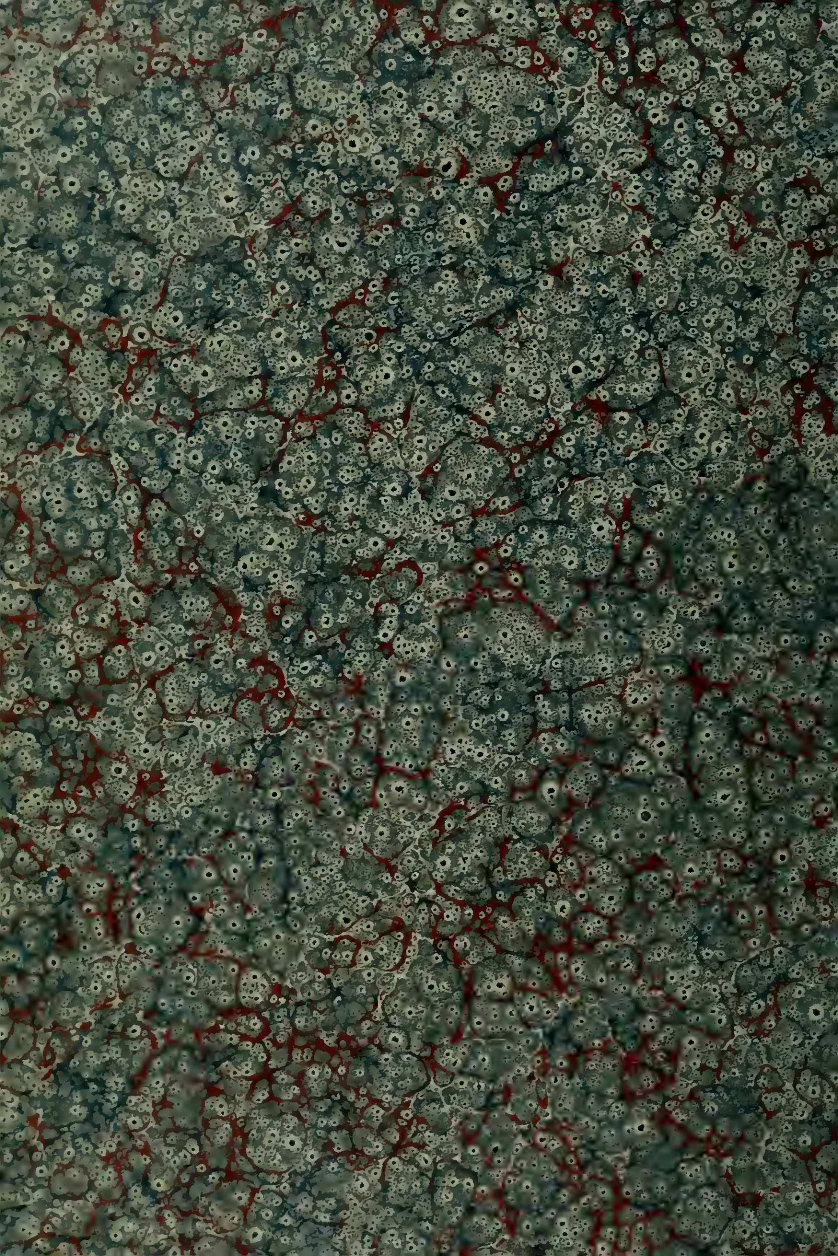
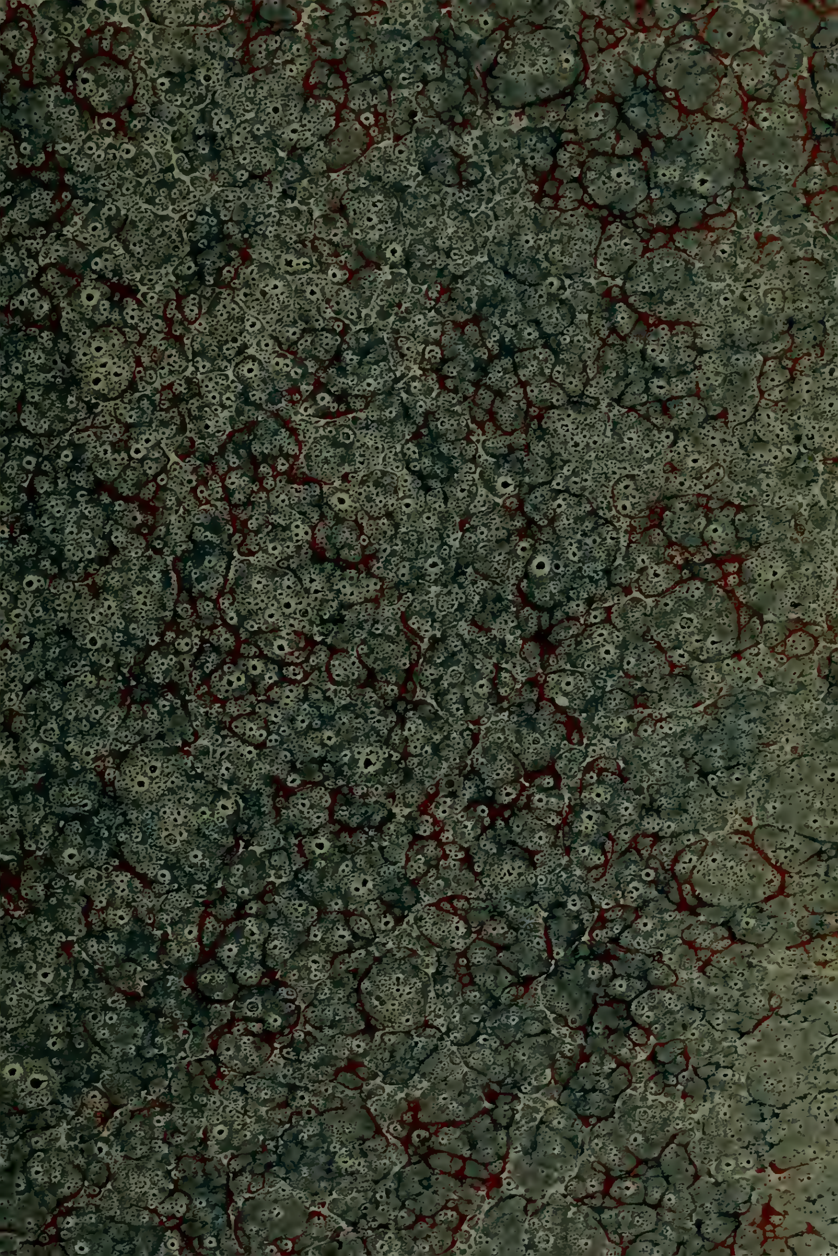

U d'/of OTTAWA
39003002112000





ŒUVRES CHOISIES

DE M. LE MARQUIS

DE LAROCHEFOUCAULD-LIANCOURT

ŒUVRES CHOISIES

DE M. LE MARQUIS DE

LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT

TOME CINQUIÈME



PARIS

TYPOGRAPHIE DE MORRIS ET Cie

RUE AMELOT, 64.

—

1859





D'apres Edelinck

RACINE.

ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET MORALES

DE RACINE

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDES LITTÉRAIRES

ÉTUDES DE RACINE

SUR L'ILIADE.

Racine, en lisant les œuvres d'Homère, a étudié d'abord *l'Iliade*, ensuite *l'Odyssée;* mais il a commencé par placer en tête de ses remarques le jugement que Boileau a porté d'Homère. Il l'a regardé non-seulement comme un digne éloge, vrai modèle de critique, mais aussi comme une analyse complète des poëmes que l'antiquité nous a transmis, et qui sont encore très-supérieurs à tous ceux que l'esprit humain a composés depuis. Aussi conservai-je ici ce jugement de Boileau comme ayant été copié par Racine en tête de ses notes, mais je ne donne que celles qu'il a écrites sur *l'Iliade*, celles qu'il avait faites sur *l'Odyssée* ayant été déjà publiées dans l'édition de 1825, d'après mes manuscrits.

On lira sans doute avec un touchant intérêt les nombreuses remarques de ce grand poëte sur le poëme le plus sublime de l'antiquité.

JUGEMENT D'HOMÈRE

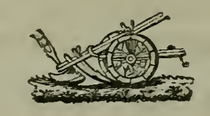
PAR BOILEAU.

La fable offre à l'esprit mille agréments divers.
Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers :
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Andromaque, Pâris, Hélène, Hector, Énée.

Voulez-vous longtemps plaire et ne jamais lasser?
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique ;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque :
Achille déplairait moins bouillant et moins prompt.
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.

Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
Sur de trop vains objets n'arrêtez point la vue.
N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé ;
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière.

Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.
Soyez vif et pressé dans vos narrations ;
Soyez riche et pompeux dans vós descriptions.
On dirait que, pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agréments un fertile trésor ;
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce ;
Partout il divertit et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours ;
Il ne s'égare point en de trop longs détours ;
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique.
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément ;
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère ;
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.



ANALYSE DE L'ILIADE

La durée est de quarante-sept jours [1], dont il n'y a que cinq de combats, neuf de peste, onze pendant lesquels les Dieux sont en Éthiopie, et pendant ce temps les Grecs se guérissent, onze accordés pour les funérailles de Patrocle, onze pour les funérailles d'Hector.

Des cinq même de combats, un jour de trêve pour enterrer les morts.

Virgile en Italie deux mois et demi [2].

L'Iliade est pour les actions publiques comme l'Odyssée pour les affaires domestiques [3].

[1] Ces notes de Racine ont été jetées par lui sur le papier dans le cours de ses lectures. Elles sont simples, précises, sans aucune prétention ; on voit qu'il n'a pas eu la pensée de les publier. Mais il est intéressant de le suivre dans ses études.

[2] L'action de l'Énéide dure environ un an, mais il paraît que Racine ne compte que depuis l'arrivée d'Énée en Italie.

[3] Ce jugement de Racine caractérise exactement les deux poëmes. Homère a peint la gloire dans l'Iliade ; il a montré les grands hommes aux prises avec la fortune dans les événements publics. Il a peint la vertu dans l'Odyssée, il y a montré les grands hommes aux prises avec la fortune dans les relations privées. On peut dire avec Charron : « L'homme est un sujet merveilleusement divers et ondoyant. »

LIVRE PREMIER

Il se passe douze jours dans le premier livre depuis l'assemblée des Grecs, c'est-à-dire depuis la querelle d'Achille et d'Agamemnon, qui est proprement le commencement de l'Iliade, car la peste est en dehors, et l'outrage fait à Chrysès est récité aussi comme une chose qui s'est passée avant l'action.

La querelle d'Achille et d'Agamemnon et leur réconciliation est une idée [1] des querelles des grands, comme celle d'Ulysse et d'Euryale dans l'Odyssée est une idée de celles des particuliers, qui sont bien plus faciles à terminer.

Horace nous recommande de peindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il était :

Homereum si fortè reponis Achillem, impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

C'est l'impatient Achille [2].

Après qu'Achille a parlé contre Agamemnon, il

[1] Idée signifie ici peinture. C'est une expression qui était alors très-usitée.

[2] Racine a imité tous les discours de ce premier livre dans Iphigénie.

jette son sceptre à terre, au lieu de le rendre au héraut. C'était une marque de colère, et c'était aussi comme une marque qu'on ne voulait pas parler davantage.

LIVRE DEUXIÈME

Agamemnon se lève pour parler, ayant un sceptre à la main, et il parle de la dignité de ce sceptre, disant que Vulcain l'avait fait pour Jupiter, lequel l'avait donné à Mercure, et Mercure aux ancêtres d'Agamemnon.

Homère appelle les princes rois portant sceptre.

Agamemnon veut tenter l'armée. Il fait un mensonge [1], et le poëte a fait que ce mensonge ne réussit point.

La raison de cette feinte d'Agamemnon, c'est que, comme c'était pour lui et pour son frère Ménélas que les Grecs avaient déjà tant souffert, il n'ose leur proposer de son chef de s'aller encore

[1] Racine a reproduit cette scène dans Iphigénie :

Il faut, princes, il faut que chacun se retire.
Ah! d'un crédule espoir trop longtemps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés;
Le ciel protége Troie, et par trop de présages
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

exposer à un assaut, et il aime mieux que ce conseil leur soit donné par d'autres. Il fait donc semblant de leur proposer de s'enfuir; mais il le fait en termes si artificieux qu'il leur représente en même temps cette fuite comme la chose du monde la plus honteuse, espérant que d'eux-mêmes ils aimeront mieux s'exposer à tous les périls plutôt que de consentir à cette infamie, ou au moins que les princes de l'armée prendront la parole et exhorteront le peuple à combattre, ce qui fera plus d'effet venant de bouches qui ne sont intéressées qu'à l'honneur général de la patrie; que si cette feinte ne réussit point d'abord et si Agamemnon est pris au mot, c'est que le succès ne répond pas toujours à nos intentions; et peut-être le poëte a voulu marquer qu'il vaut mieux aller rondement sans tant de finesse.

Thersite, médisant et grand parleur, toujours envieux des honnêtes gens, et cherchant à faire rire le peuple, loue Achille pour blâmer Agamemnon.

Agamemnon sert un bœuf aux chefs de l'armée. Il semble qu'Homère fait toujours couvrir ses tables de viandes grossières. Achille sert un mouton aux principaux d'entre ceux qui le vont voir au neuvième livre, et de même à Priam. On ne voit guère dans l'Iliade d'autres viandes que des bœufs, des moutons, des chèvres, des porcs et des agneaux.

Vient le dénombrement.

Triptolème commande les Rhodiens.

Triptolème avait tué le frère de sa mère. L'oracle lui ordonna de quitter son pays et de venir à Rhodes, où il régna heureusement.

Ajax conduisait les Locriens de Cycnus, d'Opunte et autres cités.

Opunte, ville ancienne, qui venait d'une fille de Protogenée, femme de Locrus. Jupiter lui fit l'amour, de peur que Locrus ne mourût sans enfants. Cette charité de Jupiter est fort plaisante. Son mari, croyant que c'était son enfant, l'appela du nom d'Opuns, son grand-père. Il habita la ville d'Opunte, et force étrangers se rangèrent auprès de lui. Il honora surtout Ménœtius, père de Patrocle, qui était citoyen d'Opunte.

Viennent ensuite les soldats des îles Échines, îles entourées de tous côtés de la mer d'Élide.

Virgile a dit :

Et penitùs toto divisos orbe Britannos.

.... Étrangers, à nos lois opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés [1].

[1] Cette traduction de Racine est plus latine que française. *Séparés* est le vrai mot, mais on peut dire avec plus de force :

Eux qui, de tous côtés, environnés de l'onde,
Semblent par les Dieux même exilés loin du monde.

VIRG., ÉGL. 1, *Traduction La Rochefoucauld.*

LIVRE TROISIÈME

Les Grecs marchent en silence comme un brouillard épais.

Description du beau Pâris.

Ménélas le voit comme un lion affamé qui trouve un grand cerf.

Pâris se retire comme un homme qui rencontre un serpent [1].

Hector lui reproche de déshonorer sa beauté par ses actions, et il lui dit peu après : « Les Grecs croient que tu es un homme de conséquence [2]. »

Hector offre aux Grecs le duel de Pâris. Ménélas veut que Priam vienne, parce que les jeunes gens sont sans foi et gâtent tout.

Iris va faire venir Hélène aux blanches épaules, Hélène aux belles tresses de cheveux, Hélène qui brodait dans un voile les combats des Grecs et des Troyens.

[1] Virgile a imité cette comparaison, et on a remarqué la différence. Homère a fait surtout la peinture du berger effrayé, et Virgile la peinture du serpent furieux.

[2] Racine a répété la même expression dans ses notes morales.

Homère a trouvé moyen de mettre Priam et les vieillards sur le rempart, afin que par les questions qu'ils font à Hélène, le lecteur apprenne agréablement qui sont les principaux des Grecs.

Grande louange de la beauté d'Hélène par les vieillards troyens, mais tout bas à l'oreille, parce qu'ils étaient honteux d'être touchés à leur âge de la beauté d'Hélène, et aussi pour rendre la louange qu'ils lui donnent moins suspecte, n'étant pas donnée en face.

Priam fait asseoir Hélène auprès de lui. « Ce n'est pas vous, » lui dit-il, « qui êtes cause de nos malheurs. »

Hélène se confesse coupable de tout comme étant amoureuse de Pâris, mais elle ne nomme point son mari devant Priam, parce que Pâris est son fils.

Homère fait Hélène respectueuse et craintive : respectueuse parce qu'elle se sait coupable, et craintive parce qu'elle se sait haïe. C'est cette pudeur et cette réserve qui la sauvent de la vengeance des Troyens.

Homère, dans cette description des Grecs, diversifie les figures. Tantôt Priam parle, tantôt Anténor; puis Hélène interrogée, et Hélène sans qu'on l'interroge.

Anténor éloquent loue l'éloquence d'Ulysse,

comme Priam guerrier loue Agamemnon sur la guerre.

Anténor dit en parlant d'Ulysse lorsqu'il vint à Troie en ambassade avec Ménélas : « Il avait les yeux fichés en terre et tenait son sceptre sans le remuer ni devant ni derrière, comme ferait un ignorant. »

Le héraut nomme la Grèce belliqueuse.

Les gens qui souffrent un long siége louent volontiers la bravoure de leurs ennemis, comme pour s'excuser de ce qu'ils ne leur font pas lever le siége.

Prières des Grecs et des Troyens.

Il n'y a pas dans Homère une seule prière juste qui ne soit exaucée.

Combat de Pâris et de Ménélas.

Ménélas traîne Pâris par son casque. Vénus en rompt la courroie, puis l'enlève et l'emmène. Mais Pâris se plaint : les malheureux sont toujours prêts à s'emporter contre les Dieux.

Vénus le rend si beau que vous diriez qu'il revient du bal. Elle le prépare ainsi pour Hélène et va la trouver. Mais Hélène reconnaît Vénus. Elle lui refuse d'aller retrouver Pâris : « Demeurez vous-même avec lui, » lui dit-elle, « et renoncez au ciel. » Cette résistance d'Hélène la justifie un peu

et fait croire que Vénus est coupable de toutes ses fautes[1].

Vénus lui donne un siége vis-à-vis de Pâris. Mais Hélène lui parle en détournant les yeux ailleurs, parce qu'elle le veut quereller, et qu'elle sait bien qu'elle sera amoureuse si elle le regarde.

« Vous voilà donc revenu de la guerre ? » lui dit-elle. Elle a beaucoup d'amour pour lui et peu d'opinion de sa valeur. Mais lui redouble d'amour pour réparer son peu de valeur[2]. Son feu se renflamme parce qu'il s'y mêle de la jalousie et qu'il craint qu'on ne rende Hélène à Ménélas victorieux.

Puis il alla le premier vers le lit, et son épouse le suivit.

LIVRE QUATRIÈME

Jupiter, qui aime Troie sur toutes les villes du monde, reproche à Junon sa colère contre les Troyens : « Vous les voudriez manger tout vifs, » lui dit-il.

[1] Fénelon a dit : « Personne ne voudrait avoir un père aussi vicieux que Jupiter, ni une femme aussi insupportable que Junon, encore moins aussi infâme que Vénus. »

[2] Comme dit Antoine dans la tragédie de Cléopâtre :

> Je n'ai pas fui César, j'ai suivi Cléopâtre.

Junon lui répond : « Cédons-nous l'un à l'autre, » et lui abandonne telle ville qu'il voudra.

Tous les Dieux sont divisés en deux partis.

Blessure de Ménélas.

Plainte d'Agamemnon.

« Si vous mourez, les Grecs se souviendront bientôt de leur patrie, les Troyens insulteront à votre tombeau. »

Agamemnon va exciter toute l'armée au combat. « Les parjures, » dit-il, « seront punis. »

Discours d'Agamemnon à ceux qu'il trouve lents. « Vous êtes toujours les premiers que j'invite à souper, et vous êtes ici les derniers ! »

Éloge d'Idoménée : « Vous êtes brave à la table et à la bataille. »

Éloge de Nestor : « Plût aux Dieux qu'un autre eût vos années ! »

Reproches d'Agamemnon à Diomède. Il lui étale les louanges de son père pour le piquer d'émulation. « Voilà, » dit-il, « quel était Tydée. Son fils est moins brave et plus beau parleur. » Diomède se tait parce qu'il est jeune et parce qu'on l'appelle parleur. Il ne se défend point parce qu'il se sent brave, quoique ses actions ne parlent pas encore pour lui ; mais il le prend bien d'un plus haut ton

au neuvième livre, et fait ressouvenir Agamemnon du reproche qu'il lui avait fait.

Sténélus, fils de Capanée, plus impatient, répond à Agamemnon : « Nous valons mieux que nos pères [1]. »

Les Grecs vont au combat en silence, comme des troupes bien réglées et aguerries. Les Troyens marchent avec de grands cris, comme un troupeau de brebis qui font entendre de continuels bêlements pendant qu'on les trait, ou comme des torrents qui tombent de plusieurs endroits dans une vallée où descendent d'autres eaux.

Lorsque les deux armées se rencontrent, l'un meurt jeune comme un peuplier qu'on a coupé sur le bord d'un pré, l'autre meurt en tendant les mains à ses amis.

Tous faisaient bien leur devoir. Un homme qui aurait pu être spectateur du combat et que Minerve aurait mené partout n'aurait rien trouvé à reprocher aux uns et aux autres [2].

[1] Plutarque observe qu'Agamemnon, qui dans une autre occasion, se hâte d'adoucir Ulysse qui était piqué d'un reproche qu'il lui avait fait, ne daigne pas ici répondre à Sténélus.

[2] Ajoutons ici quelques mots de Fénelon : « Homère, dit-il, ne peint pas un jeune homme qui va périr dans les combats sans lui donner des grâces touchantes. Il le représente plein de courage et de vertu. Il vous intéresse pour lui, il vous le fait aimer, il vous engage à craindre pour sa vie. Il

LIVRE CINQUIÈME

Pallas fait acquérir de la gloire à Diomède. La flamme sortait de son casque et de son bouclier. Homère le peint impétueux comme un fleuve[1].

Homère se plaît à exciter la compassion pour les enfants de Priam, Échémon et Chromis, qui combattaient ensemble.

Blessure de Vénus. Homère dit qu'il n'en coula pas du sang, mais une certaine liqueur pareille au nectar.

LIVRE SIXIÈME

Homère introduit Glaucus avec Diane et prolonge leur entretien pour donner à Hector le temps

vous montre son père accablé de vieillesse et alarmé des périls de ce cher enfant. Il vous fait voir la nouvelle épouse de ce jeune homme qui tremble pour lui. Vous tremblez pour elle. C'est une espèce de trahison. Le poëte ne vous le peint avec tant de grâce et de douceur que pour vous mener au moment fatal où vous voyez tout à coup celui que vous aimez qui nage dans son sang et dont les yeux sont fermés pour l'éternelle vie. »

1 Pareil à ces torrents qui ne durent qu'un jour
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage;
Et d'horribles dégâts signalent leur passage.

de rentrer dans la ville et pour empêcher le lecteur de trouver mauvais qu'Hector laisse les Troyens dans un si grand danger.

Homère peint cette entrée d'Hector dans la ville et tout ce qui s'y passe pour délasser son lecteur de tant de carnage et de tant de récits de guerre.

Foule de femmes qui environnent Hector quand il rentre dans la ville; elles demandent à Hector des nouvelles de leurs parents et de leurs amis; et lui leur dit pour toute réponse de prier les Dieux.

Hector n'ose pas prier Jupiter avec les mains sanglantes [1].

Me bello et tanto digressum et cæde recenti, attrectare nefas.

Hector est en colère contre Pâris, qu'il ne voit pas. Mais quand il l'aperçoit, il lui parle sans aigreur, ce qui marque bien le caractère d'un brave homme, d'épargner ceux qui sont au-dessous de lui.

Vœu des femmes :

« Il est fort beau, » disent-elles, « que Diomède meure, couché sur le ventre, » c'est-à-dire en fuyant, frappé par derrière, afin qu'il n'ait pas même l'honneur de mourir en combattant.

[1] Il fallait se purifier, même pour les meurtres involontaires.

Hector trouve Pâris qui nettoie ses armes. Il lui parle doucement; il feint même d'attribuer sa retraite à sa mauvaise humeur contre les Troyens.

Hélène se condamne la première et condamne aussi Pâris, pour montrer que ce n'est pas elle qui le retient.

Pâris a eu soin de justifier Hélène devant Hector. Puis il lui dit : « Attends que j'aie revêtu mes armes, ou pars, je te suis. » Mais cela sent bien son homme qui demeure le plus qu'il peut auprès de sa maîtresse.

On remarque la différence qu'il y a entre l'amour de Pâris et d'Hélène et l'amour d'Hector et d'Andromaque. Pâris est ici auprès d'Hélène, qui est contrainte de lui prêcher son devoir, au lieu qu'Andromaque fait tout ce qu'elle peut pour arrêter Hector et l'empêcher de se perdre.

Andromaque était possédée par Hector, à la différence d'Hélène, dont Pâris dépend.

Hector ne trouve pas Andromaque au logis. Cela se fait pour réveiller l'attention du spectateur qui se fâche qu'Hector trouve Hélène qu'il ne cherchait pas, et ne trouve point Andromaque qui le cherche.

Leur conversation même en devient plus tragique et plus noble. Elle se passe à la porte de la ville par où Hector va sortir pour n'y plus rentrer.

Entretien divin[1] d'Hector et d'Andromaque.

Ce démon par lequel il commence est fort tendre. C'est son génie protecteur.

« Tous les Grecs ensemble vont tomber sur toi, » dit-elle; car elle croit qu'il ne faut pas moins que cela pour venir à bout de son mari.

Elle lui ramène devant les yeux tous les malheurs de sa maison pour le toucher davantage[2].

Andromaque veut lui donner un conseil : « Arrête-toi près du figuier où l'on peut aisément escalader les murs. »

Cela convient bien à une femme inquiète, et qui a l'esprit tout plein[3] de la guerre, à cause du péril de son mari.

Le discours d'Hector est grave et passionné. Hector a soin de louer son père, il rend la pareille à Andromaque, et, comme elle n'aime que lui, il ne craint pour personne tant que pour elle.

Hector prévoit que Troie sera prise quelque jour.

« Mais je crains moins, » dit-il, « pour le sort des

[1] Cette épithète marque bien l'enthousiasme de Racine.

[2] Figure-toi cet Achille, etc.

Le discours d'Andromaque est traduit presque mot à mot dans *Iphigénie*.

[3] Vaugelas disait alors : « Tout plein est fort bon, puisqu'on le dit à la cour. »

Troyens que pour le tien. » Cela inspire plus de compassion que s'il était sûr de la victoire. Néanmoins, comme ce malheur lui paraît encore fort éloigné, cela ne décourage point le lecteur[1].

Prière d'Hector pour son fils : « Jupiter, que mon fils soit illustre! qu'il règne dans Ilion! qu'on dise : Il est plus vaillant que son père! et que sa mère se réjouisse à ce discours[2]! »

Hector modeste avait nommé son fils du nom du fleuve Scamandre, mais les Troyens l'appelèrent Astyanax, parce que son père défendait leur ville.

Sourire d'Hector, larmes d'Andromaque, image admirable.

Et Andromaque regardant encore derrière elle pour voir Hector. Artifice admirable d'Homère d'avoir mêlé le rire, les larmes, la gravité, la tendresse, le courage, la crainte et tout ce qui peut toucher[3].

[1] Pope dit fort bien qu'Hector avait, non une révélation certaine, mais seulement des pressentiments de la destruction de Troie.

[2] O Dieux! c'est pour mon fils que ma voix vous implore :
Qu'il puisse triompher! que tout soldat l'honore!
Qu'il soit illustre et brave entre tous les Troyens!
Qu'au temple ses lauriers s'élèvent près des miens!
Qu'on dise : Il est encor plus vaillant que son père!
Dieux! et que son amour console au moins sa mère!

Achille à Troie, ch. VII, p. 110.

[3] On voit combien Racine admirait Homère.

Pâris va au combat comme un cheval qui a rompu son lien et qui échappe de l'écurie[1].

Paroles honnêtes d'Hector à Pâris. « Vous êtes brave, lui dit-il, mais vous êtes négligent. »

Homère a soin de ne pas rendre Pâris trop odieux. Il en fait un homme vaillant, mais trop abandonné aux plaisirs.

LIVRE SEPTIÈME.

Hector et Pâris paraissaient aux Troyens comme un vent favorable à des matelots lassés de ramer[2].

Hector fait asseoir tous les chefs des Troyens. Apollon et Pallas étaient sur un arbre[3].

Image des troupes *quæ armis horrebant,* qui ont une sombre horreur des combats.

Comparaison des flots que soulève doucement le zéphyr.

Hector défie les Grecs.

« Si je triomphe, » dit-il, « je garde les armes

[1] Cette comparaison, que Virgile et le Tasse ont imitée, ne pouvait échapper à Racine.

[2] Racine note presque toutes les comparaisons qu'il rencontre.

[3] Racine note ce qui le choque autant que ce qui lui plaît.

du vaincu, mais je rends son corps[1] ; les Grecs l'enseveliront, et quelqu'un passant un jour le long du bord de l'Hellespont, dira : « Voilà le tombeau d'un brave qui fut tué par Hector. »

Discours pathétique de Nestor. « Oh! que Pélée gémira bien lorsqu'il saura la honte des Grecs! »

Nestor raconte un combat qu'il avait fait en sa jeunesse. « Un homme de grande taille renversé par terre[2]. »

Voici le quatorzième jour de l'Iliade, car il ne s'est passé qu'un jour depuis le réveil d'Agamemnon, qui est au commencement du second livre, jusqu'au combat d'Hector et d'Ajax, qui sont séparés par la nuit.

Puis voilà la quinzième journée, c'est-à-dire le point du jour.

Ensuite la nuit du quinzième jour.

[1] Il est évident que Racine a remarqué ici combien Homère prépare de loin son dénoûment. Hector dit qu'il rendrait le corps du vaincu, et on ne voudra pas rendre le sien! Homère est toujours dramatique.

[2] La grande taille représentait la force et assurait la victoire, parce que l'on se battait corps à corps.

LIVRE HUITIÈME.

Ce chant contient un jour : c'est la seizième journée.

Discours de Jupiter.

Homère croyait que la terre est le centre du monde, et que le ciel et l'enfer sont aux extrémités.

Cette chaîne d'or qui entoure le monde est prise allégoriquement ou pour l'assemblage des éléments liés ensemble, ou pour le soleil dont tout descend et où tout revient, ou pour la suite et l'enchaînement des planètes depuis Saturne jusqu'à la lune[1].

D'autres la prennent pour les exhalaisons de la mer et de la terre. D'autres enfin l'entendent de la monarchie.

Jupiter était en colère contre Minerve, mais elle dit à Junon : « J'espère encore l'entendre me nommer sa chère fille aux yeux clairs, » et elle témoigne elle-même que ce terme-là est pour elle un nom mémorable.

[1] Cet enchaînement était adopté aussi dans l'ancienne Egypte.

Les deux armées se mêlent...

Ces six vers sont déjà dans le quatrième chant, mais Homère ne craint point de redire la même chose, quand il ne la saurait pas mieux dire.

Hélène semble ici nommée inutilement, mais Homère aime à se souvenir d'elle.

La frayeur saisit les Grecs.

Nestor seul demeurait à cause que son cheval est blessé.

On remarque qu'Homère s'est servi de l'imparfait pour exprimer la faiblesse du vieux Nestor. Mais le poëte a voulu dire que la prudence était jointe à la valeur lorsque Nestor est avec Diomède.

Nuit du seizième jour. Nuit claire et sereine, au sommet des montagnes.

LIVRE NEUVIÈME.

Tout ce chant, qui contient la négociation d'Ulysse, dans la tente d'Achille, et le dixième, qui contient la mort de Dolon et de Rhésus, se passent en une nuit, qui est la nuit du seizième jour de l'Iliade.

Diomède parle ici plus fièrement à Agamemnon

qu'au quatrième chant, parce qu'il a fait de grandes actions qui lui élèvent le cœur[1].

C'est dans son neuvième livre, c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, qu'Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycènes, dans sa maison.

Homère n'a donc pas prétendu qu'Iphigénie eût été ou sacrifiée en Aulide ou transportée dans la Scythie.

Homère représente agréablement Achille qui jouait du luth lorsque les principaux des Grecs le vinrent voir dans sa tente. Cela convient fort bien à Achille pour le divertir durant tout le temps qu'il demeurait seul dans son vaisseau.

Et lorsqu'il vit entrer Ulysse et les autres chefs de l'armée, il se leva.

C'était la preuve du plus obligeant accueil du monde. On peut en juger par ce vers :

> Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis.

[1] Racine a imité lui-même les paroles de Diomède, qu'il a mises dans la bouche d'Achille :

> C'est à Troie, et j'y cours, et quoi qu'on me prédise,
> Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise,
> Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
> *Sténéle* et moi, seigneur, nous irons vous venger.
>
> *Iphigénie*, acte I, sc. 2.

Toute la cour d'Apollon se leva devant lui.

Ulysse était bien digne des honneurs que Virgile rend à Gallus[1].

Achille leur sert un mouton.

Conférence.

Phœnix dit : « Quelque grand que tu sois, tu le dois à mes leçons. » Cependant c'est Chiron qui maria Thétis à Pélée, et qui nourrit leur enfant. Il éleva Achille dans son antre et encore Jason et Esculape[2].

Achille enfant faisait de grandes choses en jouant, et c'était avec un petit dard propre à un enfant qu'il tuait les lions et les rapportait tout palpitants à Chiron[3].

[1] Racine, qui a si bien étudié et si glorieusement imité les anciens, savait combien ils tenaient à cette marque de respect. Les Dieux se levaient à l'entrée de Jupiter et de Junon. On attribua le meurtre de César au mécontentement des sénateurs parce qu'il ne s'était pas levé pour recevoir le sénat. Les Romains se levaient quand l'empereur entrait au théâtre. On rendit le même hommage à Virgile, et Auguste se leva.

[2] Il semble que Racine cite ici Chiron pour démentir Phœnix sur l'éducation d'Achille.

[3] Racine a grandement élevé ce récit en appliquant à la guerre ce qu'Homère a dit contre les lions :

Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre et triomphe en courant.
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monuments,
Ne sont d'Achille oisif que les amusements.

Iphigénie, acte I, sc. 2.

LIVRE DIXIÈME.

Ce chant ne contient que la mort de Dolon et de Rhésus.

C'est encore la nuit du seizième jour de l'Iliade.

Virgile[1].

Inspergo, flos farinæ, répandre sur la terre un flot de neige.

In ore gladii, dans la bouche du glaive.

Cicero pro Archiâ :

« Urbem ex totius belli ore et faucibus ereptam. » Cicéron dit dans son plaidoyer pour Archias :

« La ville tirée de la bouche et du gosier de cette grande guerre[2]. »

Hélène semble encore rappelée là inutilement. Mais Homère aime à se rappeler d'elle.

LIVRE ONZIÈME.

Achille surprit Esus et Antiphe.

[1] Racine, en citant ici le nom de Virgile, semble dire qu'il a imité cet épisode dans celui de Nisus et Euryale. Aussi a-t-on dit que Virgile est le meilleur ouvrage d'Homère.

[2] Racine notait très-souvent de souvenir des expressions de divers auteurs.

Il les lia avec des branches d'osier.

Ligo, lier.

Ramus tenellus, un rameau flexible.

Virga, une jeune branche.

Il nomme Pâris un archer superbe ne visant qu'à des femmes : raillerie généreuse de Diomède[1].

Il parle de la crinière de l'archer ou à cause que les arcs étaient faits de crins, ou à cause que Pâris avait de beaux cheveux. Le mot grec signifie souvent le crin des animaux et quelquefois la chevelure d'un homme[2].

Chacun à son tour, dit Nestor.

Quod loco ejus ereptum erat custoditur.

Il y a dans le grec servio custodio. « Je conservais, » dit Nestor, « ce que je lui avais arraché. »

Belle comparaison de l'âne.

Ces mots d'âne, de vache et de porcher ne sont point choquants dans le grec, comme ils le sont dans notre langue, qui ne veut presque rien souffrir. Mais ces délicatesses sont de véritables faiblesses[3].

[1] Racine ne veut pas dire que Diomède soit généreux envers Pâris, mais seulement que cette raillerie lui est inspirée par un sentiment généreux.

[2] C'est la première acception qui a été adoptée par les traducteurs.

[3] Racine a bien raison ; et il est vrai que Mme Dacier, Bitaubé, Chabanon, aucun n'a osé se servir du mot d'*âne*. Mais Buffon a vivement blâmé cette délicatesse.

LIVRE DOUZIÈME.

Jupiter horridus austris.

Le poëte peint ici la neige dans un jour d'hiver. C'est alors que sont les grandes neiges, et il dit que les vents dorment parce que les vents disperseraient la neige.

Quoique la neige soit légère de sa nature, Homère marque qu'elle tombe épaisse et qu'elle pèse en quelque façon également partout.

C'est dire qu'elle porte sur les terres en friche et sur les terres labourées et qu'elles en sont entièrement couvertes.

Mais c'est Jupiter lui-même qui l'étend; c'est dire que ce n'est point une neige passagère et de hasard.

Quantus ab occasu veniens pluvialibus hædis
Verberat imber humum; quam multa grandine nimbi
In vada præcipitant, cum Jupiter horridus austris
Torquet aquosam hyemem, et cœlo cava nubila rumpit [1].

[1] Je ne sais pourquoi Racine n'a remarqué dans ce livre que la neige et s'étend si longtemps sur cette image.

LIVRE TREIZIÈME.

Neptune fait trois pas et il est au bout de la terre.

Achille va combattre et triomphe en courant[1].

Comparaison des Troyens aux lynx ou aux panthères et à toutes sortes de bêtes farouches, cherchant escæ viaticum, leurs nourritures.

Les Troyens fuient.

Le lâche ne peut rester debout, les jambes lui tremblent[2].

LIVRE QUATORZIÈME.

Ici le grec signifie : suavi[3], fibula, agrafes[4]. Franges[5], in aures[6], bien travaillés.

[1] Longin a cité ce mot d'Homère comme modèle du sublime. Voltaire le dit aussi. Le vers de Racine me semble l'égaler.

[2] On remarque que cette traduction de Racine est la plus exacte et la plus énergique.

[3] Ceci se rapporte à l'essence que Junon répand sur son corps. Le fard sur le visage était connu du temps d'Homère, puisque Minerve en met à Pénélope dans l'Odyssée.

[4] Ce sont les agrafes d'or dont Junon attache le tissu qui couvre son sein.

[5] Ce sont les franges de sa ceinture.

[6] Elle suspend à ses oreilles des boucles à trois pendants d'un travail achevé et qui sont éclatants.

Junon ayant besoin du dieu du sommeil, lui promet un siége avec un marchepied, parce que c'est un siége honorable, et c'est afin qu'il endorme Jupiter.

« Je te donnerai, » lui dit-elle, « un beau siége d'or qui sera incorruptible et fait des mains de Vulcain. »

Mais comme si ce n'était pas assez, elle ajoute :

« Ce siége aura un marchepied, afin que vous mettiez vos pieds tout à votre aise [1]. »

LIVRE QUINZIÈME.

Hector, que le divin Achille doit immoler à son tour.

Critique de cette prédiction.

Les uns la tiennent d'Homère; les autres non.

Ils disent que cela ressemble à un prologue d'Euripide.

Ils disent qu'il y a là une épithète qui n'est donnée à Achille qu'en ce seul endroit.

C'est Minerve qui arrête Mars et le désarme.

[1] Les traducteurs n'ont dit ni siége ni marchepied; ils ont dit un trône et une marche élevée pour y monter.

Belle allégorie de la sagesse qui arrête la fureur du glaive [1].

LIVRE SEIZIÈME.

Longi, extensi [2].
Dard propre à tuer les chevreuils.
La fureur l'animait [3].
Vertigine circum acti sunt.
Un vertige couvre les yeux du guerrier [4].

[1] Racine s'est servi de cette expression dans Athalie :

> Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

[2] Ces deux mots se rapportent sans doute à la phrase : « Le long espace que parcourt un javelot. »

[3] On a rappelé au livre précédent le vers de Racine. Homère a diverses fois personnifié les armes.

Ainsi, lorsque Diomède tire sur un Troyen :

> Et sa flèche *en furie, avide* de son sang,
> Part, vole à lui, l'atteint et lui perce le flanc.

De même, lorsque Ajax est entouré de traits sans être atteint :

> Et sur la terre épars de leur rage frustrés,
> Ils demandent le sang dont ils sont *altérés*.

Louis Racine a imité son père. Il a été heureux surtout dans cette phrase : Dieu dit :

> De leur sang criminel *j'enivrerai* mes traits.
> Ils m'ont trop offensé; vengeur de leurs forfaits,
> Mon glaive, n'épargnant ni le sexe ni l'âge,
> Sera *rassasié* de meurtre et de carnage.

[4] Il s'agit d'Amphiclus, tué par Patrocle.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

Le souvenir d'un mort est touchant [1].

Une nue de guerriers. Pindare le dit aussi.

Aigle qui découvre un lièvre.

Virgile : sæpe exiguus mus...

Ajax [2].

Homère parle de jeunes gens riches. Il veut dire seulement des jeunes gens qui trouvent facilement à se marier, parce qu'anciennement la richesse consistait en troupeaux et les présents de noces étaient des bœufs.

[1] Racine a noté cette pensée parce qu'il a bien senti qu'elle est la base de tout le dix-septième chant de l'Iliade.

[2] Racine note Ajax, dont le cri est si connu. Mais, il faut le dire, Ajax était religieux ; il a dit littéralement :

> O puissant Jupiter! rends le jour à nos yeux,
> Et frappe-nous du moins à la clarté des cieux.

Boileau, en le traduisant mal, a été irréligieux. Il a dit :

> Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
> Et combats contre nous à la clarté des cieux.

Racine, en l'imitant, a été plus loin, il a été impie. Croyez, a-t-il dit,

> Croyez que tant que je respire,
> Les dieux auront en vain ordonné son trépas.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

Iris, la messagère, a dit à Achille qu'Hector exposera la tête de Patrocle.

Homère excuse ainsi par avance la fureur d'Achille contre Hector [1].

Appareil terrible dont il accompagne Achille.

« Sur son front brille une flamme éclatante. »

Comparaison :

Per diem in columnâ nubis, et per noctem in columnâ ignis. Exode.

Pendant le jour en colonne ou nuage de fumée, et pendant la nuit en colonne de feu.

Nuit du dix-septième jour.

La dix-septième journée contient sept chants et la moitié d'un, c'est-à-dire depuis le commencement du onzième livre jusqu'au milieu du dix-huitième.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

C'est la dix-huitième journée.

[1] Mais il se sert d'un mensonge qui ne convient pas à Iris, la messagère des dieux, dont toutes les paroles devraient être vraies.

Ardeur d'Achille en voyant les armes de Vulcain. Les autres en tremblent et n'osent les regarder.

Tout le monde court à l'assemblée parce que Achille y va.

Achille voudrait que Briséis fût morte plutôt que d'avoir causé cette querelle.

Agamemnon rejette tout sur les Dieux, mais vaguement. Il ne veut pas redire ce que lui disaient les Grecs, pour ne pas se donner trop de tort.

Agamemnon parle assis, ou parce qu'il a honte des paroles trop humbles qu'il va tenir à Achille, ou à cause de la fable qu'il va raconter, et qu'on ne doit point conter debout [1], ou à cause de ce qu'il est blessé.

On dit qu'il faut lire dans le grec le mot tranquillement, ou sans tumulte, parce que les partisans d'Achille ou même la plupart des Grecs faisaient trop de bruit et empêchaient Agamemnon de parler.

Achille veut combattre sans rien attendre. Ulysse ne veut pas que les Grecs combattent à jeun.

Dans le huitième livre de l'Odyssée, le musicien chante cette dispute d'Ulysse et d'Achille.

En même temps, Agamemnon se réjouissait, à

[1] Racine aurait dû expliquer pourquoi on ne doit pas raconter debout cette fable.

cause que l'oracle avait dit que la ruine de Troie serait prochaine.

Ulysse dit à Agamemnon : « Il est juste qu'un roi apaise celui qu'il a offensé le premier. »

Il dit à Achille : « Vous êtes plus beau que moi, mais j'ai plus d'expérience que vous. »

Il ajoute : Il ne faut point pleurer à jeun, mais il faut enterrer le mort, le pleurer un jour, et, du reste, se mettre en état de combattre. Les gens de guerre ne doivent pas trop s'attendrir pour les morts.

LIVRE VINGTIÈME.

Les dieux contre les dieux.

Tout l'univers est ébranlé et s'intéresse, maintenant qu'Achille revient au combat [1].

On a remarqué que si les Troyens ne sont pas

[1] Boileau a dit :

Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que le dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivants cet empire odieux,
Abhorré des mortels et craint même des dieux.

assez forts pour soutenir Achille[1], ils ne le seront pas davantage avec le secours des dieux, puisque les dieux des Grecs l'emportent de beaucoup sur ceux des Troyens.

Et ainsi les choses demeurent dans l'état où elles étaient.

Achille ne cherche qu'Hector, il ne daigne pas presque frapper Énée. Ce n'est pas là l'ennemi qu'il cherche. Il veut même le faire retirer. Ainsi il l'interroge et lui laisse tout le temps de parler.

Eustathius dit qu'Achille aurait pu commencer par quelque chose de plus terrible que par un combat où il n'y a que des paroles et où il n'y a point de sang répandu, mais qu'Homère aime à surprendre le lecteur, et qu'il fait les plus grandes choses lorsqu'on s'y attend le moins.

Mais il me semble qu'il est bien qu'Achille, cherchant principalement Hector, comme Homère le vient de dire, dédaigne de s'échauffer contre d'autres que lui, et il faut qu'il s'irrite peu à peu[2].

De là vient la comparaison du lion.

Énée dit à Achille : « On dit que vous êtes fils de Thétis, et moi je suis fils de Vénus. »

[1] On dirait aujourd'hui pour se soutenir contre Achille.

[2] C'est une juste critique du commentaire.

« Cependant Jupiter enflamme ou trouble à son gré le courage des guerriers. »

C'est pour l'excuser de ce qu'il a fui auparavant. Mais vient à présent Neptune qui sauve Énée.

Prédiction des successeurs d'Énée.

Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris,

Et nati natorum et qui nascentur ab illis.

Eustathius dit qu'Homère avait pu lire cette prédiction dans les livres de la Sibylle, mais il l'a faite de son chef comme poëte [1].

Hector dit : « Je combattrais de paroles contre les Dieux, mais je ne les combattrai pas avec ma lance, parce qu'on ne peut pas les vaincre. »

Cela sent l'homme qui tâche à s'encourager lui-même.

Hippodamus rend l'âme en mugissant, semblable à un taureau traîné vers Hélice à l'autel de Neptune que charment ses beuglements.

C'est à Hélice, dans l'Achaïe; quand le taureau se taisait, c'était signe que Neptune était irrité. Quand la victime mugissait, c'était signe qu'il acceptait le sacrifice.

[1] Il faut remarquer que Virgile a dit qu'Énée et ses descendants régneraient sur tout l'univers, et qu'Homère a dit seulement qu'ils régneraient sur les Troyens. Il faut remarquer aussi qu'Homère connaissait ce qui se passait depuis la guerre, puisqu'il est né près de 300 ans après la prise de Troie.

Homère veut encore exciter la compassion pour les enfants de Priam, ici pour Polydore et dans le chant suivant pour Lycaon.

Euripide et Virgile mettent ce Polydore dans la Thrace, et le font survivre à Priam.

Joie d'Achille en voyant Hector.

Hector confesse qu'il cède à Achille[1]. « Je reconnais, » dit-il, « ta force et ton audace; cependant le succès est entre les mains des dieux. »

Polydore se fiait à sa légèreté.

Tros se jette aux pieds d'Achille.

Le char d'Achille est tout sanglant.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

Achille répond à Lycaon :

« Meurs : Patrocle, mon ami, est bien mort, qui valait mieux que toi. »

Il dit : « Les enfants des malheureux s'offrent à mon épée. »

Il dit à Astéropée :

« Fusses-tu le fils de l'Océan d'où toutes les

[1] Cet aveu n'était pas honteux, parce que la force naturelle l'emportait nécessairement dans les combats, qui n'étaient alors que des luttes corps à corps.

eaux prennent leurs sources, les enfants des fleuves cèdent aux enfants de Jupiter. »

Le Xanthe est en colère. Achille alors s'élance dans les flots, il est poursuivi par le fleuve. Le Xanthe appelle le Simoïs à son secours. Junon envoie Vulcain contre le fleuve. Vulcain allume un grand feu. L'eau du fleuve bouillonne. Le fleuve implore Junon.

Combats des autres dieux. Mars est étendu, Vénus veut le relever. Pallas la renverse auprès de lui. Apollon ne veut pas se battre contre Neptune. Junon frotte Diane blessée. Mercure ne veut point avoir de querelles avec les maîtresses de Jupiter [1].

Diane s'enfuit dans les genoux de Jupiter. Vénus ne vient point en pleurant quand elle a été blessée, mais Diane, qui est une fille, pleure.

Homère représente en Diane l'ingénuité d'une honnête fille.

Les dieux s'en retournent au ciel.

Les hommes sont comme les feuilles.

Toute chair se fane comme l'herbe; et les hommes passent comme les feuilles qui croissent au printemps sur les arbres verts, et qui meurent

[1] Racine note sans observation tous ces faits mythologiques.

après l'été. Les unes naissent quand les autres tombent [1].

Agénor dit qu'Achille est mortel. Achille, selon la plupart des poëtes, ne peut être blessé qu'au talon. Ils le disent quoique Homère le fasse blesser au bras. Homère ne le croit invulnérable en aucune partie de son corps.

Épouvante des Troyens, qui rentrent dans la ville.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

Priam prévoit ses malheurs : il annonce sa chute et que sa ville sera mise au pillage.

Il a tout le temps de dire à Hector tout ce qu'il lui dit, car Achille est encore loin.

Hécube prie Hector de rentrer : « Mon sein t'apaisait dans ton enfance. »

Hector consulte en lui-même. Il craint les reproches de Polydamas. Il doute s'il traitera d'un accord avec Achille.

Il se décide : « Il n'est plus temps, » dit-il, « de

[1] C'est ici une citation de la Bible.

raisonner avec lui comme un jeune homme avec une jeune fille. »

Abord terrible d'Achille.

Hector fuit jusqu'aux sources du Scamandre, là où les Troyennes viennent laver leurs robes.

Balances de Jupiter.

Apollon quitte Hector et Minerve aborde Achille.

Minerve trompe Hector sous la figure de Déiphobe [1].

Hector veut composer avec Achille pour le corps de celui qui sera tué, parce qu'Hector était pieux, la sépulture étant consacrée par la religion.

Achille n'entend à aucune composition; il lui répond qu'il voudrait même pouvoir le manger.

« Souviens-toi, » lui dit-il, « souviens-toi maintenant d'être brave [2]. »

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

Nuit du dix-huitième jour.

[1] Il faut convenir que c'est une feinte bien peu digne, et de plus elle était inutile.

[2] Reproche injurieux, mais les deux caractères sont bien soutenus, et Racine l'indique par ces deux notes.

Ensuite la dix-neuvième journée, puis la vingtième journée [1].

On célèbre les jeux autour de la tombe de Patrocle.

Ajax est toujours malheureux.

Il paraît bien qu'Homère n'a point supposé que Ajax ne pût être blessé que par le côté, puisque les Grecs ont peur que Diomède ne le blesse au cou.

Priam felicem non censet Aristoteles sicque in fortuna beatitudinem collocare videtur, sed paulo post longè aliter loquitur [2].

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

Nuit du vingtième jour.

Vingt-unième jour.

Il se passe ici onze jours sans action.

[1] On a prétendu que les deux derniers chants de l'Iliade étaient en dehors du sujet. Mais on est convenu que le sujet de l'Iliade est la colère d'Achille. Ainsi, c'est toujours le sujet tant que cette colère dure. Peu importe qu'elle s'exerce sur Hector mort ou sur Hector vivant, ou contre Priam ou encore contre Troie. Le poëme ne doit finir qu'après l'entrevue d'Achille et de Priam, parce que ce n'est qu'alors que la colère d'Achille est calmée.

[2] Racine n'a pas traduit cette citation qu'il a faite de l'opinion d'Aristote, mais il a placé, dans une autre de ses feuilles, une seconde citation du même Aristote, et l'a traduite. Voyez notes morales, Ch. 7, n. 1.

Puis vient le trente-deuxième jour.

Achille traîne autour du tombeau de Patrocle le corps d'Hector attaché à son char [1].

État déplorable de Priam.

Il était enveloppé de telle sorte dans son manteau qu'on voyait toute la figure de son corps. Ses habits étaient attachés à son corps parce qu'il avait passé plusieurs nuits sans se coucher.

Priam veut aller trouver Achille.

Discours d'Hécube. Elle est timide comme sont les femmes.

Priam est inébranlable.

« Quand j'y devrais mourir, » dit-il, « je mourrais en embrassant mon fils et le pleurant tout mon saoul. »

Priam chasse les Troyens d'auprès de lui. « N'aves-vous point à pleurer chez vous, vous qui me venez consoler? »

Il querelle ses enfants et leur dit : « Plût aux dieux que vous fussiez tous morts au lieu d'Hector! »

Mercure vient sous la figure du roi.

[1] Puis-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?

Toutefois, le corps d'Hector n'a pas été traîné autour des murs de Troie, mais seulement autour du tombeau de Patrocle. Racine a placé dans une autre de ses feuilles une observation morale à ce sujet. Voir notes morales, Art. 3, n. 10 et 11.

Mercure se déguise aussi dans l'Odyssée sous les traits d'un jeune homme à qui le poil ne fait que de naître [1].

Mercure refuse d'aller avec Priam vers Achille.

« Les dieux ne se communiquent point si aisément aux hommes [2]. »

Ceci se passe durant la nuit du trente-deuxième jour.

Achille venait de souper. Il était encore à table. Priam baise les mains d'Achille [3].

Priam et Achille pleurent.

Priam et Achille s'admirent l'un et l'autre.

Trente-troisième jour.

Cassandre aperçoit Priam.

Troie tout entière sort au-devant du corps d'Hector !

[1] Racine a dit aussi, dans un de ses autres manuscrits inédits : « Quand on vient de nous faire le poil, nous nous regardons dans un miroir. Quand on sort d'un sermon, il faut s'examiner de même. »

[2] Il y en a pourtant de bien nombreux exemples dans les poëmes d'Homère.

[2] Fénelon a dit : « Que peut-on voir de plus simple et de plus touchant dans un poëme que le roi Priam réduit dans sa vieillesse à baiser les mains meurtrières d'Achille qui ont arraché la vie à ses enfants ? Il lui demande pour unique adoucissement de ses maux le corps du grand Hector. Il aurait gâté tout s'il eût donné le moindre ornement à ses paroles. Aussi n'expriment-elles que la douleur. Il le conjure, par son père accablé de vieillesse, d'avoir pitié du plus infortuné de tous les pères. »

Paroles divines d'Andromaque sur le corps d'Hector.

Aner est un mari qu'on aime et dont on est aimée. C'est un nom amoureux. *Posis*, au contraire, est un nom froid, car c'est encore un mari, quand même il serait séparé de sa femme.

Sophocle fait dire à Déjanire jalouse, dans *les Trachiniennes*, le mot d'*Aner*, et quand elle cite l'enfance de son fils, c'est pour marquer bien la jeunesse de l'un et l'autre époux, parce que la séparation en est plus douloureuse.

Il se passe encore onze jours aux funérailles d'Hector.

Ainsi toute l'action de l'Iliade se passe en quarante-quatre jours, dont il y en a trente-quatre dont le détail n'est point raconté, savoir : douze depuis la querelle d'Achille et d'Agamemnon, jusqu'à ce que Thétis monte dans le ciel ; onze durant lesquels Achille outrage le corps d'Hector, et onze qui se passent aux funérailles d'Hector.

ÉTUDES DE RACINE

SUR LES TRAGIQUES GRECS

ESCHYLE, SOPHOCLE ET EURIPIDE

I

ESCHYLE

LES COEPHORES.

Ier vers. Oreste commence et vient au tombeau de son père.

Il parle d'abord des bannis qui retournent dans leur pays. Les anciens avaient deux manières de se couper les cheveux; la première fois, ils les consacraient au fleuve de leur pays. Enfin, ils les coupaient sur les tombeaux de leurs proches.

Chœur de femmes habillées de noir. Électra est à leur tête.

Oreste fait entendre pourquoi il vient.

Il prie Juppiter [1] de lui aider à venger son père.

[1] Racine écrit toujours Juppiter ainsi; mais je n'ai suivi nulle part son orthographe.

Pylade est avec Oreste.

Antistrophes.

Le chœur est des femmes qui sont au service de Clytemnestre.

Le chœur dit qu'il a été envoyé par Clytemnestre au tombeau d'Agamemnon avec des présents pour l'apaiser.

Joues déchirées.

Mon cœur se nourrit de gémissements.

« Ces voiles en lambeaux sur nos seins découverts. » Cela veut dire qu'elles se déchiraient leurs robes.

Un songe est venu troubler Clytemnestre, et les devins disaient que les mânes d'Agamemnon étaient en colère.

C'est la crainte qui fait dresser les cheveux et produit un songe terrible.

(Ensuite Racine a souligné plusieurs vers.)

Électra dit pourquoi Clytemnestre les a envoyées à ce tombeau.

(*Deux vers soulignés.*) Cette femme impie! Le chœur dit tout bas cette parole.

Quel prix peut valoir le sang qu'elle a versé?

Au lieu du respect qui retenait les peuples du temps d'Agamemnon, c'est maintenant la frayeur qui les retient.

(*Encore deux vers soulignés.*) Être heureux, c'est être Dieu, et quelque chose de plus parmi les hommes.

Les crimes des mortels sont punis tôt ou tard.

Le sang que la terre a bu est un vengeur qui ne s'écoule point.

(*Deux vers soulignés.*) Un crime remplit l'âme du coupable d'un mal qui ne lui laisse point de repos[1].

Le chœur dit qu'il est contraint de louer le plus fort et de cacher son aversion, mais qu'il pleure dans l'âme.

(*Un vers souligné.*) Je pleure sous cape, dit-il.

Le chœur est toujours avec Électra.

Cette scène est très-belle[2].

Électra demande conseil au chœur sur ce qu'elle doit dire en répandant les libations que sa mère envoie à son père.

(*Trois vers réunis par un crochet.*) Le prierai-je, selon la coutume, d'envoyer des biens à ma mère pour les maux qu'elle lui a faits?

[1] On doit reconnaître que Racine, en mettant en marge des vers grecs ces phrases sans ordre, n'a pas prétendu traduire le texte.

[2] Témoignage bien glorieux pour Eschyle. (Cette note-ci a été écrite, à la suite de la note de Racine, par Lefranc de Pompignan).

Il est probable que Racine désigne comme très-belle la scène dans laquelle Électra trouve des cheveux d'Oreste sur le tombeau d'Agamemnon.

(*Quatre vers soulignés.*) Ou plutôt jetterai-je ce vase par terre en détournant mes yeux ailleurs, comme ceux qui jettent des ordures[1]?

Conseillez-moi, car nous avons une haine commune.

Prières d'Électra en faisant des libations sur le tombeau de son père.

(*Trois vers soulignés.*) Elle parle de la terre qui produit et qui nourrit tout, et le reprend ensuite.

Écoutez-moi, mon père, donnez-moi d'être plus chaste que ma mère, et d'avoir les mains plus saintes que les siennes.

Imprécation à la suite de la prière.

(*Trois vers liés par un crochet.*) Elle fait les effusions et exhorte le chœur à les accompagner de gémissements.

Vers 323. Sicut devorat stipulam lingua ignis.

Isaïe, ch. v, v. 24.

[1] Il y a dans ces notes de Racine des expressions peu nobles et qu'on ne reproduit que parce qu'elles sont de lui. On n'est pas illustre impunément.

II

SOPHOCLE.

Sophocle[1], plus jeune de dix-sept ans qu'Eschyle, plus âgé qu'Euripide de vingt-quatre ans[2], fut le premier qui ne joua pas lui-même ses tragédies, à cause de sa vue trop faible.

Il était de mœurs douces et se faisait aimer de tout le monde.

Il ne voulut jamais quitter Athènes, quoique appelé par plusieurs rois. Il était dévot.

Il fit le chœur de quinze au lieu qu'il n'était que de douze[3].

Sa mort arriva ou d'un grain de raisin qu'un comédien lui avait envoyé, ou d'une période d'Antigone qu'il voulut dire tout d'une haleine, ou de joie d'avoir été déclaré vainqueur.

C'est une pitié, et même c'est une honte, de voir combien est vile l'origine du plus superbe des ani-

[1] Né l'an 495 avant Jésus-Christ.

[2] Quoique mort dix ans après lui, l'an 406 avant Jésus-Christ.

[3] Sa plus grande gloire dramatique est d'avoir créé la division en cinq actes.

maux, vu que l'odeur seule d'une lampe éteinte fait avorter.

De même vous pouvez périr encore à moins par la morsure d'un petit serpent, ou, comme le poëte Anacréon, d'un grain de raisin sec, ou, comme le sénateur Fabius, d'un poil avalé avec du lait[1].

Sophocle est admirable dans les caractères. C'est le seul imitateur d'Homère. Il peint quelquefois par un demi-vers. Les qualités de ses tragédies sont le parler à propos, l'élégance, la hardiesse et la diversité[2].

[1] On sent que nous n'approuvons pas tout ce qui est échappé à la plume de Racine. Mais nous n'avons voulu rien retrancher ni rien ajouter.

[2] Il est intéressant de voir comment Racine a jugé Sophocle.

I. TRAGÉDIE D'AJAX.

Le poëte établit d'abord le lieu de la scène. C'est auprès des tentes d'Ajax, qui sont les dernières du camp des Grecs.

PROLOGUE.

Le poëte introduit Minerve, qui éclaircit le sujet, parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse savoir et redire l'intention d'Ajax, qui est sorti tout seul la nuit et qui allait tuer Agamemnon, si Minerve elle-même ne lui eût troublé l'esprit.

ACTE PREMIER.

Scène première.

Pallas empêche Ajax de reconnaître Ulysse. Le poëte représente Ulysse. Il le fait peut-être un peu trop timide, mais c'est pour relever Ajax en le rendant plus terrible.

« Il est doux de rire aux dépens de ses ennemis[1]. »

[1] Ce n'est pas Racine qui dit cela. Il cite une phrase de Sophocle qu'il a remarquée parce qu'il trouve sans doute cette maxime étrange dans la bouche de Minerve.

Scène deuxième.

Minerve loue Ajax afin de prévenir le spectateur en sa faveur.

Elle ajoute : « Mais, hélas! vous voyez, Ulysse, ce que c'est que l'homme quand il plaît aux Dieux. »

Sentiment honnête d'Ulysse, qui a compassion d'Ajax : « Tout mon ennemi qu'il est, je plains son malheur. »

Ce caractère d'Ulysse est soutenu jusqu'à la fin, car c'est lui qui fait accorder la sépulture à Ajax, quoiqu'il fût celui qu'Ajax haïssait le plus.

Scène troisième.

Le chœur se plaint des bruits qu'Ulysse fait courir contre Ajax.

Le chœur est de vieillards de Salamine et de soldats d'Ajax.

« Nous ne sommes que des ombres, » disent-ils.

« La médisance ne s'attache qu'aux grands hommes. »

ACTE DEUXIÈME.

Scène première.

Techmesse sort et conte tout ce qui se passe et tout ce qui s'est passé.

Techmesse est fille du Troyen Teleusante; elle est captive et femme d'Ajax [1].

Scène deuxième.

Ajax déplore sa folie. Sa douleur est de se voir cause de ses propres malheurs. Le malheur le rend plus sévère.

Puis, il songe à la joie de ses ennemis. « Ah! qu'Ulysse se réjouit bien à l'heure qu'il est! que plût aux Dieux que je pusse le voir, tout malheureux que je suis! O Jupiter, auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce méchant fourbe que je hais! que ne puis-je percer le cœur de deux injustes rois, et me tuer moi-même après eux! »

Il s'adresse à tout dans sa passion, à Jupiter, aux enfers et aux campagnes de Troie.

« On pleure, on rit, » dit-il, « quand il plaît aux Dieux. »

Scène troisième.

Tendre discours de Techmesse pour le fléchir.

« Maintenant je suis esclave, » dit-elle, « puisqu'il a plu aux Dieux et à votre valeur. »

[1] Je ne sais si Racine a voulu faire remarquer les qualités d'épouse et captive unies ensemble.

Tout ceci est imité des paroles d'Andromaque dans Homère. Iliade, livre 6.

Ajax ne daigne point caresser ni approuver Techmesse, dans la douleur où il est.

Il demande son fils.

AJAX.

Apportez-moi mon fils! que je le voie.

TECHMESSE.

Je l'ai caché, dans la frayeur où j'étais.

AJAX.

Que craignez-vous? que voulez-vous dire?

TECHMESSE.

J'ai craint que le pauvre enfant ne tombât et ne mourût entre vos mains.

AJAX.

Cela était digne du malheur qui me poursuit.

On apporte son fils sur la scène.

AJAX.

Apportez-le, apportez-le ici. Tout ce sang, tout ce carnage ne l'effrayera point, s'il est véritablement mon fils :

Du reste, avec honneur, il peut me ressembler.

Disce, puer, virtutem ex me.

Il se confie à Teucer. Voyez dans l'Iliade, chapitre, 15, l'amitié d'Ajax pour Teucer.

Il prie les soldats de sa suite de dire ses dernières volontés à Teucer,

Pour qu'il montre à son fils l'exemple de son père.

Il laisse son bouclier à son fils, et ne veut point que ses armes soient disputées comme on a fait de celles d'Achille.

Il fait retirer Techmesse.

« Ce n'est pas au médecin à écouter la plainte quand la plaie demande le fer. »

TECHMESSE.

Au nom des Dieux, ne nous abandonnez point!

AJAX.

Ne savez-vous pas que je n'ai point d'obligations aux Dieux [1]?

Scène quatrième.

Le chœur déplore la malheureuse fortune d'Ajax et le malheur de sa mère quand elle apprendra la nouvelle de sa mort.

[1] Il me semble qu'ici Racine s'est gravement trompé. Il a été induit en erreur par l'opinion générale qu'Ajax était impie. Mais, au contraire, Sophocle a fait dire ici à Ajax : « Ne savez-vous pas que les Dieux n'ont plus rien à attendre de moi? » Cela signifie qu'il va mourir bientôt, et ces paroles expriment même un regret de ne plus pouvoir servir les Dieux.

ACTE TROISIÈME.

Scène première.

Ajax revient sur la scène; mais alors, pour tromper le chœur et pour consoler Techmesse, il feint de s'être rendu à ses prières et de vouloir vivre.

« Il n'est rien de si dur que le temps n'amollisse. »

Il feint d'aller se purifier sur le bord de la mer et d'aller enterrer l'épée d'Hector. Il dit que cette épée lui porte malheur. Mais il dit tout cela à dessein de se tuer. C'est, de la part du poëte, pour prétexter sa sortie avec une épée. Apparemment que les anciens ne marchaient point sans quelque besoin l'épée au côté.

C'est ainsi qu'Achille, dans l'Iphigénie d'Euripide, lui dit qu'il va cacher son épée sous l'autel, et c'est aussi afin que si elle ne veut point mourir, il ait des armes pour la défendre.

Ajax dit qu'il apprendra à respecter les Atrides. Le poëte lui donne ainsi des paroles forcées [1], pour

[1] Cette expression est à remarquer. Elle n'est pas souvent employée dans ce sens, mais elle est précise et se comprend bien.

marquer même la violence qu'il se fait en dissimulant.

« Il faut aimer comme si l'on devait haïr un jour, » dit-il; « il faut haïr comme si l'on devait aimer bientôt [1]. »

Ajax fait rentrer Tecmesse, et donne ordre au chœur de dire ses dernières volontés à Teucer. Toutefois, ce sont des paroles équivoques qu'il tient au chœur.

Scène deuxième.

Le chœur, étant seul, danse et exprime sa joie sur le changement d'Ajax.

Il appelle Pan, qui dresse les danses des Dieux, et le prie de lui en inspirer une sur-le-champ.

Le chœur danse. Le poëte fait tout ce qu'il peut pour excuser la danse d'un chœur de soldats qui ne doivent point avoir appris à danser [2].

Scène troisième.

Teucer envoie un homme pour empêcher Ajax de sortir.

[1] Cicéron prétend que c'est à tort que l'on a attribué cette maxime à Bias. Aristote et Cicéron la désapprouvent également. Mais il faut faire la division. Il n'est rien de plus moral et de plus noble que de penser et de dire qu'il faut traiter ses ennemis comme si l'on devait les aimer bientôt.

[2] On peut dire que la remarque de Racine est singulière.

Voici un messager qui vient troubler la joie du chœur, et qui leur apprend que Calchas a dit à Teucer qu'on prenne bien garde à Ajax, qui est menacé de périr ce jour-là.

Teucer ne vient point lui-même, parce qu'il ne saurait se défaire des Grecs qui l'environnent et qui se veulent prendre à lui de la fureur d'Ajax.

Le messager demande où est Ajax.

LE MESSAGER.

Ah! que je crains qu'on ne m'ait envoyé trop tard!

LE CHŒUR.

Pourquoi?

LE MESSAGER.

Teucer recommandait qu'on ne laissât point sortir Ajax jusqu'à son retour.

LE CHŒUR.

Ajax est allé apaiser les Dieux.

LE MESSAGER.

Ces paroles-là sont bien suspectes; si Calchas dit vrai, Pallas le poursuit aujourd'hui sans miséricorde.

Les raisons de la colère des Dieux sont son orgueil, sa confiance en lui seul, et le mépris de leur secours.

Le messager rappelle les paroles d'Ajax à son

père, qui lui disait de se confier aux Dieux, et les paroles d'Ajax à Pallas : « Allez secourir les autres, et ne vous mettez point en peine de moi. »

Scène quatrième.

TECHMESSE, LE MESSAGER ET LE CHŒUR.

Le chœur appelle Techmesse, et lui apprend la nouvelle que le messager lui a apportée.

Techmesse exhorte le chœur à aller chercher Ajax, les uns à droite, les autres à gauche.

« Je vois bien, » dit-elle, « qu'il ne se confie plus à moi et que j'ai perdu ses bonnes grâces. »

Elle sort, et tout le monde sort avec elle.

Le chœur se sépare en deux bandes pour aller chercher Ajax, et ainsi le théâtre demeure vide, afin qu'Ajax se puisse tuer aux yeux des spectateurs et sans que personne l'en puisse empêcher.

Il n'y a point de changement de scène, je veux dire du lieu de la scène[1].

Mais voilà le seul endroit des tragédies grecques où le chœur sort de la scène depuis qu'il y est entré.

C'est un bel artifice du poëte, parce que les der-

[1] On prétend, au contraire, que le lieu de la scène changeait pour montrer un lieu désert choisi par Ajax pour se donner la mort. Racine ne le croyait donc pas.

nières paroles d'Ajax sont trop considérables pour les cacher aux spectateurs.

Scène cinquième.

Ajax est seul; il commence ses invocations par Jupiter : « Je ne te demande pas une grande grâce. Fais si bien que la nouvelle de ma mort soit bientôt portée à Teucer. »

Il prie Mercure de lui accorder une mort prompte et sans beaucoup languir.

Il prie les Furies de venger sa mort sur les Atrides. « Et comme je meurs par mes propres mains, qu'ils meurent par les mains qui leur seront les plus chères ! »

Il s'adresse au soleil et le prie d'annoncer sa mort à son père et à sa mère. « Ah! que cette malheureuse mère, » dit-il, « poussera de gémissements lorsqu'elle apprendra cette nouvelle! »

Il s'adresse à la Mort, il s'adresse à tout et prend congé de tout. « Voilà, » dit-il, « ce qu'Ajax vous dit pour la dernière fois[1]. » Il ajoute : « Le reste, je te le dirai là-bas. »

Son épée est appuyée contre terre; il se tue.

[1] C'est de ce passage-ci que Racine a pris l'invocation au soleil :

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.

Scène sixième.

LE CHŒUR [1].

Le chœur, partagé en deux bandes, revient de deux côtés différents, et ils se racontent qu'ils n'ont point trouvé Ajax.

ACTE QUATRIÈME.

Scène première.

TECHMESSE, LE CHŒUR.

Techmesse découvre Ajax.

Le chœur entend Techmesse qui s'écrie. Elle leur montre Ajax qui s'est tué.

Techmesse le couvre d'un manteau, parce qu'il n'y aurait personne qui aurait le cœur de le voir en cet état.

C'est un artifice pour cacher le sang aux spectateurs.

Elle souhaite le retour de Teucer pour défendre Ajax après sa mort.

« Mais peut-être le pleureront-ils mort après l'avoir haï vivant. On regrette un grand homme

[1] Racine a cru que c'était là la sixième scène du troisième acte. Je crois que c'est là la scène première du quatrième acte.

après sa mort. Mais comment se moqueraient-ils de lui? il a ce qu'il souhaitait : il est mort. »

Scène deuxième.

TECHMESSE, TEUCER, LE CHŒUR.

Teucer envoie quérir le fils d'Ajax, de peur qu'on ne l'enlève, comme le faon d'une lionne. Voyez l'Iliade, livre 14.

Pourquoi Teucer n'est-il pas arrivé plus tôt? c'est parce qu'il a cherché partout Ajax. Mais le bruit de sa mort a couru bien vite.

Teucer déplore sa malheureuse condition :

« Que dira ton père et le mien? Il croira que je t'ai abandonné, et que je t'ai peut-être trahi pour m'emparer de tes biens? Tu sais ce qu'est un vieillard en colère. Irai-je à Troie, où je trouverai beaucoup d'ennemis et pas d'amis? »

Ainsi, c'est l'épée d'Hector dont Ajax s'est tué. C'est le baudrier d'Ajax dont Hector a été traîné. Les Furies ont forgé cette épée, et les enfers ont préparé ce baudrier.

Scène troisième.

TEUCER, MÉNÉLAS, LE CHŒUR.

Le chœur est affligé de voir venir Ménélas.

Ménélas commande à Teucer de ne point ensevelir Ajax.

« Si nous n'avons pas pu venir à bout d'Ajax vivant, » dit-il, « nous voulons en être les maîtres après sa mort. »

« Il faut rendre obéissance aux chefs et aux magistrats. La ville où règne la licence est bientôt abîmée. »

« Il était insolent, et moi je prétends lui insulter maintenant[1]. »

Voyez la harangue d'Alcibiade dans Thucydide.

Réponse généreuse de Teucer :

Commandez dans Sparte à vos sujets. Ajax commandait aux siens, et ne dépendait point de vous. Je l'ensevelirai malgré vous et malgré votre frère. »

Scène quatrième.

TEUCER, TECHMESSE, EURYSACÈS ET LE CHŒUR.

Techmesse et son fils arrivent.

Teucer met le fils d'Ajax auprès de son père. Il met dans les mains de cet enfant les cheveux de son père et ceux de Techmesse et ceux de l'enfant lui-même.

[1] Cette citation prouve bien que Racine remarque ce qui est mauvais, et le note pour se souvenir de ce qui est à éviter.

Belles imprécations qu'il fait en se coupant les cheveux.

Tout ceci est fort tendre et fort noble.

Teucer recommande au chœur de bien défendre le corps d'Ajax, tandis qu'il va chercher ce qu'il faut pour l'enterrer.

Scène cinquième.

LE CHŒUR.

Le chœur déteste celui qui le premier a inventé les armes parmi les Grecs.

Le commentaire dit que Sophocle se jette ici dans ce qui est le plus de son génie, c'est-à-dire dans l'agréable. En effet, il peint les plaisirs dont on est privé par la guerre. Il ajoute : « Maintenant qu'Ajax est mort, quelle consolation me reste ici? Plût aux Dieux que je revoie bientôt Athènes! »

ACTE CINQUIÈME.

Scène première.

AGAMEMNON, TEUCER, LE CHŒUR.

Discours superbe d'Agamemnon. Il reproche à Ajax qu'il est le fils d'une captive.

« Qu'a fait Ajax que je n'aie fait autant que lui?

Les gens à larges épaules ne sont pas les plus nécessaires, ce sont les gens sensés. »

« Ne m'amènerez-vous pas ici quelqu'un qui parle pour vous, car je n'entends point la langue des barbares [1]? »

Teucer répond courageusement, mais avec un peu plus de respect qu'à Ménélas.

« Ah! qu'on oublie aisément, » dit-il, « les bienfaits d'un homme après sa mort! »

Il lui remet devant les yeux ce qu'Ajax a fait pour les Grecs.

Quand il fallut se battre contre Hector, Ajax mit son nom pour être tiré au sort, et ne chercha point à tromper le sort [2], comme on l'a trompé lorsqu'on a donné les voix dans le jugement des armes d'Achille [3].

Teucer ajoute : « Vous me reprochez que je suis

[1] Hésione, mère de Teucer, était Phrygienne, par conséquent étrangère à la Grèce proprement dite, et c'était ce que les Grecs nommaient barbare.

[2] Sophocle explique mieux sa pensée. Il dit qu'Ajax ne mit pas dans le casque une boule humide, mais une qui était propre par sa légèreté à sortir la première.

En effet, les guerriers grecs gravaient leurs noms sur des boules de terre, et celles qui étaient humides, tombant au fond, n'étaient pas les premières prises par celui qui tirait au sort.

[3] C'est Racine qui ajoute cette circonstance que Sophocle n'a pas dite. Racine a voulu ainsi exprimer la secrète pensée de Teucer.

fils d'une barbare : et quel était Pélops, votre aïeul? n'était-il point Phrygien? Et qu'y a-t-il de plus barbare que votre père Atrée, qui a fait manger à son frère ses propres enfants?

» Votre mère n'était-elle pas de Crète? votre père la surprit avec un adultère et la fit jeter dans la mer. Et vous me reprochez la honte de ma naissance? à moi, qui suis fils de Télamon, le plus vaillant des Grecs, et d'une mère, princesse, fille de Laomédon, qu'Hercule lui-même donna à mon père pour le récompenser de sa valeur.

» Si vous faites jeter Ajax, faites votre compte qu'il faudra que vous nous jetiez tous les trois avec lui. Car j'aime bien mieux mourir pour lui que pour votre femme et pour votre frère. Mais prenez garde qu'en voulant nous outrager, vous ne vous repentiez de votre entreprise [1]. »

Le commentaire dit que ces trois dont on parle ici sont Teucer, Agamemnon et Ménélas; mais je crois que c'est Teucer, Eurysacès et Techmesse [2].

[1] On voit que Racine s'étend longuement sur le discours de Teucer pour en garder le souvenir, aussi en a-t-il imité une partie dans *Iphigénie*.

[2] Racine rectifie justement une erreur des commentateurs.

Scène deuxième.

AGAMEMNON, ULYSSE, TEUCER, LE CHŒUR.

Arrivée d'Ulysse. Le chœur le prie en faveur de Teucer.

Ulysse vient faire l'action d'un honnête homme. Il détourne Agamemnon de l'outrage qu'il veut faire à la mémoire d'Ajax. Il lui dit qu'il faut que leur haine meure avec lui.

« Mon inimitié ne m'empêchera pas de dire qu'Ajax était le plus vaillant des Grecs après Achille. »

« Je l'ai haï tant que j'ai pu le haïr avec honneur[1]. »

Agamemnon s'en va, cédant à Ulysse, mais se déclarant toujours ennemi d'Ajax.

Scène troisième.

ULYSSE, TEUCER, LE CHŒUR.

Le chœur loue Ulysse de sa sagesse.

Ulysse s'offre à Teucer de lui aider à enterrer Ajax.

[1] On voit que Racine note avec soin toutes les belles pensées.

Teucer loue Ulysse de sa générosité.

Il fait des imprécations contre les Atrides. Mais il répond : « Je n'ose, ô Ulysse! consentir que vous touchiez le corps d'Ajax, de peur que ce ne soit trop odieux à ses mânes. Mais, du reste, vous et vos amis, vous pouvez faire toutes choses pour honorer sa sépulture. »

Ulysse s'en va.

Scène quatrième.

TEUCER, LE CHŒUR.

Teucer donne des ordres pour la fosse d'Ajax et pour le bain nécessaire pour le laver.

Il lave le corps d'Ajax pour le transporter, et se fait aider par le fils.

Ainsi tout le sujet de cette tragédie n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret à cause de la fureur où il était tombé pour n'avoir pas obtenu les armes d'Achille [1].

[1] Racine remarque avec raison que le sujet est simple, on peut même dire aride et stérile, et cependant tous les commentateurs ont pensé que les développements ont été si bien conçus, l'action si bien suivie et les récits si bien placés et si pathétiques, que cette tragédie est la plus belle, non-seulement de celles de Sophocle, mais aussi de tout le théâtre des anciens.

II. TRAGÉDIE D'ÉLECTRE.

ACTE PREMIER.

Scène première.

Le pédagogue explique, dès les quatre premiers vers, le nom du principal personnage, le lieu de la scène, le temps et le sujet même.

« Voilà, » dit-il, « ô fils d'Agamemnon! ces mêmes lieux que vous avez tant désiré de voir. »

Sophocle a un art merveilleux d'établir d'abord le lieu de la scène. Il se sert ici pour cela d'un artifice très-agréable, en introduisant un vieillard qui montre les environs du palais d'Argos à Oreste, qui en avait été enlevé tout jeune.

Le Philoctète commence à peu près de même. C'est Ulysse qui montre à Pyrrhus tout jeune l'île de Lemnos, où ils sont et par où l'armée avait passé.

L'Œdipe Colonéen s'ouvre aussi par Œdipe aveugle qui se fait décrire par Antigone le lieu où il est.

Ces trois ouvertures, quoiqu'un peu semblables

ne laissent point d'avoir une très-agréable diversité et des couleurs merveilleuses [1].

Ici, la scène est devant la porte du palais d'Agamemnon. Pylade est présent.

On remarque le lever du soleil et l'expression [2] du vieux cheval qui a du courage.

Oreste explique tout le sujet qui le fait venir. Il rapporte le commandement de l'oracle : « Vengez-vous, » me dit-il, « mais sans bruit ; que l'adresse et le secret vous tiennent lieu d'armes et de troupes. »

Il dit cela pour préparer le spectateur à n'avoir pas tant d'horreur de ce qu'il vient de faire.

Scène deuxième.

Électre entre seule, et les autres, Oreste et Pylade, s'en vont pour n'être pas vus.

Sophocle introduit dans Électre une femme affligée, et constante dans son affliction, qui n'aspire qu'à la vengeance.

Elle aime son frère Oreste, et elle est intrépide. Elle se résout de venger elle-même la mort de son père quand elle croit que son frère est mort.

[1] On voit combien Racine étudiait avec soin toutes les parties de l'art dramatique.

[2] Expression signifie encore ici peinture.

Scène troisième.

Chœur des filles qui viennent pour la consoler.

Le chœur est des filles d'Argos qui approuvent la douleur d'Électre, et qui détestent comme elle le crime de sa mère, mais qui sont plus timides qu'elle et qui n'osent parler librement.

« Les larmes ne font pas revivre les morts. »

Le chœur l'avertit de dissimuler sa douleur. Le poëte dit : « Arrêtez les ailes de vos soupirs. »

Elle répond : « Adieu la piété filiale si Agamemnon n'est pas vengé. »

Belle image de l'état où est la maison d'Agamemnon. « Le mal porte au mal[1]. »

Le chœur demande si Égysthe est absent.

« Lés grandes choses exigent du temps. »

Scène quatrième.

Chrysothémis est la sœur d'Électre, mais plus faible qu'elle. Elle s'accommode au temps et garde des mesures avec sa mère, vivant pourtant honnêtement[2] avec elle.

[1] Racine note tous les mots qui le frappent et surtout les pensées morales.

[2] Honnêtement veut dire ici poliment.

Électre lui dit : « Vous ne dites rien de vous-même ; vos paroles sont de votre mère. »

Électre reproche à sa sœur qu'elle est dans l'abondance, et qu'au lieu d'être la fille de son père, elle veut l'être de sa mère. »

« Une parole fait bien du mal ou fait bien du bien. »

Songe de Clytemnestre. Il vient bien au sujet pour envoyer Chrysothémis au tombeau d'Agamemnon, où elle trouve des cheveux d'Oreste qui y a été aussi, ce qui fait un fort bel incident.

Scène cinquième.

LE CHŒUR, *seul.*

Il semble pourtant qu'il adresse la parole à Électre.

On croit qu'Électre ne rentre point à la maison durant toute la pièce, et il y a apparence qu'elle se promène devant la porte sans s'en éloigner, comme on peut le voir par le premier vers de Clytemnestre.

ACTE DEUXIÈME.

Scène première.

Clytemnestre vient, et aussi Électre.

L'absence d'Égysthe est ce qui donne à Électre la liberté de venir se plaindre dans la place qui est devant le palais.

Clytemnestre est une femme qui, dans sa bonne fortune, craint toujours dans le cœur et qui n'est jamais en repos.

On souffre avec chagrin les plaintes d'Électre; on ne souffre point les plaintes de Clytemnestre coupable; elle cherche de mauvaises raisons pour s'excuser à elle-même.

Elle cite le sacrifice d'Iphigénie :

CLYTEMNESTRE.

« La mort demandait-elle mes enfants plutôt que ceux d'Hélène? »

ÉLECTRE.

« Si vous avez dû tuer mon père, on doit vous tuer. »

Et plus loin :

« Vous êtes moins ma mère que ma maîtresse. »

Et encore :

« Si je suis méchante, je ne dégénère point de vous [1]. »

Cependant, le caractère honnête d'Électre se montre au milieu de son emportement. Elle s'en excuse sur son malheur. Elle dit qu'elle en a honte elle-même, et qu'elle y est forcée; et elle l'explique en disant à Clytemnestre :

« Ce sont vos actions qui parlent en moi. »

Scène deuxième.

LE PÉDAGOGUE.

Le gouverneur d'Oreste vient faire un faux récit de sa mort, pour surprendre Égysthe et Clytemnestre et les troupes par une fausse sécurité. Il veut aussi découvrir ce qui se passe; il fait un long récit, et entre dans les détails pour mieux persuader.

Clytemnestre doute si elle doit s'affliger ou se réjouir.

Électre boit le plus pur de son sang, c'est-à-dire qu'elle la désespère [2].

[1] Racine seul a traduit littéralement cette phrase.

[2] Singulière expression. Racine, plein de tous les souvenirs de latinité, ne l'a-t-il pas imitée de Plaute, qui a dit d'une maîtresse qui désespérait son amant :

Hæc mihi infelici amanti ebibit sanguinem.

Scène troisième.

Électre demeure avec le chœur. Elle s'écrie : « Où est le tonnerre, si ces crimes ne sont pas punis? »

ACTE TROISIÈME.

Scène première.

Au milieu de la douleur d'Électre et des regrets qu'elle fait sur la mort d'Oreste, Chrysothémis vient lui dire qu'il est venu.

Cela fait un fort bel effet; car les regrets d'Électre sont interrompus, et sa douleur en devient moins violente.

Ainsi la pitié va toujours en s'augmentant.

CHRYSOTHÉMIS.

« La fortune n'afflige pas toujours les mêmes. »

Électre lui propose d'aller tuer Égisthe.

« Tout le monde vous admirera. »

Chrysothémis l'en veut détourner. « Nous sommes des femmes, » dit-elle. Électre déclare qu'elle l'entreprendra elle seule.

Dispute des deux sœurs.

Leur caractère paraît bien ici. L'une est intré-

pide et fière; l'autre timide, honnête; elle ne veut pas perdre le respect.

« Eh bien! » dit Électre à Chrysothémis, « allez tout redire à votre mère. »

Scène deuxième.

Le chœur déplore le désordre de la maison de ses rois, la dissension des deux sœurs. Il admire Électre.

Il y a apparence qu'Électre est dans un coin du théâtre, ne prenant point de part à ce que dit le chœur.

ACTE QUATRIÈME.

Scène première.

Oreste vient lui-même, apportant le vase où il dit que sa cendre est enfermée.

Il s'adresse à Électre.

C'est le dernier période de la douleur et où le poëte s'est épuisé pour faire pitié.

Il n'y a rien de plus beau sur le théâtre que de voir Électre pleurant son frère mort, en sa présence, et qui, étant lui-même attendri, sera obligé de se découvrir.

Belles plaintes d'Électre. Elle raconte devant Oreste tout ce qu'elle a fait autrefois pour lui.

Et maintenant elle veut mourir pour lui, c'est-à-dire pour le rejoindre, puisqu'elle le croit mort.

« Les morts, » dit-elle, « ne sont point malheureux. »

Le chœur nomme Électre pour la faire connaître.

Oreste est attendri. Il plaint sa malheureuse sœur.

Beaux mouvements.

Électre dit à Oreste : « Vous êtes le premier qui m'ayez plainte. »

Reconnaissance d'Oreste.

Il montre à Électre l'anneau de son père.

Cette reconnaissance est merveilleusement pathétique et bien amenée de parole en parole, en se répondant tous deux naturellement et tendrement.

Joie d'Électre. Elle s'écrie : « O voix de mon frère! » C'est sa voix qui la frappe, parce qu'elle lui retentit au cœur.

Sophocle représente dans Électre une joie aussi immodérée que sa douleur était excessive.

Elle ne craint personne. Elle s'abandonne à ses transports avec la même intrépidité qu'elle s'abandonnait à son affliction.

Un peu plus loin, je crois qu'elle veut dire qu'on ne lui permettait pas de crier en apprenant la mort de son frère, et qu'elle en était au désespoir, mais que maintenant elle est libre. « J'ai recouvré, » dit-elle, « la liberté de ma langue. » Mais quand le chœur veut la retenir : « Ne craignez point, » dit-elle, « que ma mère me voie joyeuse; je la hais trop pour l'être auprès d'elle, et, d'ailleurs, je pleurerai encore de joie [1]. »

Scène deuxième.

Le gouverneur d'Oreste leur reproche leur imprudence, et leur dit qu'on les aurait surpris sans lui.

Sophocle a voulu marquer l'imprudence des jeunes gens qui ne peuvent se contenir dans leurs passions; et afin que le spectateur ne trouve point étrange qu'on ne les ait point entendus de la maison, il dit que ce vieillard, plus sage qu'eux, a fait sentinelle à la porte. Ainsi il sauve les apparences.

Oreste fait reconnaître son gouverneur à Électre.

[1] Comme Racine s'est étendu sur cette scène! et, en effet, on peut répéter ce qu'il a dit : « Il n'y a rien de plus beau sur le théâtre. »

Elle lui dit : « Vous êtes l'homme que j'ai le plus haï et le plus aimé en un même jour. »

Elle parle des furies[1]. « Elles couvent, » dit-elle, « derrière les crimes[2]. »

ACTE CINQUIÈME.

Scène première.

Électre dit ce que l'on a fait au dedans.

Puis elle sort pour n'être pas présente à la mort de sa mère.

Mais le poëte donne raison pourquoi Clytemnestre est dans sa maison. Elle prépare les funérailles d'Oreste.

Le poëte rend compte avec le même soin pourquoi Électre sort. C'est pour empêcher qu'Égysthe ne les surprenne.

Cris de Clytemnestre qu'on tue. Le poëte fait entendre les cris de Clytemnestre afin que, sans voir cette mort, le spectateur ne laisse point d'y être comme présent, et c'est aussi pour épargner un récit.

[1] C'est une erreur; ce n'est pas Électre, c'est le chœur qui parle des furies.

[2] On les a nommées les compagnes inévitables du crime.

Le chœur frémit de l'entendre tuer.

Mains sanglantes.

« Frappez, redoublez, s'il est possible, » dit Électre.

Ce vers est un peu cruel pour une fille; mais c'est une fille depuis longtemps enragée contre sa mère.

Il paraît que ce mot était historique; mais Eschyle, le trouvant trop barbare pour Électre, l'a fait prononcer par le chœur[1].

Scène deuxième.

Oreste et les autres reviennent.

Oreste se justifie, en rejetant tout sur Apollon, comme Agamemnon au dix-neuvième livre de l'Iliade rejette tout sur les Dieux[2].

[1] Mais il faut se souvenir qu'Eschyle est antérieur à Sophocle. C'est donc Eschyle qui de lui-même a affaibli cette pensée trop cruelle dans la bouche d'une fille, et c'est Sophocle qui a cru devoir la rétablir pour rendre à Électre toute l'énergie de son caractère historique.

[2] Gaillard, dans son ouvrage sur les Électres, publié en 1750, traduit le dialogue d'Euripide. Oreste dit : « Qu'avons-nous fait, ô ciel! où sommes-nous? qu'allons-nous devenir? Il n'est point d'asile ouvert à des parricides. » Puis, s'adressant à Électre : « C'est toi qui l'as voulu, chère et cruelle sœur; toi seule as poussé mon bras irrésolu; je n'aurais point achevé sans toi. »

ÉLECTRE.

« Oui, mon frère, Électre est la plus coupable. Électre est un monstre

Le chœur aperçoit de loin Égysthe.

Électre les fait cacher derrière la porte, c'est-à-dire fait cacher Oreste et ses amis.

Le poëte fait qu'Oreste n'achève point son discours, pour marquer la diligence et presser l'action.

Électre veut tromper Égysthe en lui parlant plus doucement que de coutume.

C'est le chœur qui le lui conseille.

Scène troisième.

Égysthe revient, ayant su l'arrivée de ces étrangers qui ont annoncé la mort d'Oreste. Il s'adresse à Électre comme elle y ayant le plus d'intérêt.

d'horreur. Pour toi, tu as senti la nature; ton cœur s'est ému aux cris douloureux d'une mère. »

ORESTE.

« Ne l'as-tu pas vue, cette mère déplorable? comme elle tenait mon visage étroitement serré entre ses bras! Elle me découvrait son sein, ce sein dans lequel nous avons été formés. « O mon fils! » s'écriait-elle, « mon fils! n'achève pas, reconnais une mère, prends pitié de celle qui t'a donné la vie. » Hélas! ces cris, cette vue, tout me désarmait; je n'ai pu frapper qu'après m'être voilé les yeux. »

ÉLECTRE.

« Et moi, furieuse, je t'ai exhorté, je t'ai déterminé à ce crime horrible. J'ai guidé tes coups et ma rage les a secondés. J'ai enfoncé dans le flanc de ma mère ce glaive qui échappait à ta main plus tendre et moins dénaturée. »

Électre parle à double sens. Égysthe reconnaît qu'elle lui parle plus doucement qu'à l'ordinaire [1].

Il commande qu'on ouvre les portes.

Le commandement d'Égysthe marque un homme insolent qui ne craint plus rien et qui veut que tout lui obéisse, et en même temps cela prépare au spectateur le plaisir de la surprise d'Égysthe, qui va, au lieu du corps d'Oreste, découvrir le corps de sa femme.

Les portes s'ouvrent et on voit le corps enveloppé.

Oreste veut qu'il le découvre lui-même pour se jeter en même temps sur lui. Égysthe se voit perdu. Oreste se fait connaître à lui. Égysthe veut encore parler, pour mourir le plus tard qu'il se pourra.

On lui répond : « Que gagne un homme qui doit mourir, à retarder sa mort d'un moment? »

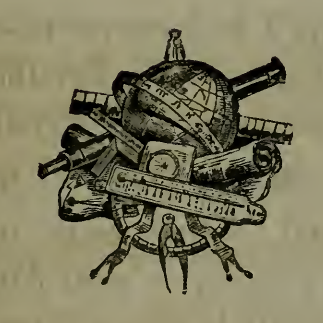
Il parle et dispute le plus qu'il peut pour tirer en longueur.

Toutes ces disputes d'Égysthe marquent le caractère d'un poltron, qui veut toujours différer sa mort.

[1] Il y a, dans le texte, qu'elle lui parle de choses plus agréables pour lui. Mais Racine a bien saisi la pensée dramatique, car Électre veut seulement lui paraître plus douce pour qu'il ne craigne rien.

Oreste le fait rentrer pour ne point le tuer sur la scène, mais le poëte en rend raison [1]. Il fait dire par Oreste qu'il est résolu de le tuer là où il a tué son père.

[1] On voit partout, dans ces notes, Racine examiner ce qui concerne la vraisemblance.



III. TRAGÉDIE D'ŒDIPE ROI.

ACTE PREMIER.

Scène première.

Tout le peuple entoure le temple de Pallas.

Cette ouverture de la scène est magnifique. Tous ces prêtres suppliants, qui viennent implorer le secours d'Œdipe, font une belle image de l'état funeste de la ville.

En louant Œdipe, ils le font connaître. Ils le supplient tendrement de les sauver encore une fois.

Ainsi, le poëte représente en Œdipe un prince qui est aimé de ses peuples et un prince qui aime ses peuples, afin qu'il fasse plus de pitié.

« Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui. »

Scène deuxième.

L'oracle a commandé que la mort de Laïus fût expiée.

« Les rois se vengent eux-mêmes en vengeant les rois. »

ACTE DEUXIÈME.

Scène première.

Imprécations d'Œdipe contre le meurtrier de Laïus.

C'est un bel artifice du poëte qui fait qu'Œdipe s'engage lui-même dans ces effroyables supplications.

Le chœur lui conseille de consulter Tirésie.

Œdipe dit qu'il l'a mandé par le conseil de Créon. Il prépare les soupçons qu'il doit avoir contre Créon.

Scène deuxième.

Œdipe prie Tirésie, avec beaucoup d'humilité, de sauver la ville, en déclarant quel est le meurtrier de Laïus.

Tirésie le prie de le renvoyer.

« Dieux! » dit-il, « qu'il est dangereux de trop savoir! Pourquoi suis-je venu ici? »

Œdipe s'irrite peu à peu du refus de Tirésie.

Ainsi Œdipe, en querellant Tirésie, l'engage à lui dire des vérités; mais il les prend bientôt pour des calomnies.

C'est un bel artifice d'instruire le spectateur sans éclairer l'acteur.

Dispute violente d'Œdipe et de Tirésie, et néanmoins elle est toujours pleine de majesté.

« Ah! vous ne savez pas, » lui dit-il, « ce que vous exigez de moi; laissez-moi mon secret. »

Œdipe lui reproche son aveuglement : « Vous étiez plus aveugle que moi. »

« Un Dieu! Comment, un Dieu? »

Il faut bien qu'il se prononce.

Mais lorsqu'il a parlé, Œdipe ne le croit pas. Il s'irrite encore.

« C'est vous, » lui répond Tirésie, « vous, qui m'avez contraint de rompre le silence.

» Où étais-tu, » lui dit Œdipe, « quand je sauvai la ville du sphinx? »

« Tout roi que vous êtes, » dit Tirésie, « je prétends vous pouvoir répondre. C'est là le privilége de la prêtrise; car j'appartiens aux Dieux, et non pas à vous. »

Mais il arrive alors que la jalousie prend à Œdipe contre Créon. Il croit que c'est lui qui fait parler Tirésie pour se faire roi après l'avoir fait chasser.

Cette mauvaise humeur d'Œdipe ne le rend point odieux, parce que l'intérêt public le fait par-

ler. Mais elle le rend digne de compassion, parce qu'il veut forcer un homme à lui dire des choses qui doivent retomber sur lui-même.

ACTE CINQUIÈME.

Sophocle fait mourir Jocaste aussitôt après la reconnaissance d'Œdipe, tout au contraire d'Euripide, qui la fait vivre jusqu'au combat et la mort de ses deux fils.

C'est à propos de quelques contrariétés de cette nature qu'un ancien commentateur de Sophocle remarque bien justement qu'il ne faut pas s'amuser à chicaner les poëtes pour quelques changements qu'ils ont pu faire dans la fable, mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changements, et la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet[1].

Cet Œdipe, tout plein de reconnaissances, est moins chargé de matières que la plus simple tragédie de nos jours.

[1] Encore d'excellents principes sur la composition dramatique.

OBSERVATIONS SUR ŒDIPE.

Deux grands écrivains, Fénelon et madame de Staël, ont fait deux observations importantes.

Voici ce que Fénelon a dit :

« M. Racine, qui avait fort étudié les grands modèles de l'antiquité, avait formé le plan d'une tragédie française d'Œdipe, suivant le goût de Sophocle, sans y mêler aucune intrigue postiche d'amour, et en gardant la simplicité grecque.

» Un tel spectacle pourrait être très-curieux, très-vif, très-rapide, très-intéressant. Il pourrait n'être pas applaudi, mais il saisirait, il ferait répandre des larmes; il ne laisserait point respirer. Il inspirerait l'amour des vertus et l'horreur des crimes. Il entrerait fort utilement dans le dessein des meilleures lois; la religion, même la plus pure, n'en serait point alarmée. »

Une autre observation ingénieuse et vraie a été faite au sujet de l'intervention des Dieux dans les tragédies. Celle d'Œdipe est fondée tout entière sur un oracle, et madame de Staël a dit :

« Racine, en imitant les Grecs dans quelques-unes de ses pièces, explique, par des raisons tirées

des passions humaines, les forfaits commandés par les Dieux. Il place un développement moral à côté de la puissance du fatalisme. »

C'est un bel éloge de Racine.

Elle ajoute : « Combien on voit dans le même sujet la différence des siècles et des mœurs !

» Euripide aurait pu faire dire à Phèdre :

» Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
» C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

» Mais jamais un Grec n'aurait trouvé ce vers :

» Ils ne se verront plus ; — ils s'aimeront toujours.

» Les tragédies grecques sont donc, je le crois, » très-inférieures à nos tragédies modernes, parce » que le talent dramatique ne se compose pas seu» lement de l'art de la poésie, mais consiste aussi » dans la profonde connaissance des passions ; et » sous ce rapport, la tragédie a dû suivre les pro» grès de l'esprit humain. »



IV. TRAGÉDIE D'HERCULE MOURANT [1].

Déjanire explique le sujet par un monologue.

Il semble pourtant que l'esclave qui lui parle ensuite a été présente à son discours.

Achéloüs demandait Déjanire en mariage. Le poëte se sert d'un artifice pour ne lui point faire perdre le temps à décrire le combat d'Hercule et d'Achéloüs.

Déjanire dit qu'elle n'en sait rien, parce que tous ses sens étaient saisis par l'effroi qu'elle éprouvait.

Ensuite elle a vécu dans une crainte continuelle. « Hercule, » dit-elle, « ne voyait jamais ses enfants, comme un laboureur qui a un champ éloigné, qu'il ne voit qu'au temps qu'il le sème et qu'il le moissonne. »

Après avoir parlé des travaux d'Hercule [2], le

[1] On n'est pas étonné que Racine ait étudié longuement cette tragédie d'Hercule mourant, quoiqu'elle ne soit pas une des meilleures de Sophocle, lorsqu'on reconnaît toutes les imitations qu'il en a faites dans Phèdre.

[2] Thésée aussi allait, comme Hercule, combattre les monstres et se livrait comme lui à des amours pendant de longues absences. Voilà pourquoi Racine a imité, en parlant de Thésée, ce que Sophocle a dit d'Hercule.

poëte donne raison pourquoi la scène est à Trachine, parce qu'Hercule, dit-il, ayant tué Iphitus, avait été obligé de se retirer.

Il y a quinze mois qu'Hercule est absent [1]. On ignore où il est, Déjanire se désole, et sa servante lui dit : « Je vous vois pleurer à toute heure. Si une esclave ose se mêler de donner des conseils, comment n'envoyez-vous point Hyllus pour chercher son père?

» Mais le voici qui vient à propos. »

Scène deuxième.

HYLLUS, DÉJANIRE, L'ESCLAVE.

Déjanire dit à Hyllus qu'il doit commencer à reconnaître qu'il y a quelque honte à lui de ne se point mettre en peine de son père [2].

« Une esclave lui en a donné le conseil; une esclave peut quelquefois parler à propos. »

Hyllus dit qu'il croit savoir où est son père. Il a servi l'année passée sous une Lydienne, et main-

[1] Depuis plus de six mois éloigné de mon père,
J'ignore le destin d'une tête si chère.

[2] Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.

tenant il assiége ou il a pris déjà la ville d'Œchalie en Eubée.

Hercule avait eu un oracle qui lui prédisait que s'il survivait à cette expédition, il vivrait heureux tout le reste de sa vie.

Ces oracles sont presque tous semblables dans les tragédies anciennes [1].

Déjanire excite son fils à aller chercher Hercule dans une nécessité si importante.

HYLLUS.

« Si j'avais su cet oracle, il y a longtemps que je serais parti; mais la fortune ordinaire de mon père me défendait de craindre pour lui. »

DÉJANIRE.

« Il vaut mieux tard que jamais. »

Scène troisième.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

Le chœur est de jeunes filles trachiniennes.

Elles s'adressent au soleil :

« O toi que la nuit enfante et éteint, » pour lui demander où est Hercule.

[1] Racine en a employé un dans Iphigénie.

Le poëte donne raison pourquoi le chœur vient [1]. Ces filles ont appris l'affliction de Déjanire. Elles veulent la consoler. Elles plaignent l'inquiétude continuelle de Déjanire, qui pleure toujours.

« La vie d'Hercule, » lui disent-elles, « est dans une perpétuelle agitation, mais toujours quelqu'un des Dieux l'arrache à la mort [2]. C'est pourquoi, ô Déjanire! je condamne votre crainte et je vous conseille d'espérer. »

« Rien n'est stable au monde. Il n'y a personne exempt de douleur. La vie roule sur la joie et l'affliction, comme le char de l'Ourse roule toujours sur les cieux. »

« Qui croira que Jupiter n'ait point de soin de ses enfants [3]? »

Déjanire dit aussi dans cette scène aux jeunes Trachiniennes :

« Vous arriverez quelque jour au moment qui vous attachera au sort d'un époux ou d'un enfant chéri [4].

[1] Racine remarque toujours ce qui se rapporte à la conduite du sujet.

[2] Neptune le protége, et ce Dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père.

[3] C'est encore l'idée reproduite souvent par Racine :
Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?

[4] Racine a noté cette phrase et il s'en est servi :
Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils, jusqu'où va votre amour.

ACTE DEUXIÈME.

Scène première.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

Beatus antè mortem nemo.

« Personne, dit Déjanire, ne peut se dire heureux avant sa mort[1]. »

Mais le bonheur des jeunes filles est bien exprimé. « La jeunesse ne se soucie point des affaires des autres, et ne songe qu'à elle-même. » Pascitur in suis campis.

Mais une nuit change tout.

Déjanire dit qu'Hercule lui a laissé dans ses tablettes ses dernières volontés, et qu'il a fait un testament, ce qu'il n'avait jamais fait en partant pour tous ses autres travaux. Il lui a dit que s'il ne revenait pas dans quinze mois, il ne fallait plus l'attendre; mais que s'il revenait, il vivrait heureux le reste de ses jours. « Voilà, » dit-elle, « le terme qu'il a prescrit arrivé; cet oracle m'a été donné par des colombes de l'antique forêt de Dodone. »

[1] Racine a dit ailleurs :

Nemo beatorum infelix erit unquam.

Et l'a traduit ainsi :

Il n'est aucun homme heureux qui ne puisse devenir malheureux.

Voir dans Hérodote, livre II, les deux colombes de Dodone. Il dit que c'étaient deux Égyptiennes.

Scène deuxième.

Un messager annonce à Déjanire qu'Hercule est vivant, victorieux et de retour [1].

Il dit qu'il l'a appris de Lichas, et qu'il a couru devant pour gagner les bonnes grâces de Déjanire par cette bonne nouvelle. Il dit qu'Hercule est arrêté par le peuple, qui est ravi de le voir [2].

Déjanire exhorte tout le chœur à chanter des actions de grâces. Elle demeure pourtant sur la scène.

Scène troisième.

DÉJANIRE, LE CHŒUR, LICHAS, IOLE.

Lichas, héraut d'Hercule, amène les captives, et entre autres Iole, dont Hercule est amoureux.

Lichas trompe Déjanire par un faux récit, et lui cache les amours d'Hercule.

[1] Le roi qu'on a cru mort va paraître à vos yeux;
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.

[2] Le peuple, pour le voir, court et se précipite.

Le poëte peint bien l'amour de Déjanire et son impatience.

« Hercule vit et se porte bien [1]! »

Elle demande quelles sont ces captives, leurs noms, leurs pères, leur pays.

Faux récit de Lichas.

Il y a dans Électre un récit qui est faux tout entier, et qui, néanmoins, est raconté avec beaucoup de soin, et plus au long que celui-ci.

Je ne sais si ces narrations si longues sont assez dignes de la tragédie quand elles ne sont pas sincères [2].

Déjanire s'adresse à Iole et la plaint beaucoup plus que toutes les autres, sans savoir qu'elle est sa rivale.

« O Jupiter, que je ne voie jamais mes enfants en cet état! »

Déjanire interroge encore Iole, mais Lichas lui dit qu'elle ne veut point parler et qu'elle ne fait que pleurer depuis que sa patrie est ruinée.

[1] Racine a dit de même et bien mieux :

Mon époux est vivant, Œnone, c'est assez.

Mais la situation, dans Phèdre, est beaucoup plus tragique, puisque c'est une épouse coupable qui apprend tout à coup le retour de son époux qu'elle croyait mort, et au moment où elle vient de déclarer sa passion au fils même de son époux.

[2] Racine a bien suivi le principe qu'il émet ici quand il a évité de faire faire sur la scène le faux récit d'Œnone.

Lichas, par cette interruption, empêche Iole d'instruire Déjanire de la vérité.

Déjanire les fait entrer et est arrêtée par le premier messager.

Scène quatrième.

DÉJANIRE, LE MESSAGER, LE CHŒUR.

Le messager, qui était demeuré sur la scène, découvre à Déjanire tout le mystère qu'il avait appris de Lichas lui-même en présence de plusieurs personnes.

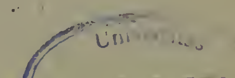
Récit véritable de l'amour d'Hercule pour Iole [1]. Hercule ruina Œchalie parce que Euryte, père d'Iole, ne voulut pas lui permettre cet amour.

Cette injustice d'Hercule et son infidélité envers Déjanire sont cause de sa perte, et l'en rendent digne [2].

Jalousie de Déjanire.

[1] Voilà la première pensée du récit véritable de l'amour d'Hippolyte et d'Aricie. Mais comme la situation est plus tragique dans Phèdre !

[2] Sentiments moraux de Racine.



Scène cinquième.

DÉJANIRE, LE MESSAGER, LICHAS, LE CHŒUR.

Lichas sort et veut s'en retourner vers son maître. Déjanire le retient et dissimule son inquiétude.

Ce sang-froid qu'elle affecte et ses interrogations sont très-belles [1].

Lichas continue à déguiser la vérité.

DÉJANIRE.

« Ami, regardez-moi un peu ; à qui pensez-vous parler ? »

LICHAS.

« Je parle à Déjanire, à l'épouse d'Hercule, à ma maîtresse. »

[1] Racine loue Sophocle avec raison ; mais il le fait bien mieux lorsque Phèdre interroge aussi :

Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le savais?

Et ensuite :

Pourquoi me laissais-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyaient avec pleine licence.
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence!

DÉJANIRE.

« Et si vous offensez votre maîtresse, de quelle peine vous jugez-vous digne? »

Les deux réponses suivantes de Lichas ne sont pas assez respectueuses [1].

Elle le presse, il dénie et montre encore peu de respect.

« Un homme sage, » dit-il, « ne doit point s'amuser à une personne qui n'est point dans son bon sens [2]. »

Déjanire en vient aux prières.

Discours admirable d'une jalouse qui veut apprendre son malheur :

« Vous parlez à une femme qui sait excuser les faiblesses des hommes. »

« Je serais folle si je voulais du mal à mon époux ou à cette pauvre fille, d'une chose si peu volontaire. »

[1] Telle est l'opinion de Racine. Mais il n'a pas traduit ces deux réponses, sur lesquelles les traducteurs ont complétement varié.

Dupuis a dit : « Je pars, j'ai tort de vous avoir écouté si longtemps. »

Brumoy dit : « Souffrez que je me retire, tant je comprends peu ce discours. »

Rochefort fait dire à part : « Je me retire ; quelle imprudence à moi de m'être prêté à cet entretien ! »

Racine a probablement compris le texte comme Dupuis.

[2] Rochefort traduit autrement : « Je fais une folie de discuter les propos d'un homme qui n'ose se montrer. »

« Si vous mentez une fois, on ne vous croira plus quand vous serez sincère. »

« Le mensonge est indigne d'un homme libre. »

« Mille autres me diront la vérité. »

« Le mal n'est rien, pourvu qu'on ne veuille point le cacher. »

« Hercule n'en a-t-il pas aimé beaucoup d'autres [1]? »

« Jamais je n'ai dit une parole fâcheuse à aucune de mes rivales. »

« C'est en vain qu'on veut lutter et s'élever contre l'amour. »

Elle feint même d'avoir beaucoup de compassion pour sa rivale.

Enfin, Lichas avoue la vérité.

« Mortelle, vous pensez toutes choses mortelles [2]. » Cela veut dire : « Vous vous accommodez à votre fortune. »

« J'ai déguisé la vérité, non point par l'ordre

[1] En effet, quelle différence entre les deux situations, de Déjanire ayant sans cesse des rivales et de Phèdre aimant Hippolyte qu'elle croit insensible. Voyez :

Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable...
Une autre l'a fléchi :
Je suis le seul objet qu'il ne saurait souffrir!

[2] Racine a traduit littéralement :

Mortelle, subissez le sort d'une mortelle,
Phèdre, acte IV, scène 6.

d'Hercule, mais de moi-même, pour vous épargner de l'affliction. »

« Hercule, invincible en toute autre chose, est vaincu par l'amour. »

Déjanire dit : « Je ne veux point m'attirer un nouveau malheur en m'opposant au Destin [1]. »

« On ne peut point résister aux Dieux. » C'est-à-dire à l'amour.

Déjanire rentre et le chœur reste seul.

Scène sixième.

LE CHŒUR.

Le chœur chante la puissance de Vénus qui est invincible, à propos d'Hercule vaincu par l'amour [2].

Belle description du combat d'Achéloüs et d'Hercule [3].

1 Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.

Ibidem.

2 Racine dit plus :

Les dieux mêmes, les dieux
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

Ibidem.

3 Racine a remarqué l'artifice du poëte, qui a évité, dès la première scène, de raconter ce combat pour le réserver et l'employer ici.

Vénus était au milieu de la carrière qui jugeait du combat.

Ils se battirent en *échelle,* espèce de lutte où l'on s'embrassait l'un l'autre, et les bras enlacés représentaient une échelle.

Déjanire était sur la rive, attendant à qui elle devait être.

Enfin elle fut emmenée d'auprès de sa mère, « comme une jeune génisse. »

Le chœur dit aussi de Déjanire :

« J'ai parlé avec affection, comme si je faisais parler sa mère. »

ACTE TROISIÈME.

Scène première.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

Déjanire sort et prend le temps que Lichas parle en secret aux captives.

Elle vient déplorer son malheur en présence du chœur, et, en même temps, elle lui confie le dessein qu'elle a pris d'envoyer une robe à Hercule.

« Je reçois cette jeune captive comme un ma-

telot reçoit malgré lui une marchandise dangereuse. »

« Voilà la récompense que je reçois d'Hercule pour avoir demeuré seule dans sa maison, que j'ai gardée si longtemps avec fidélité. »

« Je vois que ma rivale est en âge de croître en beauté ; et moi, je suis en âge de décroître. »

« L'œil des hommes court à l'une et fuit l'autre. »

Scène seconde.

Lichas sort pour s'en retourner auprès d'Hercule [1].

[1] Racine n'a pas examiné les deux derniers actes ; il est vrai que c'est le caractère et la situation de Déjanire qui donnent tout l'intérêt à cette tragédie, et qu'il n'y en a plus après qu'elle s'est tuée. Les deux derniers actes sont remplis, l'un par un récit, l'autre par de vaines imprécations contre les morts. Racine n'a pas trouvé là des sentiments profonds qui aient dû le toucher.

V. TRAGÉDIE DE PHILOCTÈTE.

Tout le sujet est Ulysse qui revient pour surprendre les flèches d'Hercule [1].

ACTE PREMIER.

Scène première.

C'est Ulysse qui montre à Pyrrhus, tout jeune, l'île de Lemnos, où ils sont et par où l'armée avait passé.

Belle manière d'expliquer le lieu de la scène dès le premier vers [2].

[1] Racine a très-bien aperçu le défaut de cette tragédie, qui manque par le fond.

[2] On ne sait pas si Racine a examiné cette pièce, mais il est certain que Scaliger l'a jugée très-favorablement; il trouve le sujet stérile, mais il s'étonne de l'art admirable, dit-il, avec lequel Sophocle l'a étendu et agrandi. Il nomme cette tragédie divine, et tous les anciens commentateurs l'ont regardée comme la meilleure de Sophocle après l'Ajax.

Toutefois Aristote lui préfère l'Œdipe. Mais on ne doit faire aucune comparaison entre le Philoctète, où tout était à créer, et l'Œdipe, qui offrait au poëte, sans recherche et sans peine, le plus beau, le plus plein et le plus émouvant de tous les sujets dramatiques.

VI. TRAGÉDIE D'ŒDIPE A COLONE.

L'Œdipe colonéen s'ouvre par Œdipe aveugle, qui se fait décrire, par Antigone, le lieu où il est.

Œdipe prédit à Thésée qu'un jour Athènes et Thèbes se brouilleront. Il donne un tour admirable à sa pensée. « Un jour, » dit-il, « mes cendres froides boiront leur sang chaud. »

L'amour, qui, d'ordinaire, a tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici. Je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amants ne sauraient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille [1].

[1] Racine a reproduit cette phrase dans la préface des *Frères ennemis*.



III

EURIPIDE.

Euripide est extrêmement tragique, c'est-à-dire qu'il sait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Quand je ne lui devrais que la seule idée du caractère de Phèdre [1], je pourrais dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre [2].

Mais j'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été les plus approuvés dans mes tragédies, et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages de l'antiquité.

J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit

[1] Racine doit le personnage de Phèdre à Euripide, ce qui ne contredit pas ce que j'ai montré plus haut qu'il a porté dans sa pièce un grand nombre d'imitations de la Déjanire de Sophocle.

[2] Cette phrase a été portée par lui dans sa préface de Phèdre.

sur notre théâtre tout ce que j'ai imité d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison sont les mêmes dans tous les siècles [1].

[1] Il me semble que cette page a été le premier brouillon de Racine pour sa préface, mais il a développé sa pensée davantage en disant : que le théâtre des anciens était une école où ils enseignaient la vertu aussi bien que les philosophes, et que telle est la véritable intention de la tragédie.



I. TRAGÉDIE DE MÉDÉE.

La nourrice de Médée fait le prologue.

Elle s'exprime avec passion et explique l'état des affaires.

Cicéron a cité souvent le premier vers de cette tragédie et ceux d'Ennius sur Médée.

«Utinam me in nemore, etc. »

«Medea, animo ægra, amore sævo.»

Description de la douleur de Médée.

Ensuite le poëte prépare le meurtre de ses enfants.

« Il est dangereux, » dit-il, « d'offenser Médée.[1] »

ACTE PREMIER.

Scène première.

Le gouverneur des enfants de Médée les amène sur la scène.

Ainsi, tout le sujet est expliqué par une nourrice qui s'entretient avec un pédagogue.

[1] La plupart de ces notes de Racine ont été écrites par lui sur un Euripide de Paul-Étienne, de 1602.

Ils s'en acquittent bien et par de beaux vers. Mais je doute que Sophocle eût voulu commencer une tragédie par de tels personnages [1].

Mais on dit déjà : « Craignez un malheur nouveau avant de s'être fait au premier. »

« Cachez, cachez ces enfants à leur mère. »

Scène deuxième.

Médée parle derrière la scène. Elle parle en s'écriant dans sa douleur.

Il y a de beaux mots pour décrire une femme implacable.

Médée souhaite que tout périsse.

Aussi dit-on que les colères des rois sont affreuses.

La prêtresse se répand ensuite en louanges de la vie médiocre [2].

Scène troisième.

Le chœur est de femmes corinthiennes.

[1] Racine a suivi exactement ce principe : aucune de ses tragédies ne commence entre des confidents.

[2] Racine en a pris la pensée :

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché !

Elles viennent plaindre Médée, quoique étrangère, parce que son époux lui manque de foi, et sa cause est la cause commune de tout le sexe.

Médée invoque Thémis et Diane, qui est la même qu'Hécate. Dans son chagrin, elle est inaccessible à tous ses domestiques.

Le chœur demande à voir Médée, pour essayer de la consoler.

Il la plaint d'avoir été amenée dans la Grèce et de s'être fiée aux serments.

Il dit aussi que la poésie a été inventée pour égayer les festins où il y a déjà trop de joie, et qu'on aurait dû en inventer une particulière pour calmer les afflictions.

Cette moralité est agréable, mais peu tragique.

ACTE DEUXIÈME.

Scène première.

Médée sort de chez elle.

« On trouve superbes, » dit-elle, « et ceux qui se cachent et ceux qui se montrent. »

Pourquoi cette moralité? au lieu de dire simplement : « J'arrive parce que vous avez désiré de me

voir, je ne veux point passer dans votre esprit pour une femme superbe. »

« On hait, » dit-elle, « des hommes sur leur physionomie. »

Elle décrit ensuite les malheurs des femmes. « Nous achetons, » dit-elle, « un maître bien cher. »

« Quand un homme est chagrin chez soi, il n'a qu'à sortir ; et nous, c'est ce que nous ne pouvons point. »

Tout cela est plus comique que tragique, quoique beau et bien exprimé !

Elle décrit les périls du mariage et de l'accouchement.

Et puis elle rentre dans le sujet.

« La femme est craintive, » dit-elle, « elle n'ose point souffrir la lueur d'une épée, mais rien n'est plus terrible qu'elle quand elle se croit offensée dans les droits du mariage. »

Médée prie les Corinthiennes de garder le silence si elle forme quelque dessein contre la vie de leur roi et de leur princesse.

Quelle apparence !

Mais Euripide justifie cela le mieux qu'il peut par l'intérêt commun des femmes qui sont toutes offensées en Médée.

« Je n'attends de vous qu'une grâce, » leur dit-

elle. « S'il s'offre à mon esprit quelque moyen pour rendre à mon époux tous les maux qu'il m'a faits et pour punir à la fois celui qui lui livre sa fille et son odieuse amante elle-même, gardez le silence. »

Ce chœur de femmes répond : « Médée, je vous le promets. » Et « je ne m'étonne point, disent-elles, des transports de la douleur de Médée. »



OBSERVATION SUR LA TRAGÉDIE DE MÉDÉE.

Racine n'a pas poussé l'examen de la tragédie de Médée au delà du deuxième acte. Cependant, la scène entre Jason et Médée est au troisième acte; et Racine l'a imitée dans la scène entre Hermione et Pyrrhus, au quatrième acte d'Andromaque.

Euripide a fait dire à Médée : « Va, va la revoir, cette amante nouvelle. Je vois que tu languis loin d'elle. Tu la cherches; tu trouves que je te retiens trop longtemps. Va donc, va la conduire à l'autel; hâte cet hymen; j'atteste les Dieux que je te le rendrai funeste. »

C'est ce que Racine a traduit admirablement :

. . . . Perfide, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi.
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus; sauve-toi de ces lieux;
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée;
Va profaner des Dieux la majesté sacrée;
Les Dieux, ces justes Dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne,
Va, cours; mais crains encor d'y trouver Hermione.

Hermione est la véritable Médée du Théâtre Français.

II. TRAGÉDIE D'HÉLÈNE.

Euripide, dans sa tragédie d'Hélène, choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce. Il suppose que cette princesse n'a jamais mis le pied dans Troie, et qu'après l'embrasement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Égypte, d'où elle n'était point partie. Tout cela était fondé sur une opinion qui n'était reçue que parmi les Égyptiens, comme on peut le voir dans Hérodote.

Euripide suppose qu'Hélène n'a jamais été à Troie et que c'est un fantôme semblable à elle que Pâris y a conduit. Hélène a été transportée en Égypte, où Protée, roi de ce pays, l'a bien accueillie. Théoclimède, fils et successeur de Protée, aime Hélène et veut l'épouser. Elle n'a d'asile contre la violence que le tombeau de Protée et l'autel des Dieux. Ménélas est jeté en Égypte par les vents; il se fait reconnaître de sa femme. Tous deux trompent le roi par le moyen de Théonoé, sa sœur, prêtresse qui lit dans l'avenir, et sous prétexte d'aller en pleine mer, sacrifier aux mânes de Ménélas, que l'on suppose péri dans un naufrage, Hélène et Ménélas s'échappent et regagnent leur patrie.

Pièce froide.

III. TRAGÉDIE DE PHÈDRE [1].

Vénus fait le prologue.

Elle déclare sa colère contre Hippolyte, qui la méprise, et elle dit qu'elle va le perdre.

La scène est à Trézène.

Hippolyte avait été élevé chez le sage Pithée, père d'Æthra, mère de Thésée.

Phèdre l'a vu à Athènes, aux sacrés mystères.

Vénus, pour excuser Phèdre, dit qu'elle l'a fait devenir amoureuse.

Thésée a fui Athènes pour le meurtre des Pallantides. Il amena avec lui Phèdre à Trézène.

Vénus prédit le dénoûment [2]. Elle instruira Thésée de cet amour, et son fils, « mon superbe ennemi, dit-elle, « périra sous les menaces de son père. »

Elle sait les promesses de Neptune à Thésée.

Vénus sacrifie Phèdre, pour se venger de son superbe ennemi.

[1] On a retrouvé peu de notes de Racine sur cette tragédie, qu'il a pourtant imitée tout entière; mais tout ce qu'il a noté a été porté par lui dans sa pièce ou par lui évité avec soin.

[2] Racine a fait cette remarque pour montrer sans doute le défaut principal de ces prologues.

ACTE DEUXIÈME.

Phèdre veut se laisser mourir de faim.

Elle est engagée par sa destinée et par la colère du dieu dans une passion illégitime dont elle a horreur la première [1].

Elle fait tous ses efforts pour la surmonter.

Elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne.

Sa nourrice lui dit : « Vous laisserez vos enfants esclaves d'Hippolyte. »

ACTE TROISIÈME.

Hippolyte a été accusé d'avoir, en effet, pris de force sa belle-mère : « Vim corpus tulit [2]. »

Phèdre se résout d'elle-même à accuser Hippolyte.

[1] Racine a mis cette note dans sa préface et aussi dans sa tragédie :

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur,
J'ai pris ma vie en haine et ma flamme en horreur.

[2] Racine l'a répété dans la préface et a dit dans la pièce :

L'insolent de la force empruntait le secours.

[3] On voit que Racine notait ce qui lui semblait bien et ce qu'il jugeait être mal. On sait avec quel art il a évité que Phèdre accusât Hippolyte; et l en est résulté non-seulement l'admirable caractère de Phèdre, mais aussi les sublimes imprécations contre Œnone, et c'est avec raison que M. Arnaud a déclaré que cette tragédie de Racine est la plus morale qui soit au théâtre.

OBSERVATION SUR LA TRAGÉDIE DE PHÈDRE.

Fénelon approuve l'admission sur la scène du personnage de Phèdre, mais il blâme l'amour d'Hippolyte pour Aricie.

« M. Corneille, » a dit Fénelon, « n'a fait dans son Œdipe qu'affaiblir l'action en la rendant double, et il a distrait le spectateur par l'épisode d'un froid amour de Thésée. »

« M. Racine, » ajoute-t-il, « est tombé dans le même inconvénient en composant sa Phèdre. Il a fait un double spectacle en joignant à Phèdre furieuse Hippolyte soupirant, contre son vrai caractère. Il fallait laisser Phèdre toute seule dans sa passion ; l'action aurait été unique, courte, vigoureuse et rapide. »

« Mais nos deux poëtes tragiques, qui méritent, d'ailleurs, les plus grands éloges, ont été entraînés par le torrent. Ils ont cédé au goût des pièces romanesques, qui avait prévalu. La mode du bel esprit faisait mettre de l'amour partout. On imaginait qu'il était impossible d'éviter l'ennui, pendant deux heures, sans le secours de quelque intrigue galante. On croyait être obligé à s'impatienter dans le spectacle le plus grand et le plus passionné, à moins qu'un héros langoureux ne vînt l'interrom-

pre. Encore fallait-il que ses soupirs fussent ornés de pointes et que son désespoir fût exprimé par des espèces d'épigrammes. »

« Voilà ce que le désir de plaire au public arrache aux plus grands auteurs contre les règles. »

Fénelon a mal jugé, non-seulement cette tragédie, mais aussi son siècle et sa nation.

Le siècle de Corneille et de Racine a créé tous les modèles ; il a enfanté tous les chefs-d'œuvre, et on voit depuis deux cents ans qu'il n'a rien laissé après lui.

La nation qui a applaudi d'abord le Cid et à la fin Athalie, a montré le goût le plus pur et l'intelligence la plus parfaite du beau et du sublime dans les sentiments et dans l'expression.

Quant au reproche adressé par Fénelon au personnage d'Hippolyte, Racine lui-même a parfaitement répondu :

« Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, » dit-il, « j'avais remarqué dans les anciens qu'on reprochait à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection, ce qui faisait que la mort de ce jeune prince causait beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque faiblesse qui le rendrait un peu coupable envers son père, sans pourtant lui

rien ôter de cette grandeur d'âme avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle faiblesse la passion qu'il ressent pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père. »

En outre, je dois ajouter que Racine avait besoin de rendre Phèdre jalouse, puisque c'est la jalousie qui l'empêche de justifier Hippolyte, ce qui ne la rend, comme l'a dit Racine lui-même, ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente.

En même temps, cet amour pour Aricie est la seule preuve qu'Hippolyte puisse donner de son innocence, et c'est là ce qui jette d'abord son père dans une incertitude horrible et vraiment dramatique, et ce qui lie ensuite les événements les uns aux autres et amène le dénoûment.

Ainsi, je proteste tout à la fois contre l'assertion de Fénelon, que Racine a voulu plaire au public en lui offrant une intrigue galante exigée par la mode, et contre l'assertion de Louis Racine, que son père a écrit pour les petits-maîtres et a craint leurs plaisanteries s'il peignait un Hippolyte ennemi de toutes les femmes.

Je serais honteux de chercher à défendre Racine de ces accusations. Je ne dirai qu'un mot : « C'est Athalie qui a répondu. »

IV. TRAGÉDIE D'ALCESTE.

Il y a dans l'Alceste d'Euripide une scène merveilleuse où Alceste, qui se meurt et ne peut plus se soutenir, dit à son mari ses derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces et de ne se point abandonner elle-même.

Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

> Je vois déjà la rame et la barque fatale,
> J'entends le vieux nocher sur la rive infernale ;
> Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas ;
> Tout est prêt ; descends, viens, ne me retarde pas. »

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original, mais du moins en voilà le sens.

Admète s'écrie que toutes les morts ensemble lui seraient moins cruelles que de la voir dans l'état où elle est. Il la conjure de l'entraîner avec elle ; il ne peut plus vivre si elle meurt ; il vit en elle et ne respire que pour elle.

Euripide fait dire par le chœur qu'Alceste toute jeune et dans la première fleur de son âge expire pour son jeune époux. Il dépeint Alceste mourante

au milieu de ses deux petits enfants qui la tirent en pleurant par sa robe et qu'elle prend sur ses bras, l'un après l'autre, pour les baiser.

L'un d'eux montre à son père le visage de leur mère, dont la mort s'est déjà emparée [1].

[1] Cette dernière phrase a été ajoutée par Louis Racine sur le manuscrit de son père; il est probable que Louis Racine a copié cette phrase, écrite par son père, sur une autre feuille.



V. TRAGÉDIE DE PENTHÉE.

Bacchus dit qu'après avoir parcouru toute l'Asie, il vient en Grèce, et commence par Thèbes, son pays, pour y faire reconnaître sa divinité, laquelle est niée par Penthée, neveu de sa mère, ainsi que par Ino et Agavé, et presque par tous les Thébains. Il a pris pour cela la figure d'un jeune homme.

Les fondements de la maison de Sémélé brûlaient encore. Cadmus a abandonné l'empire à Penthée, fils de sa fille et ennemi de Bacchus.

Mais Bacchus a fait autant de bacchantes de toutes les Thébaines. Il dit que si les Thébains s'arment contre lui, il leur opposera une armée de bacchantes.

Bacchus porte un thyrse; c'est un javelot fait de bois de lierre.

Le chœur est de bacchantes de la Lydie, qui suivent Bacchus partout où il va.

« Heureux, » disent-elles, « qui est admis aux mystères des Dieux! heureux qui mène une vie pure! »

Elles chantent la naissance de Bacchus.

Il avait des cornes de taureau et son front était couronné de dragons.

De là vient que les bacchantes se couronnent de même.

Les femmes quittaient la quenouille pour le suivre.

Des hommes pleins de Bacchus, c'est-à-dire de vin [1] et de joie, l'accompagnaient. Les devins crétois prenaient le tambour de Cybèle, y mêlant leurs flûtes et leurs voix. Les corybantes et les satyres le suivaient aussi et lui consacraient leurs danses.

Bacchus est aimé; partout où il va, la terre coule de vin, de lait, de miel, et l'encens fume. Bacchus porte un flambeau allumé et inspire des chants et des danses, abandonnant sa chevelure au vent. Les tambours font éclater leur grand bruit, la flûte donne le signal de la danse, et le dieu lui-même chante pour exciter les bacchantes.

[1] C'était assez ordinaire chez les Grecs, où les rois même aimaient trop le vin. Homère dit que tout se passa en désordre à une séance du conseil des rois Grecs, parce que Agamemnon les avait convoqués après le coucher du soleil.

Racine lui-même en a fait une note : « Nestor, » dit-il, « a parlé de cette assemblée où tout se passa fort mal et avec désordre, et il dit que les rois grecs étaient chargés de vin. »

ACTE PREMIER.

Scène première.

Tirésias vient appeler Cadmus pour aller de compagnie, sur la montagne de Cythéron, se mêler aux bacchantes.

Ils se couronnent de lierre.

« Il est beau qu'un vieillard en instruise un autre. »

« Il se faut tenir à la religion de ses pères. »

Le dieu n'accepte point les personnes.

Scène deuxième.

Penthée sort. Il est superbe et impie, mais sous prétexte de défendre les bonnes mœurs.

Penthée se plaint que toutes les femmes ont abandonné leurs maisons.

Il dit que, sous la feinte de célébrer les mystères de Bacchus, elles s'abandonnent à Vénus. Il en a déjà fait enfermer plusieurs et veut en faire arrêter encore d'autres.

Il dit qu'il est arrivé un jeune homme enchanteur. Il est beau, il a les yeux noirs et toutes les grâces de Vénus. C'est Bacchus. Il croit qu'il n'est point, comme il le dit, fils de Jupiter, et il menace de le faire mourir.

Tirésias, grand parleur, justifie Bacchus, dont il raconte la naissance. Il explique que la cuisse de Jupiter est le nom d'un lieu situé au milieu des airs, où Jupiter le fit nourrir et élever.

Tirésias veut persuader Penthée d'honorer Bacchus, et il atteste aussi la chasteté des bacchantes.

Il veut couronner Penthée, qui le repousse et qui renverse les couronnes que Tirésias lui offrait.

Penthée donne ordre qu'on arrête Bacchus.

Alors Tirésias exhorte Cadmus à prier Bacchus pour son petit-fils.

Le chœur demande justice à Thémis des paroles injurieuses de Penthée contre Bacchus.

« O sainte et vénérable Thémis, qui voles sur la terre avec des ailes d'or ! »

Le chœur s'étend sur les louanges de Bacchus. Il est le père de la joie et des festins : il est bon et il est franc. On ajoute :

« Ce n'est pas être sage que d'être fin. »

« Beati mites! »

« Heureux ceux qui conservent toujours leur douceur habituelle [1] ! »

[1] Je ne sais si l'on prétend faire ici un reproche à ceux que le vin rend irritables, et alors ce ne serait pas contredire ce que l'on vient de citer des désordres causés par l'ivrognerie.

VI. TRAGÉDIE DES HÉRACLIDES.

Cette tragédie est remarquable par un ton d'héroïsme soutenu qui y règne et qui n'est pas ordinaire dans les pièces grecques.

L'un se sacrifie pour les Héraclides, l'autre les reçoit au risque d'une guerre. Macarie s'immole pour sa famille. Eurysthée, amené captif, a des sentiments de hauteur.

Il est vrai que le sacrifice de Macarie est mal traité. Il reste sans effet [1].

La pièce est médiocre.

[1] Racine a fait en peu de mots la plus juste critique de la pièce entière.

Macarie meurt pour accomplir un oracle afin que les Athéniens obtiennent la victoire; et aussitôt après, Eurysthée meurt pour donner, suivant un autre oracle, la victoire et une longue prospérité aux Athéniens.

Marcarie dit : « Je me dévoue, soyez vainqueurs. »

Eurysthée dit : « La victoire sera le prix de ma mort. »

Musgrave a bien remarqué ces deux oracles, pour produire un seul et même effet, et c'est ce qui est cause, comme Racine l'a dit, qu'ils n'en produisent aucun.



VII. — TRAGÉDIE D'ION.

L'intérêt de la tragédie d'Ion porte sur un fils inconnu de sa mère, et qui, successivement, est sur le point d'être empoisonné par elle, et ensuite au moment d'être tué par elle.

Le chœur trahit le secret qu'on lui a confié.

Remarquez l'Égide, sa description.

La dépouille des Amazones. C'est une belle tapisserie.

« Saisissez cette femme criminelle. » — « Oui, barbares, frappez. »

Que deviennent ces satellites dans la suite?

Entendent-ils tout ce qui se dit?

La pièce est froide [1].

[1] Ces notes de Racine sont peu intéressantes. Cependant il a bien étudié cette tragédie, et s'en est grandement servi dans Athalie. Il a imité l'entrée du premier acte, qui est la même dans les deux pièces, l'heure, la même aussi au lever du soleil, l'ignorance semblable de Joas et d'Ion de leur naissance, enfin la belle scène dans laquelle Athalie interroge Joas, qui est imitée de la scène entre Creüse et son fils.

La pièce est froide, dit-il; il l'a bien réchauffée, mais il est vrai qu'il y a beaucoup ajouté pour en faire le chef-d'œuvre de la scène française.

VIII. TRAGÉDIE D'HERCULE FURIEUX.

Hercule est descendu aux enfers. Lycus s'est rendu maître de Thèbes. Il condamne à périr Mégare, femme d'Hercule, ses enfants et Amphitryon.

A l'instant de l'exécution, Hercule revient, qui tue Lycus. Mais bientôt, frappé de démence par Junon, il tue sa femme et ses enfants.

Il revient à lui ensuite et voit ses malheurs.

Thésée l'emmène à Athènes.

Quoique cette pièce ne soit pas des bonnes d'Euripide, on y trouve du pathétique.



IX. TRAGÉDIE DES PHÉNICIENNES.

ACTE PREMIER.

Scène première.

JOCASTE, *seule.*

Jocaste rend raison de son entrée sur la scène.

Scène deuxième.

UN VIEILLARD ET ANTIGONE.

Le vieillard rend raison pourquoi il connaît tout dans l'armée.

Il raconte tout ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dire lorsqu'il a été envoyé vers Étéocle.

Euripide rappelle d'abord les mariages de Polynice et de Tydée [1].

Il nomme tous les chefs. Tout ceci n'est point de l'action, mais le poëte a voulu imiter une

[1] Racine fait cette remarque parce que Polynice et Tydée ont épousé les deux sœurs, ce qui fait que Tydée amène à Polynice le secours des Étoliens, qui sont des guerriers redoutés : « Ils lancent tous, » dit Euripide, « le javelot d'une main sûre. »

chose qui est belle dans Homère, l'entretien d'Hélène et de Priam sur les murs de Troie.

O Diane, fille de Jupiter [1] !

Puis la raison pourquoi Antigone retourne au palais.

Les femmes avaient à parler [2].

Scène troisième.

LE CHŒUR, *seul.*

Raison pourquoi le chœur est de femmes étrangères.

Le chœur explique qui il est et pourquoi il est à Thèbes [3].

[1] Le scoliaste d'Euripide a remarqué cette expression du poëte qui nomme ici la lune fille du soleil parce qu'elle en emprunte sa lumière, et dit qu'Eschyle a suivi la même croyance. Racine l'a peut-être remarqué dans la même pensée de noter les sciences anciennes.

[2] Euripide est ici très-épigrammatique. Il dit :

Les femmes aiment à exercer une maligne censure.

Dès qu'elles trouvent un léger prétexte de médisance, elles en ajoutent plusieurs autres.

C'est un de leurs plaisirs les plus doux de parler des autres femmes de manière à faire naître des soupçons odieux.

[3] « Si la ville aux sept tours éprouve un sort rigoureux, la Phénicie partage sa peine : c'est le même sang ; c'est la commune postérité de la fugitive Io. »

ACTE DEUXIÈME.

Scène première.

POLYNICE, LE CHŒUR.

Polynice vient tout seul, s'assurant sur la parole qu'on lui a donnée.

Scène deuxième.

POLYNICE, LE CHŒUR, JOCASTE.

Affection de Jocaste en voyant son fils.

Elle est habillée de deuil.

Elle lui apprend l'état d'Œdipe.

Elle se plaint qu'elle n'a pas été présente à ses noces.

Le chœur dit que les douleurs de l'enfantement redoublent l'amour des mères pour les enfants.

Polynice confesse lui-même son imprudence de venir parmi ses ennemis.

Haine des parents.

Il demande des nouvelles de ses sœurs. L'ont-elles pleuré ?

Jocaste l'interroge à son tour. Ces interrogations

ne sont pas nécessaires au sujet, mais elles sont tendres et du caractère d'une mère.

Premièrement, les misères de l'exil [1].

Deuxièmement, les espérances donnent des consolations.

Troisièmement, les amis sont inutiles aux malheureux [2].

Quatrièmement, noblesse inutile aussi.

Euripide donne de l'honnêteté à Polynice en exprimant sa douleur [3].

[1] J. Quel est le sort d'un homme privé de sa patrie? Ce malheur est-il aussi grand qu'on le pense?

P. C'est un supplice dont la rigueur se sent mieux qu'elle ne s'exprime.

J. Quel mal si affreux éprouve un fugitif?

P. Le pire de tous est celui de n'oser parler librement.

J. N'oser dire ce que l'on pense! c'est le sort d'un esclave.

Voilà ce que Racine a remarqué et approuvé, quoique non nécessaire au sujet, parce que toute la scène est très-touchante.

[2] Racine ne voulant que se noter pour lui-même les paroles d'Euripide, n'a pas rendu ici la pensée du poëte. Car les amis sont, au contraire, très-utiles aux malheureux, non-seulement pour les secourir, mais quand ce ne serait même que pour les consoler et adoucir leurs chagrins. Euripide n'a donc pas dit que les amis sont inutiles ; il a dit que lorsqu'on devient malheureux, il est inutile d'avoir eu des amis quand on était riche et heureux, parce qu'ils disparaissent avec la fortune.

[3] « J'atteste les Dieux que je prends malgré moi les armes contre des parents objets de toute ma tendresse. »

« C'est à vous, ma mère, à réconcilier deux frères nés pour s'aimer. »

Voilà ce que Racine nomme de l'honnêteté : il aurait dû l'imiter en composant le caractère de son Polynice.

Scène troisième.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, POLYNICE, LE CHŒUR.

Euripide donne plus de violence à Étéocle qu'à Polynice.

Étéocle dit : « Si tout le monde pensait les mêmes choses, il n'y aurait point de disputes [1]. »

Mais l'envie de régner !

La fureur de régner [2] !

Le discours de Jocaste est bien convenable à une mère.

Elle parle à Étéocle contre l'ambition et pour l'égalité entre les frères.

Les biens sont des dépôts que les Dieux retirent quand ils veulent.

Et à Polynice : Où dresserez-vous vos trophées ?

Violence d'Étéocle [3] :

[1] Phrase peu spirituelle écrite par Racine, mais qu'il a traduite littéralement d'Euripide.

[2] On voit combien Racine insiste sur la passion qui domine toute cette tragédie. Il cherche le terme le plus fort pour l'exprimer.

[3] « J'irais au fond des abîmes souterrains pour posséder la royauté ; s'il faut violer la justice pour conserver un trône, il est beau d'être injuste. »

César répétait les vers grecs d'Euripide, et Cicéron les a traduits ainsi :

Nam si violandum est jus, regnandi gratia
Violandum est : aliis rebus pietatem colas.

Ceci est extrêmement vif [1].

Ceci est fort tendre [2].

ACTE TROISIÈME.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

Cette scène de Créon est languissante et n'est point nécessaire au sujet.

ACTE QUATRIÈME.

Scène première.

TIRÉSIAS, CRÉON, MÉNÉCÉE, LE CHŒUR.

Cette scène de Tirésias n'est point assez nécessaire pour intéresser.

Causes trop recherchées pour faire mourir Ménécée.

Tirésias dit : « Il n'appartient qu'aux Dieux de dire la vérité. »

[1] « P. Tu me dépouilles, tu me proscris. E. Je vais t'arracher la vie. »

[2] E. Pars, te dis-je! P. Je pars; mais qu'au moins je puisse voir mon père? E. Jamais. P. Et mes jeunes sœurs? E. Tu ne les verras point. P. Chères sœurs! »

Scène troisième.

MÉNÉCÉE, LE CHŒUR.

Le peu de nécessité rend froide une action très-belle [1].

Cette action de Ménécée est trop grande pour être faite comme en passant. Elle devrait être préparée avec bien plus d'éclat.

Scène quatrième.

LE CHŒUR, *seul.*

Le commentaire remarque fort bien que le chœur s'amuse mal à propos à parler du sphinx lorsqu'il devrait parler de Ménécée.

ACTE CINQUIÈME.

Scène première.

UN MESSAGER, LE CHŒUR.

Le messager appelle Jocaste pour faire son récit.

[1] Lorsque Ménécée prend la résolution de sacrifier sa vie pour sauver son pays.

Scène deuxième.

LE MESSAGER, JOCASTE, LE CHŒUR.

La mort de Ménécée méritait d'être racontée plus au long, au lieu de décrire des boucliers.

Brillante description de Canapée foudroyé.

Enfin vient le combat des deux frères. Ceci rentre dans le sujet. Pourquoi donc avoir fait un si long récit dans un péril si pressant[1]?

Scène troisième.

JOCASTE, ANTIGONE, LE CHŒUR.

Cette petite scène est du sujet et elle est tendre.

Scène quatrième.

LE CHŒUR, *seul.*

Ce chœur est plus du sujet que les autres.

[1] Racine a critiqué le récit précédent avec justesse. Il n'y a vu qu'une description de boucliers. Il critique encore celui-ci avec raison comme trop long, quand le combat n'est pas fini.

ACTE SIXIÈME.

Scène première.

CRÉON, LE CHŒUR.

C'est un fils qui meurt généreusement [1].

Scène deuxième.

CRÉON, LE MESSAGER, LE CHŒUR.

Le récit est fort beau [2].
Polynice est toujours honnête.
Ceci est pathétique.
Cela est fort tendre [3].

Scènes troisième et quatrième.

Le reste de cette pièce est inutile et même languissant.

[1] Racine a pensé, sans doute, que Créon n'est pas le plus malheureux, puisque son fils est mort glorieusement.

[2] C'est le récit du combat et de la mort des deux frères.

[3] On a vu déjà dans les notes de Racine qu'honnête, employé par lui,

P. S. INTERROGATIONS DE JOCASTE.

TRADUCTION D'AMIOT.

Racine dit : Ces interrogations de Jocaste ne sont point nécessaires au sujet, mais elles sont tendres et du caractère d'une mère.

Racine : 1° *Les misères de l'exil.*

JOCASTA.

Quoi donc ? Est-il si grand mal arrivé
A qui se sent de son pays privé ?

POLYNICES.

Oh ! oui, très-grand, et en expérience,
Plus qu'exprimer ne sauroit éloquence.

JOCASTA.

Comment cela ? Qu'est-ce qui griefve plus
Ceux-là qui sont de leur pays exclus ?

signifie vertueux, exprimant de bons sentiments ; et, en effet, les dernières paroles de Polynice sont pathétiques, fort tendres, très-touchantes.

« Ma mère, je me meurs, » dit-il, « mon cœur est pénétré de compassion pour votre sort, pour celui de ma sœur et pour mon malheureux frère. Il fut mon ennemi, mais il m'est encore cher. O ma mère ! ô ma sœur ! ayez soin de ma sépulture ; que ma patrie reçoive ma cendre. Apaisez son courroux ; que j'obtienne d'elle quelques grains de poussière au lieu du trône que j'ai perdu. O ma mère, fermez mes yeux. Déjà les ténèbres. Adieu. »

POLYNICES.

Ce qui plus griefve, est que le banni n'ose
Pas librement parler de toute chose.

JOCASTA.

Celui est serf qui n'ose franchement
Se déclarer de tout son pensement.

POLYNICES.

On est contraint d'endurer sous feintise
Des plus puissants ignorance et sottise.

Racine : 2° *Les espérances donnent des consolations.*

JOCASTA.

Mais, comme on dit, espérance de mieux
Paist les chetifs qui sont hors de chez eux.

POLYNICES.

Ils ont beaux yeux et la vue lointaine,
Pour voir si loin une attente incertaine.

Racine : 3° *Les amis sont inutiles aux malheureux.*

JOCASTA.

Les alliés de ton père et amis
A ton besoin ont-ils secours omis ?

POLYNICES.

Garde-toi bien de tomber en affaire,
Peu sont amis en fortune contraire.

Racine : 4° *Noblesse est inutile aussi.*

JOCASTA.

Le noble sang dont tu es descendu
Ne t'a-t-il pas partout honneur rendu ?

POLYNICES.

Il fait mauvais en nécessité être ;
Mal me donnait ma noblesse à repaître.



ÉTUDES DE RACINE

SUR SES OUVRAGES.

Les recherches que j'ai faites des études de Racine sur ses propres ouvrages pourraient amener de longs détails, des anecdotes intéressantes et de nombreuses observations.

Mais je ne veux aujourd'hui que relever en peu de mots plusieurs erreurs commises par les éditeurs, et je les détruirai, je l'espère, à la gloire de Racine, par des réfutations simples et vraies.

Je ne parlerai même d'abord que de quatre de ses tragédies, les deux premières et les deux dernières.

PREMIÈRE TRAGÉDIE.

On vient de voir à l'instant même, à la note dernière sur la tragédie des *Phéniciennes*, qu'Euripide a attribué à Polynice des sentiments doux et tendres, même envers son frère. Racine les a bien

remarqués, et cependant ne les a pas imités. Il a peint les deux frères comme également haineux l'un envers l'autre, et même dans *la Thébaïde,* Polynice n'aurait pas été tué s'il n'avait pas commis contre son frère un dernier acte de cruauté.

Polynice, tout fier du succès de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime.
Dans le sang de son frère il semble se baigner.
« Et tu meurs, » lui dit-il, « et moi je vais régner.
» Regarde dans mes mains l'empire et la victoire;
» Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire;
» Et pour mourir encore avec plus de regret,
» Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet. »

Voilà le véritable défaut de cet ouvrage. Les deux frères sont également détestables. On ne peut s'intéresser ni à l'un ni à l'autre. Mais disons vrai : c'est Molière qui conseillait alors le jeune Racine, et qui lui avait offert et recommandé le sujet de *la Thébaïde* comme le plus tragique, disait-il; et Racine l'avait accepté de lui avec la plus entière confiance. Aussi répétait-il : « La catastrophe de la pièce est sanglante; il n'y paraît pas un acteur qui ne meure à la fin. Mais aussi c'est la Thébaïde, c'est-à-dire le sujet le plus *tragique* de l'antiquité. »

Telle fut l'erreur alors, car ce n'est pas le sujet

le plus sanglant, c'est le sujet le plus touchant qui est le plus tragique. Racine l'a bien reconnu dans la suite, et l'a bien prouvé lorsqu'il a fait *Phèdre,* le sujet le plus tragique de l'antiquité parce qu'il est le plus passionné, le plus émouvant.

Passons au style. Je viens de citer la phrase de Racine dans laquelle on lit le mot que l'on écrit aujourd'hui *paraît.* On a élevé sur ce mot une grave dispute littéraire.

Les commentateurs ont prétendu que Racine écrivait *paraît, connaît, connaître* et *paraître.*

Aimé Martin ajoute que les éditions de 1687 et 1702 en font foi, et, sans rien vérifier, non-seulement il a attesté le fait, mais il en a tiré la conséquence que Voltaire n'a pas été le premier auteur du changement d'orthographe dont on lui fait honneur. On l'avait dit avant lui, et les ennemis de Voltaire en avaient triomphé.

Malheureusement pour eux, Racine n'a jamais écrit ces mots-là, et je dis, en sens inverse d'Aimé Martin : « Les éditions de 1687 et de 1702 en font foi. »

J'ai sous les yeux en ce moment :

1° Toutes les éditions partielles du Quærendo, de Paris : 1675, Iphigénie; 1677, Phèdre; 1678, Alexandre; 1682, Bajazet; 1683, Bérénice et Mi-

thridate; 1689, les Plaideurs; 1690, les Frères ennemis, Andromaque et Britannicus; et 1692, Esther;

2° L'édition de 1690 d'Abraham Wolfgang, réunissant toutes ces éditions;

3° Celle de 1697, de Pierre Trabouillet, qui est la réimpression de celle de Thierry, de 1687. Ils étaient associés, et le privilége leur a été accordé en commun.

Toutes ces éditions ont paru du vivant de Racine. Elles portent toutes : *paroist, connoistre, paroistre,* et quelquefois *paraistre* pour rimer avec maistre et traistre, mais on n'y trouve point *paraît,* ni *paraître,* ni *maître.*

J'ai aussi sous les yeux en ce moment :

1° L'édition de la compagnie des libraires de 1702, publiée deux ans après la mort de Racine, et qui a fait faire un progrès à l'orthographe en écrivant au lieu de *paroist, paroistre* et *connoistre : paroit, paroitre* et *connoitre;*

2° Celle de la même compagnie des libraires de 1713, qui a conservé *paroitre,* mais qui a rétrogradé en l'adoptant à la place de *paraistre,* qui avait été imprimé ainsi pour rimer avec maistre;

3° La belle édition de 1723, de Londres, qui porte *paroit* et *paroitre,* même placé aussi avec

maître, malgré la dissonance. Il est donc certain que Racine n'a jamais écrit *paraître* ni *connaître*, et la gloire de la nouvelle orthographe appartient tout entière à Voltaire.

Après avoir traité cette question à propos de la préface, j'arrive à la liste des acteurs, et je suis obligé de m'arrêter au troisième personnage.

C'est Jocaste. Aimé Martin a dit : « Dans les premières éditions, on lit Iocaste. Racine a depuis changé cette orthographe, mais il l'a laissée dans la dernière scène. » Autant d'erreurs que de mots.

Il faut d'abord savoir ce que c'est qu'une édition, si elle était de Racine ou d'un libraire. J'ai appris, par mes recherches, que les éditions faites par Racine ont toutes un cachet particulier, qu'aucun commentateur n'a même aperçu.

Ainsi les éditions de Denys Thierri, de Claude Barbin et de Pierre Trabouillet, dont la plus ancienne n'a été achevée d'imprimer que le 15 avril 1687, portent au frontispice :

« Tragédies de Racine, œuvres de Racine. »

Mais les éditions antérieures ou postérieures, celles que Racine faisait faire lui-même de chacune de ses pièces après les premières représentations, celles-là portaient, dis-je, son cachet. Il y faisait placer au frontispice son nom tel qu'il croyait avoir

le droit de le porter. Il était de famille noble; il faisait porter sur le titre de chacune de ses éditions le signe de sa noblesse. On lit sur chacune d'elles : Tragédie par M. *de* Racine, et on voit en tête de chaque pièce une gravure fort bien faite, représentant la principale scène.

On remarque surtout la gravure des *Frères ennemis,* dans laquelle Étéocle à terre percé et mourant s'est soulevé à demi pour atteindre de son fer Polynice qui s'était baissé pour le frapper encore et l'achever.

Au bas est écrit :

La Thébayde, tragédie,
par M. *de* Racine.

Eh bien, dans cette édition-là, il n'y a point Iocaste, il y a Jocaste.

Mais Aimé Martin dit encore que Racine a laissé Iocaste dans la dernière scène, et il y a plus : Louis Racine, se fondant sur les commentateurs, s'étonne que son père ait dit :

Polinice, Étéocle, Iocaste, Antigone,

Lorsqu'il était si aisé de dire :

Jocaste, Polinice, Étéocle, Antigone.

Ainsi, Louis Racine lui-même ne connaissait pas les éditions que son père avait faites, car je peux montrer que l'édition de 1690 porte littéralement le vers que Louis Racine regrettait encore en 1752.

Je lis à l'avant-dernière ligne de la page 68 de l'édition de 1690 :

> Jocaste, Polinice, Étéocle, Antigone.

Il est donc bien prouvé que Racine n'a mis nulle part Iocaste, et les éditeurs doivent rétablir ce vers comme le véritable vers de Racine.

Une dernière accusation a été portée contre ce grand poëte, elle est fondée encore sur la liste des acteurs, où l'on prétend que Racine a mis un page à la suite de Jocaste.

Geoffroi a cru le fait vrai sans prendre la peine de le constater ; puis il s'est empressé de faire la leçon à Racine : « C'est la seule fois, » a-t-il dit, « que Racine, *trop asservi au ton de la cour de France,* a placé un page dans une tragédie ancienne. » Notez que Racine a composé cette première pièce en arrivant d'Usez, sans avoir jamais été à la cour ; et, d'ailleurs, que peut faire le ton de la cour au sujet d'un page qui ne parle pas? Geoffroi ajoute : « A la cour des princes grecs, il y avait des offi-

ciers, des hérauts, des soldats; mais ils n'avaient pour les servir que des esclaves et ne connaissaient pas les pages. » Je vais prouver que Racine n'avait pas besoin de la leçon.

D'abord, j'ai vu beaucoup d'éditions de Racine, et je n'en ai pas vu une seule faite de son vivant, ou même imprimée dans les *trente premières années* après sa mort, qui contienne l'indication d'un page, car la belle édition même de 1723 ne le porte pas. Ce n'est qu'en 1736 que ce page a paru. Mais si un page avait été indiqué dans une des premières éditions des libraires, puisqu'il n'est dans aucune des éditions faites par Racine, c'est donc lui qui l'aurait supprimé, et, par conséquent, ce fait lui ferait honneur. Il savait sans doute aussi bien que Geoffroi ce qui concerne l'histoire grecque.

Mais il est un dernier petit fait à relever.

Geoffroi a mis le page dans la liste des personnages, mais il l'a repoussé de l'intérieur de la pièce. Aimé Martin a fait plus. Il s'est vanté hautement de l'avoir rétabli, non-seulement à la liste des acteurs, mais aussi à la première scène du premier acte, où il l'a placé entre deux parenthèses.

Malheureusement pour lui, Racine n'a voulu admettre aucun page nulle part. Le plus ancien est né trente-six ans après sa mort.

Il ne me reste plus qu'à rectifier quelques variantes pour rendre plus exactes les éditions futures.

ACTE PREMIER.

Scène deuxième.

Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre.

Geoffroi dit : « Tendre est ici impropre pour signifier cher. » Aimé Martin dit : « Expression impropre : ce qu'ils ont de plus tendre ne peut pas signifier ce qu'ils ont de plus cher. »

Mais Racine n'a pas voulu dire cher, puisqu'il a dit tendre, et c'est, à mon avis, une étude très-ingénieuse qu'il a faite de ce que Jocaste devait dire.

Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus cher, — signifierait : Allons leur faire voir *celle qu'ils aiment le plus,* et Jocaste ne croyait pas que ses fils eussent un grand amour pour elle, puisqu'ils la rendaient très-malheureuse. Mais

Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre

signifie : Allons leur faire voir *celle qui les aime le plus,* et cela était vrai, et c'était même parce qu'elle

était une mère très-tendre qu'elle était si malheureuse.

Il me semble que c'est là ce que Racine a voulu dire et ce qu'il a très-bien dit.

ACTE PREMIER.

Scène troisième.

A ces conditions vous daignâtes souscrire.

Louis Racine a dit avec raison : « Daignâtes n'est pas le mot propre; une mère ne dit pas à son fils qu'il a daigné souscrire aux ordres de son père. »

Il ajoute : « Racine avait mis d'abord :

» A ces conditions vous *voulustes* souscrire.

» Mais il sacrifia le mot propre pour éviter la rencontre d'une consonnance désagréable. »

C'est une erreur. Racine avait mis voulustes dans sa plus ancienne édition, et il l'a conservé malgré la consonnance *vous voulustes*, dans la dernière édition qu'il a faite en 1690.

ACTE PREMIER.

Scène cinquième.

Et l'amour du pays nous cache une autre flamme :
Je *la* sais...

Luneau a dit : Je *le* sais. Il a bien fait.

Geoffroi a prétendu faire la leçon aux éditeurs : « Luneau, » dit-il, « a mis : Je le sais, quoique *toutes* les éditions portent : Je la sais. C'est, de la part du commentateur, défaut d'intelligence ou vain désir de corriger Racine. Je la sais n'est pas élégant; et on ne dit pas bien *savoir une flamme*. Mais toute la suite ne laisse aucun lieu de douter que Racine n'ait écrit ainsi; et c'est le devoir et le mérite d'un éditeur de conserver avec une fidélité scrupuleuse le texte de son auteur. »

J'ai relu toute la suite, et j'avoue que je n'ai pas trouvé un seul mot qui prouve que Racine ait dit : *Je la sais.* Quant aux éditions, je ne crois pas que Geoffroi les ait vérifiées *toutes*, car j'ai en ce moment sous mes yeux la plus authentique, celle que M. de Racine a faite lui-même avec un grand soin, en 1690, et j'y vois imprimé avec l'orthographe bien connue de Racine : « Je le sçay ; » je crois donc que c'est là le véritable texte.

ACTE TROISIÈME.

Scène première.

Va ; je veux être seule en l'état où je suis,
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis.

On a cité comme variante :

Si pourtant on peut l'être avecque tant d'ennuis.

Geoffroi a dit : « Les deux manières sont également défectueuses. Il semble même que la première était moins mauvaise. Elle n'avait que le défaut de faire *avecque* de trois syllabes, que l'usage autorisait encore à cette époque. »

Pourquoi donc n'a-t-il pas cherché quel était le véritable vers du choix de Racine? Il aurait vu que Racine a mis du premier jet le vers

Si pourtant on peut l'être avecque tant d'ennuis,

et que ce sont les libraires qui l'ont changé; et que vingt-six ans après, lorsque Racine a fait faire sous ses yeux l'édition de 1690, il a rétabli le vers que les libraires avaient changé.

ACTE TROISIÈME.

Scène cinquième.

Polynice, seigneur, demande une entrevue;
C'est ce que d'un héraut nous apprend la venue.
Il vous offre, seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON.

Peut-être qu'adouci,
Il songe à terminer une guerre si lente.

On dit pour variante :

Polynice, seigneur, demande une entrevue;
C'est ce que d'un héraut nous apprend la venue.
On ne dit pas pourquoi, mais il s'engage aussi
De vous attendre au camp, ou de venir ici.

CRÉON.

Sans doute qu'il est las d'une guerre si lente.

On voit, je crois, que la variante est meilleure que le texte. Mais ce n'est pas Racine qui a corrigé sa première pensée, puisque c'est lui-même qui, en 1690, a rétabli, dans l'édition qu'il a faite lui-même, les vers que les libraires avaient changés de l'édition de 1664.

Aujourd'hui, ces vers doivent être rétablis.

ACTE TROISIÈME.

Scène sixième.

Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
Pourquoi, par vos conseils, vont-ils se voir tous deux?

Les éditeurs citent tous comme variante :

Pourquoi, par vos conseils, s'embrassent-ils tous deux?

Mais aucun n'a dit quel est le vers à préférer. Aucun n'a cherché quel est le vers de Racine.

Je dois donc constater que c'est encore ici la différence entre les éditions des libraires et les éditions de Racine.

Tous les libraires, sans exception, ont adopté : « vont-ils se voir tous deux? » Mais Racine a mis au premier jet : « s'embrassent-ils tous deux? » Et lorsqu'il a revu, en 1690, trois de ses pièces, *les Frères ennemis, Andromaque* et *Britannicus*, il a rayé : « vont-ils se voir tous deux? » et il a rétabli : « s'embrassent-ils tous deux? »

C'est ici que doit s'appliquer la leçon du professeur Geoffroi : « C'est le devoir et le mérite d'un éditeur de conserver avec une fidélité scrupuleuse le texte de son auteur. »

IIe TRAGÉDIE. ALEXANDRE.

Avant de parler du second ouvrage de Racine, il faut dire un mot des sentiments qui l'inspirèrent dans ses études de 1664 à 1665.

Il venait de faire représenter la tragédie la plus sanglante. Il en prépara alors la plus douce. Tous les personnages de la première se haïssaient jusqu'au plus profond de leurs cœurs, et à la fin de la pièce se sont tués tous. Les principaux personnages de la seconde se sont tous admirés d'abord, puis se sont conciliés franchement et se sont embrassés tous à la fin de la pièce.

On voit combien Racine se repentit promptement d'avoir suivi le conseil de traiter un sujet qui n'inspirait que l'horreur. Mais il prit pour contraste le genre admiratif : ce fut une seconde faute, et sa pièce ne réussit pas.

Exposons d'abord quels étaient alors ses sentiments.

Racine a composé cet ouvrage sous le nom de Porus. C'était l'étude d'un noble caractère.

C'était Porus qu'il voulait honorer principalement.

Ce qui avait frappé son esprit, c'est la grandeur du vaincu et non pas la gloire du vainqueur.

Il ne voulait pas assister au triomphe du plus fort : il voulait illustrer la dignité du malheur.

Il est certain que lorsqu'un homme se trouve placé, par le hasard de sa naissance ou de sa fortune, à la tête d'une armée aguerrie, et chef d'une puissante nation, il peut aisément faire des conquêtes, et par suite être proclamé un grand homme; et, cependant, s'il eût été malheureux, peut-être n'aurait-il pas montré la force morale de l'homme hardi qui n'a pas voulu plier sous lui, et qui tombe noblement après avoir osé lutter contre sa puissance.

Racine avait admiré, dans le cours de ses études, cette belle parole de Porus, lorsqu'on lui demanda comment lui, vaincu et prisonnier, voulait être traité, et qu'il répondit : « En roi. » C'est ce mot que Racine a voulu relever lorsqu'il en a fait le dénoûment de sa tragédie.

ALEXANDRE.

Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En roi.

ALEXANDRE.

Eh bien, c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite.

Je ne laisserai pas ma victoire imparfaite :
Régnez toujours, Porus ; je vous rends vos États.

Et lorsqu'il ajoute :

C'est ainsi que se venge Alexandre !

Racine a donc pensé relever aussi le caractère du vainqueur en même temps qu'il faisait admirer celui du vaincu. Il préférait, dans le grand guerrier, le roi généreux au héros conquérant, et la dernière scène contient une réconciliation générale à laquelle chaque personnage sacrifie tous ses sentiments. Il a cru exciter ainsi l'enthousiasme pour les belles actions. Mais on n'a remarqué, au milieu de tous ces actes de générosité, que l'absence des grandes passions.

Aussi, s'est-il bien vite corrigé ; car, de sa deuxième pièce à la troisième, il a passé de Cléofile à Hermione.

Oui, Racine, dis-je, avait donné à sa tragédie le titre de Porus. Aucun de ses commentateurs ne l'a dit, mais cela est certain.

M. de Pomponne avait été compris dans la disgrâce de Fouquet : il avait été exilé ; et il obtint, au commencement de l'année 1665, la permission de revenir à Paris. Il arriva le soir, le 3 février, et se rendit sur-le-champ, quoique en habit gris de

voyage, chez la princesse Anne de Gonzague, fille du duc de Nevers, à ce noble et illustre hôtel de Nevers, qui était situé où est aujourd'hui le bâtiment de la Monnaie, et où se réunissaient alors les personnes les plus distinguées de la haute société.

Ce soir-là s'y trouvaient madame de Sévigné avec madame de Grignan sa fille, madame de la Fayette et M. de la Rochefoucauld, et madame de Feuquières. Y étaient aussi : l'archevêque de Sens, les évêques de Saintes et de Léon, et les magistrats les plus éminents : MM. d'Avaux, de Barillon, de Caumartin et M. de Chatillon.

M. de Pomponne, après les avoir nommés, dit que *sur le tout* y étaient Boileau et Racine. Il ajoute : « Boileau y récita plusieurs passages de ses satires, qui parurent admirables, et Racine y récita aussi trois actes et demi d'une *comédie de Porus*, qui est assurément d'une fort grande beauté. »

Il n'est donc pas douteux que Racine admirait surtout Porus; il dit avec enthousiasme que, pour peindre le noble caractère de ce prince, il faudrait copier tout le huitième livre de Quinte-Curce, et il a cité cette belle phrase de Sénèque : « Ita affecti sumus, ut nihil æque magnam apud nos admirationem occupet, quam homo fortiter miser. »

« Nous sommes de telle nature, qu'il n'y a rien

au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage. »

Les commentateurs n'ont pas remarqué non plus que Racine a composé sa pièce au moment même du procès de Fouquet, et au milieu des amis de ce ministre disgracié, à côté de M. de Pomponne, de madame de Sévigné et de la Fontaine; au moment même où madame de Sévigné écrivait : « C'est une chose divine que la résignation et la fermeté de notre cher malheureux! » Elle ajoutait : « Il faudrait faire tous les jours des volumes à sa louange, » comme Racine a dit qu'il faudrait copier tout un livre de Quinte-Curce à la louange de Porus.

Ainsi, madame de Sévigné a exprimé, en parlant de Fouquet, les mêmes sentiments, dans des termes semblables, et en employant jusqu'aux mêmes tours de phrase dont Racine s'est servi en parlant de Porus.

C'est que tous deux écrivaient du cœur, et que les deux cœurs se ressemblaient.

Il est vrai que Racine a ensuite donné le titre d'Alexandre à sa tragédie, et qu'il l'a dédiée au roi. Mais il avait à soutenir, avant tout, dans ce second ouvrage, les intérêts de la gloire à laquelle il aspirait, et il était violemment accusé d'avoir défiguré son héros. Il avait besoin de dire au pu-

blic que le grand roi, devant qui tous les peuples se taisaient, avait reconnu le grand Alexandre dès que la tragédie avait paru devant lui.

On sait que c'était Louis XIV qui, dès cette époque, faisait les succès ou les chutes des auteurs, selon qu'un mot bienveillant ou fâcheux sortait de sa bouche.

Mais la pièce n'eut point de succès. Ce que l'on réprouvait avec justesse, c'est d'avoir pris pour sujet Alexandre amoureux, au lieu d'avoir peint Alexandre conquérant, et d'avoir porté ainsi sur la scène un amour vulgaire, sans grandeur et sans intérêt, au lieu d'y montrer uniquement le seul beau caractère d'un vainqueur généreux.

Le style de la pièce a été aussi très-justement critiqué. Ce que l'on y reprend appartient sans doute au mauvais goût du temps. Mais en général, le style est faible, traînant, et surtout on y parle trop d'amour et trop peu de passion.

On a cependant exagéré les critiques, jusqu'au point de les rendre ridicules. Saint-Évremont a été fort choqué de n'avoir pas vu dans la pièce l'éléphant de Porus, « ce noble animal, » dit-il, « qui portait le héros, et qui combattit sous lui si courageusement, qu'il méritait bien un rôle dans la tragédie. »

Racine attribua aux acteurs le peu de succès. Il pensa, dit-on, que dans la troupe que Molière avait formée pour représenter ses propres comédies, il n'y avait que la Duparc qui fût tragique. Je crois qu'il a pensé ainsi ; mais on a dit aussi que, changeant sur-le-champ de scène, il transporta sa pièce et cette actrice ensemble au théâtre de Bourgogne.

D'autres ont prétendu même que cette tragédie fut jouée le même jour sur les deux théâtres. Il serait difficile d'accorder ensemble ces deux anecdotes.

Mais j'ai constaté avec soin qu'elles sont fausses l'une et l'autre.

Aucun éditeur n'a bien présenté la situation des théâtres à cette époque. Aucun d'eux n'a connu même les vrais motifs de la rupture entre les deux illustres poëtes.

C'est Molière qui a le premier, il faut le dire, traité Racine très-froidement. Il lui avait d'abord conseillé le sujet sanglant de *la Thébayde,* il avait fait représenter la pièce sur son théâtre, le 20 juin 1664, et avait pris avec empressement pour lui-même le premier rôle, celui d'Étéocle.

Cependant il y eut, en 1664, du 12 janvier 1664 au 4 janvier 1665, quatre-vingt-sept représenta-

tions au théâtre de Molière, où l'on ne jouait que les mardis, vendredis et dimanches, et les pièces de Molière remplirent seules soixante-deux soirées, et quinze avec une pièce d'un autre auteur, mais la sienne dominant la scène. Ainsi, il eut pour lui soixante-dix-sept soirées sur quatre-vingt-sept; dix seulement furent abandonnées à d'autres auteurs.

Racine obtint avec peine quatorze représentations pour *la Thébayde*, et c'était beaucoup, puisque Corneille n'en obtint dans toute l'année que trois. On voit donc qu'un tel théâtre, qui ne suffisait pas même aux chefs-d'œuvre de Molière, était nul pour la tragédie.

Racine dut désirer de prendre la défense de l'art tragique, et la conduite de Molière, au moment où il lui présenta son second ouvrage, lui en fournit une parfaite occasion.

Molière commença par refuser de jouer lui-même dans la pièce, quoique le rôle d'Alexandre, ou même celui de Porus, fussent plus attrayants certainement que celui d'Étéocle.

En outre, ce qu'aucun éditeur n'a remarqué, le théâtre de Molière était le théâtre de la cour, ce qui lui procurait sans doute un plus fort produit, mais ce qui l'obligeait d'interrompre ses représen-

tations à Paris à chaque voyage du roi, et à chaque appel de l'ordre du monarque, et aussi à chaque deuil de la cour.

Alexandre fut représenté pour la première fois le 12 décembre 1665, au théâtre de Molière, et il arriva précisément à cette époque la maladie et la mort de la reine, mère de Louis XIV, et le théâtre fut fermé du 26 décembre 1665 jusqu'au 21 février 1666. Racine, en vérité, ne pouvait pas attendre près de trois mois avant de continuer les représentations de la pièce nouvelle qu'il venait de porter au théâtre, et qui était la base, quoique encore faible, de son illustration. Il sentait sa force; il avait besoin d'une troupe qui lui fût dévouée; il accepta les offres des comédiens du théâtre de Bourgogne, et sa tragédie y fut représentée le 19 janvier 1666.

Mais il n'est pas vrai que ce soit lui qui y ait transporté madame Duparc; il n'en avait pas besoin : il trouvait sur la nouvelle scène qu'il adoptait une actrice qui lui était bien supérieure, madame Desœillets, à qui il donna le rôle d'Axiane. Racine n'a profité des talents de madame Duparc que l'année suivante, en lui donnant le rôle d'Andromaque.

Mais il organisa sur-le-champ une excellente

troupe tragique. Les rôles furent ainsi distribués :

Alexandre.	Floridor.
Porus.	Montfleury.
Taxile.	Brécourt.
Éphestion.	Hauteroche.
Axiane.	Mme Desœillets.
Cléophile.	Mme d'Ennebaut.

On disait de Floridor : « Le plus grand comédien du monde, qui joue de si bonne grâce, que les personnes d'esprit disent qu'il joue en honnête homme ; » de Montfleury : « Qu'il fait beaucoup paraître tout ce qu'il sent, pousse bien les grandes passions, et qu'il est savant à faire remarquer tous les beaux endroits de ses rôles ; » et de madame Desœillets : « La première actrice du monde, comédienne inimitable, qui joue divinement. »

Racine assura donc ainsi un théâtre à la tragédie. C'est un immense service qu'il a rendu à la littérature française, et Molière aurait dû s'en réjouir. La tragédie devait être regardée par lui comme la sœur de la comédie; il eut tort de la regarder comme sa rivale.

Molière, en effet, s'offensa de la conduite de Racine, et alors se rompirent sur-le-champ leurs relations intimes. Depuis ce moment, ils ne furent plus amis. Mais il faut dire, à la gloire de l'un et de

l'autre, qu'ils s'estimèrent toujours. Ils louèrent réciproquement leurs ouvrages. Ils en proclamèrent très-hautement les beautés, et ils les recommandèrent constamment, à travers toutes les cabales, aux suffrages du public.

C'est un noble exemple qu'ils ont donné aux hommes de lettres.



AVANT-DERNIÈRE TRAGÉDIE

ESTHER

Les anciens poëtes dramatiques de la France qui ont créé le théâtre ont eu d'abord un très-petit nombre de spectateurs, et encore moins de lecteurs. Ils manquaient de tous les moyens de publicité; mais la langue se perfectionna rapidement avec eux et à côté d'eux dans la prose et dans la poésie. L'art du théâtre se développa en même temps très-promptement, de sorte qu'ils furent bientôt imités et presque aussitôt surpassés par les hommes de génie qui ont fait pendant deux siècles la gloire de la France. Toutefois, nos premiers poëtes ont eu le mérite éminent de la création, et l'honneur d'avoir ouvert la carrière dramatique à leurs illustres successeurs.

Il est vrai que les plus anciens eurent aussi des modèles qui les ont inspirés. La Bible, les poëmes d'Homère et les chants des prophètes ont été les

premiers ouvrages dramatiques; mais ce fut, dis-je, un mérite éminent de créer, même à l'aide de ces anciens livres, l'action théâtrale; et non-seulement nos anciens poëtes ont porté sur la scène les événements les plus intéressants, et les caractères les plus dignes d'illustration, mais ils ont choisi avec art et reproduit souvent avec bonheur les plus belles pensées. Ils ont même reconnu, dès l'origine du théâtre, le véritable but qu'ils devaient se proposer d'atteindre.

Brinon a dit de la tragédie:

« Digne école des rois, s'ils y voulaient apprendre !
» Belle leçon des grands s'ils la savaient comprendre ! »

Nos premiers poëtes dramatiques qui ont créé la tragédie ont été, dis-je, grandement surpassés; mais plusieurs ont lutté longtemps : on sait que, même après *le Cid* et tant d'autres chefs-d'œuvre de Corneille, on regardait *Venceslas,* de Rotrou, comme *incomparable,* et *Sophonisbe,* de Mairet, est citée dans le *Manuel du Théâtre français* comme *un prodige.* Ce ne fut que Racine qui, ajoutant la perfection du style à la grandeur des événements et au charme des caractères, a effacé complétement les prédécesseurs de Corneille.

Cependant la gloire même de Racine n'a-t-elle

pas laissé quelque lustre à nos anciens poëtes, s'il est vrai qu'ils lui ont tracé d'avance quelques-uns des plans et des caractères dans lesquels il les a tant surpassés?

C'est à propos de sa tragédie d'*Esther* que je fais cette observation, et je la reprendrai bientôt; je dois dire d'abord quelques mots sur l'origine même de cette composition.

Racine a dit : « Les personnes illustres qui ont la première direction de la maison de Saint-Cyr me firent l'honneur de me demander si je pourrais faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poëme où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer. Je leur proposai le sujet d'*Esther*. »

En effet, voici ce qui s'était passé.

Madame de Brinon, supérieure de Saint-Cyr, avait de l'esprit et une facilité incroyable d'écrire et de parler. Elle faisait souvent des espèces de sermons fort éloquents, et tous les dimanches, après la messe, elle expliquait l'Évangile comme aurait pu le faire le premier prédicateur.

Racine a fait l'éloge de l'éducation de Saint-Cyr. Il a peint comment les demoiselles étaient instruites. « On leur fait réciter par cœur, » dit-il,

« et déclamer les plus beaux endroits de nos poëtes; on a soin de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix. On ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment et qu'elles peuvent employer à chanter les louanges de Dieu. »

Il ajoute : « On veut les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plairait de les appeler. »

En outre, madame de Brinon aimait les vers et la comédie ; mais elle n'osait pas faire jouer par ses élèves des pièces de théâtre de son temps qui avaient toutes des scènes d'amour. Elle en composa donc elle-même, et madame de Maintenon vint assister à l'une des représentations.

Elle trouva, dit-on, la pièce si mauvaise, qu'elle pria madame de Brinon de n'en plus faire jouer de semblables, et de prendre plutôt quelques-unes des tragédies de Corneille et de Racine, en choisissant celles où il y aurait le moins d'amour.

Madame de Brinon obéit et fit représenter d'abord *Cinna* sous le nom de *la Clémence d'Auguste*, en faisant briller surtout ce qui pouvait être appliqué au grand roi. On se tournait vers lui lorsqu'on disait :

Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.

On faisait ressortir aussi, avec les applaudissements de tous les courtisans, l'éloge du pouvoir absolu que Louis XIV a maintenu toute sa vie.

On remarquait surtout :

Cette liberté n'est qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur.

Cinna, dit-on, fut joué passablement, ce qui signifie que le rôle d'Émilie fit peu d'effet. Mais on choisit ensuite *Andromaque*, et le rôle d'Hermione en fit trop. Madame de Maintenon, qui assista à cette représentation, écrivit sur-le-champ à Racine : « Nos petites filles viennent de jouer *Andromaque*, et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront plus jamais, ni aucune autre de vos pièces. »

C'est dans cette lettre que madame de Maintenon pria Racine de lui faire, dans ses moments de loisir, quelque espèce de poëme moral ou historique d'où l'amour fût entièrement banni. « Il ne lui importait pas, » disait-elle, « que cet ouvrage fût ou ne fût pas suivant les règles du théâtre, pourvu qu'il contribuât aux vues qu'elle avait de divertir les demoiselles de Saint-Cyr en les instruisant. »

« Cette lettre, » a dit madame de Caylus, « jeta Racine dans une grande agitation. Il alla consulter Boileau, qui décida brusquement pour la négative. » Elle ajoute naïvement : « Ce n'était pas le compte de Racine. Le refus était impossible pour un courtisan ; mais aussi la commission était délicate pour un homme qui avait une grande réputation à soutenir, et qui avait, il est vrai, renoncé à travailler pour les comédiens, mais qui ne voulait pas du moins détruire l'opinion que ses ouvrages avaient donnée de lui. »

Madame de Maintenon avait très-spirituellement senti cette position délicate, car elle avait dit à Racine dans cette même lettre, « qu'il ne devait pas croire sa gloire intéressée dans cette circonstance, puisqu'il ne s'agissait que d'un simple ouvrage de quelques scènes qui demeureraient, » disait-elle, « ensevelies dans Saint-Cyr. »

Racine fit plus et mieux qu'on ne lui demandait. Car, « après un peu de réflexion, il trouva dans le sujet d'Esther tout ce qu'il fallait *pour plaire à la cour,* » c'est-à-dire ce que madame de Caylus appelle *des applications.*

Le grand roi Louis XIV était le fier Assuérus, Louvois était Aman, et madame de Montespan était bien l'altière Vasthy. On a dit, et probablement

avec raison, qu'à la cour alors on se souriait les uns aux autres lorsqu'on entendait dire :

Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages :
L'une d'un sang fameux vantait les avantages ;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours ;

et toutes

Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt.

Mais aussi c'était madame de Maintenon qui disait elle-même dans une lettre à sa nièce, en désignant madame de Montespan :

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthy, dont j'occupe la place.

Et la nièce disait de sa tante que la modestie ne l'empêchait point de trouver des choses flatteuses pour elle dans le caractère de cette Esther à qui ce grand roi,

Craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
. . . Offre sur son cœur un pouvoir souverain.

Aussi Boileau, lorsque Racine lui eut expliqué ses vues, l'exhorta sur-le-champ à travailler ce

sujet, et l'en pressa avec autant d'ardeur qu'il en avait mis d'abord à l'en détourner. Tous, on peut l'avouer, étaient courtisans sous Louis XIV.

Cependant Racine, même après avoir pris sa décision, dut se trouver assez embarrassé.

On sait qu'on attendit à la cour avec une grande impatience cette œuvre dès que Racine l'eut annoncée. Il lui fallait répondre sans retard aux désirs du grand Assuérus de la France et à l'ordre de cette Esther qui, suivant l'expression même de Boileau, était si digne du poste qu'elle occupait.

Racine alors, pressé de composer vite et d'achever presque à jour fixe cet ouvrage pour les spectacles de l'hiver suivant, prit d'abord dans les livres saints tous les caractères de ses personnages, ainsi que leurs sentiments et leurs pensées tels qu'ils y sont exprimés, et il prit aussi les plans, les scènes et même les dialogues de ses devanciers, sans s'inquiéter de ces imitations, puisque eux-mêmes les avaient empruntés à la Bible. Il travailla à côté de leurs ouvrages, peut-être sans même les avoir connus, mais certainement aussi sans chercher aucunement à éviter les ressemblances.

Mais ce qui peut étonner, c'est que personne encore ne les ait reconnues et constatées.

Racine n'a fait aucune mention dans ses pré-

faces, dans ses examens ni dans ses lettres, des ouvrages composés sur le même sujet, et la Harpe a fait pis que s'il eût gardé le silence : il a fait faute d'ignorance et faute de critique en même temps en blâmant d'abord le choix de cette histoire, et en attribuant à un seul des devanciers de Racine le ridicule, à son gré, de l'avoir adoptée.

« Il n'y a qu'un Du Ryer, » a-t-il dit, « qui a pu croire qu'il y avait là un sujet de tragédie. »

Cependant parmi nos anciens poëtes dramatiques, il en est un surtout qui avait traité, plus d'un demi-siècle avant Racine, le même sujet avec un véritable talent, et de l'esprit et du goût, d'une manière réellement très-distinguée pour le temps où il vivait. C'est Antoine, seigneur de Montchrétien, dans sa tragédie intitulée : « Aman ou la Vanité. »

Cette tragédie a été louée avec un grand enthousiasme. Voici ce que l'on écrivait alors :

« Pour composer des vers pleins de sens et de grâce,
» Et pour être inspiré du chantre délien,
» Je ne veux point dormir dessus le mont Parnasse,
» Mais veiller nuit et jour dessus le *Montchrétien*. »

Aujourd'hui cette pièce est tellement inconnue, que dans les longues et nombreuses notes des com-

mentateurs de Racine, où sont citées tant d'imitations extraites de mille ouvrages, on n'a pas dit un seul mot de la tragédie de Montchrétien.

Voyons donc si ce poëte, tant admiré jadis et tant méconnu aujourd'hui, ne mérite aucun souvenir. Voyons surtout si ce n'est pas un titre de gloire pour lui d'avoir, sinon inspiré Racine, au moins pensé comme lui, et de l'avoir ainsi devancé dans un très-grand nombre de sentiments et d'expressions.

Montchrétien fait dire à Aman :

« Je vois taire partout la populaire envie.
» J'aperçois qu'à m'aimer notre cour se convie,
» Et les peuples sujets au sceptre de mon roi,
» Pleins d'un craintif respect, se courbent devant moi.
» Un seul des circoncis, un maraud, un esclave,
» Fait litière de moi, à toute heure me brave. »

Racine fait dire de même par Aman :

« En vain de la faveur du plus grand des monarques
» Tout révère à genoux les glorieuses marques ;
» Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
» N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
» . . . . . Tous les jours, un homme, un vil esclave,
» D'un front audacieux me dédaigne et me brave. »

Et reprenant alors un des vers précédents de Montchrétien, il ajoute :

« L'insolent devant moi ne se courba jamais. »

Montchrétien peint Mardochée :

« Le vois-tu, chère sœur, tout difforme de crasse,
» L'estomac déchiré, pâle et sèche la face,
» Qui s'exhale en soupirs et se fond tout en pleurs ? »

Racine dit aussi :

« Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
» Revêtu de lambeaux, tout pâle. »

Mais au lieu des soupirs et des pleurs, il fait une peinture plus noble, mieux appropriée au caractère fier de Mardochée : Tout pâle, dit-il ;

» . . . . Mais son œil
» Conservait sous la cendre encor le même orgueil. »

Cependant Montchrétien avait compris avant Racine cette fierté de Mardochée ; car il a dit :

« Il porte librement sur son visage écrit
» Ce qu'il devrait au moins tenir clos en l'esprit. »

Racine a exprimé la même idée plus nettement :

« Lui, fièrement assis et la tête immobile,
» Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
» Présente à mes regards un front séditieux,
» Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux. »

La peinture des Juifs est bien tracée dans la tragédie de Montchrétien :

« Un peuple est épandu çà et là, par la terre,
» Inutile à la paix et peu propre à la guerre ;
» Il a ses lois à part ; il est en tout divers
» Des autres nations qui sont en l'univers.
» Il ne fait cas de toi ni de tes ordonnances ;
» Il ne fournit ton camp ni n'accroît tes finances ;
» Au contraire, est mutin, léger, ambitieux,
» . . . .
» Et pour se voir captif, couve une sourde rage,
» S'efforce d'émouvoir quelque civil orage,
» D'ébranler ton repos, désunir tes cités,
» Exciter le débord de mille adversités ;
» Bref, révolter d'un coup cent nations étranges,
» Que sous un frein paisible à ton vouloir tu ranges. »

Racine, plus réservé, n'a pas attaqué aussi vivement les Juifs. Il a seulement fait dire par Aman :

« Une éternelle haine a dû m'armer contre eux :
» Ils firent d'Amalec un indigne carnage ;
» Et jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage.
» Un déplorable reste à peine fut sauvé.
» . . . .
» Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus.
» . . . .
» Je les peignis puissants, riches, séditieux,
» Leur Dieu même, ennemi de tous les autres dieux.
» . . . .

» Étrangers à la Perse, à nos lois opposés,
» Du reste des humains ils semblent divisés ;
» N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
» Et, détestés partout, détestent tous les hommes. »

Dans Montchrétien, Aman ajoute :

« J'ai des biens, des États, du crédit, du renom,
» Nombre de beaux enfants, héritiers de mon nom,
» De mon bien, de ma gloire, et que j'espère encore
» Successeurs des vertus dont le lustre m'honore. »

Dans Racine, Aman dit de même :

« Mes richesses des rois égalent l'opulence.
» Environné d'enfants soutiens de ma puissance,
» Il ne manque à mon front que le bandeau royal. »

Montchrétien dit ensuite :

« Mais tout ceci pourtant ne me contentera,
» Tandis que Mardochée à ma porte seoira.
» Mes yeux ne recevront un seul trait de bon somme,
» Que je ne sois vengé de ce misérable homme. »

Racine répète exactement les mêmes pensées et dans le même ordre :

« Cependant, des mortels aveuglement fatal !
» De cet amas d'honneurs la douceur passagère
» Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.

» Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
» Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits ;
» Et toute ma grandeur me devient insipide,
» Tandis que le soleil éclaire ce perfide. »

Montchrétien dit :

« Je veux que par le monde il soit notoire à tous
» Qu'Aman a sur les Juifs sa colère épanchée,
» Pour punir à son gré l'orgueil de Mardochée,
» Et que ce peuple vil par la terre épandu,
» Pour la faute d'un seul, fut un jour tout perdu. »

Racine a dit de même, mais mieux, en terminant par un vers sublime :

« Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
» Il fut des Juifs ; il fut une insolente race ;
» Répandus sur la terre, ils en couvraient la face ;
» Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;
» Aussitôt de la terre ils disparurent tous. »

Montchrétien dit très-bien encore :

« Hâte-toi donc, ô Dieu ! veuille nous retirer
» Du lion rugissant qui va nous dévorer !
» Bride sa gueule ouverte, et retiens sa furie ;
» O Pasteur éternel, garde ta bergerie ! »

Racine s'est servi de la même expression moins bien exprimée :

« C'est pour toi que je marche ; accompagne mes pas
» Devant ce fier lion qui ne te connaît pas.

» Commande en me voyant que son courroux s'apaise;
» Et prête à mes discours un charme qui lui plaise. »

Montchrétien :

« O Seigneur! je sais bien qu'un grand amas d'offenses
» Attire dessus nous tes tardives vengeances;
» Que nos péchés commis contre ta sainte loi
» Te font, de père doux, juge rempli d'effroi. »

Racine :

« Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi;
» La nation chérie a violé sa foi.
» O Dieu! qui vois former des desseins si funestes,
» As-tu donc de Jacob abandonné les restes? »

Montchrétien :

« Dieu! l'orgueil fastueux de notre fière audace
» Tarit sur Israël les surions de ta grâce;
» Et bref, tu ne vois plus sinon d'œil courroucé,
» Le reste des Hébreux çà et là dispersé. »

Racine pense de même et dit mieux :

« Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
» Que nous servent, hélas! nos regrets superflus?
» Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
» Et nous portons la peine de leurs crimes. »

Montchrétien :

« Pourquoi diront les gens d'une profane bouche :
» Qu'est devenu le Dieu qu'ils voulaient invoquer? »

Racine :

« Eh ! quoi, dirait l'impiété,
» Où donc est-il ce Dieu si redouté
» Dont Israël nous vantait la puissance ? »

Montchrétien :

« Jusqu'au bord du tombeau veux-tu donc les poursuivre ?
» Chassés de lieux en lieux, comme les tourbillons
» Tracassent les fétus de sillons en sillons. »

Racine :

« Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
» Que le vent chasse devant lui. »

Montchrétien, qui a composé des chœurs comme Racine, a dit :

« Jamais le crédit n'est constant ;
» Ainsi qu'il vient en un instant,
» Il s'en retourne en peu d'espace. »

Racine :

« Le bonheur de l'impie est toujours agité.
» Il erre à la merci de sa propre inconstance ;
» La gloire des méchants en un instant s'éteint. »

Montchrétien a dit très-bien encore :

« Plus soudain qu'un songe, se passe
» Ce que le monde admire tant. »

Racine, au contraire, n'a émis ici qu'une idée bien commune :

« Et, plus prompt que l'éclair, le passé nous échappe. »

Montchrétien montre ensuite le roi disant à Aman :

« Dis-moi, mon cher ami, qu'est-il besoin de faire
» Pour honorer quelqu'un par-dessus l'ordinaire ? »

Et Racine mieux :

« Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime
» Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime ? »

Montchrétien suppose qu'Aman dit à part :

« Quelque triomphe neuf m'est encore apprêté. »

Et Racine fait dire à part aussi par Aman :

« C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer.
» Et quel autre que toi peut-on récompenser ? »

On voit que presque partout Racine a la même pensée que Montchrétien, mais la complète et la fait éclater plus naturellement et plus poétiquement.

Dans Montchrétien, Aman répond au roi :

« De ton habit pompeux, plaise-toi l'atourner,
» De ton bandeau royal sa tête environner,
» Et commander encor que ton cheval il monte. »

Racine dit aussi :

« Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux,
» De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
» Et portant sur le front le sacré diadème,
» Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
» Aux yeux de vos sujets dans Suze fût mené. »

Montchrétien ajoute :

« En outre que celui dont tu fais plus de compte,
» Cheminant à côté, le guide de sa main,
» Tout écumeux de fougue à l'entour de son frein. »

Racine ajoute de même :

« Que pour comble de gloire et de magnificence,
» Un seigneur, éminent en richesse, en puissance,
» Enfin de votre empire, après vous, le premier,
» Par la bride guidât son superbe coursier. »

Montchrétien termine son récit en disant :

« Qu'en ce brave équipage il marche par la ville,
» Et qu'un héraut publie à la tourbe civile :
» Voilà comme le roi veut ce prince honorer. »

Racine termine le récit par la même pensée :

« Et lui-même marchant en habits magnifiques,
» Criât à haute voix dans les places publiques :
» Mortels, prosternez-vous ; c'est ainsi que le roi
» Honore le mérite et couronne la foi. »

Même dans les plus petits détails, les deux plans se rapprochent et les dialogues les plus insignifiants se ressemblent. Montchrétien dit :

« Usez-en donc de même et sans plus différer. »

Et Racine dit aussi :

« Va, ne perds point de temps ; ce que tu m'as dicté,
» Je veux de point en point qu'il soit exécuté. »

Montchrétien fait parler Aman avant la cérémonie :

« J'irai, comme un héraut, publier la louange
» D'un, qui m'était tantôt un esclave, un étrange! »

Racine le fait parler après; mais la pensée est semblable et presque dans les mêmes termes; la comparaison du héraut s'y trouve.

« Un exécrable Juif, l'opprobe des humains,
» S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains.
» Malheureux ! j'ai servi de héraut à sa gloire ! »

Quant à Esther, c'est le plus pur, le plus touchant et le plus parfait caractère des Livres saints. Les deux écrivains ont conservé tous deux les charmes du modèle. L'Esther de Montchrétien dit à Assuérus :

« Seul miracle des rois et passés et présents,
» Un plaisir incroyable en mon âme je sens,
» D'avoir reçu tant d'heur par ma bonne fortune,
» Que tu sois mon soleil et que je sois ta lune. »

L'Esther de Racine pense de même, tout en parlant différemment :

« Ah! se peut-il qu'un roi, craint de la terre entière,
» Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
» Jette sur son esclave un regard si serein,
» Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain? »

Dans Montchrétien on exprime un grand espoir dans son élévation :

« Ne se voit-elle point à ce degré promue,
» Pour calmer la tempête inspèrement émue,
» Pour retirer les siens de ce mortel danger? »

Et Racine aussi :

« Eh! qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
» Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas? »

Montchrétien la menace :

« Que si notre espérance est d'elle abandonnée,
» Délivrance d'ailleurs nous peut être amenée,
» Mais elle et sa maison par sa faute de cœur
» De l'éternelle main sentiront la rigueur. »

Racine aussi :

« Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
» Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles...
» Et vous qui n'aurez point accepté cette grâce,
» Vous périrez peut-être et toute votre race. »

Montchrétien insiste dans son vieux langage :

« N'est-elle pas ainsi vers son peuple zélée?
» La mort même ne doit le bien faire tarder. »

Racine dit mieux la même pensée :

« Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
» Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie? »

Montchrétien pense aussi à la patrie avec tristesse :

« Un si faible regard la peut-il engarder ? »

Racine se sert, au contraire, de la même pensée avec espoir :

« . . . . Dieu peut briser nos fers
» Par la plus faible main qui soit dans l'univers. »

Montchrétien dit en un seul mot :

« Dieu dispose de tout, Dieu prévoit toute chose. »

Racine exprime plusieurs fois la même confiance :

« Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux! »
« . . . .
» Dieu parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
» Il voit comme un néant tout l'univers ensemble. »

Mais on trouve dans les deux pièces, non-seulement les mêmes sentiments et les mêmes expressions, mais aussi toutes les situations semblables.

Montchrétien :

« Filles, soutenez-moi, soulevez-moi, je pâme. »

Racine :

« Mes filles, soutenez votre reine éperdue,
» Je me meurs. »

Montchrétien :

« Esther, reviens à toi ; change de contenance.
» Pour le peuple commun est faite l'ordonnance.
» En signe de pardon, ce sceptre est mis sur toi. »

Racine :

» Esther, que craignez-vous? suis-je pas votre frère?
» Est-ce pour vous qu'est faite une loi si sévère?

» Vivez ; le sceptre d'or que vous tend cette main
» Pour vous de ma clémence est un signe certain. »

Montchrétien fait dire par Esther au roi :

« Mon âme, à ton regard, comme d'un foudre atteinte,
» A senti ce défaut, ô roi de qui m'est sainte
» L'auguste majesté ! »

Et Racine, dans les mêmes mots :

« Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
» L'auguste majesté sur votre front empreinte. »

Montchrétien continue :

« Je te pensais un ange environné de gloire ;
» La clarté de ton front me forçait de le croire. »

Racine suit la même pensée en reprenant le mot de foudre :

« Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,
» J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre. »

Montchrétien ajoute :

« Et ce feu qui sortait du sommet de ton chef. »

Et Racine :

« Quel cœur audacieux
» Soutiendrait les éclairs qui sortaient de vos yeux ? »

La même situation se retrouve et le dialogue exprime les mêmes sentiments dans les deux poëtes lorsque le roi rassure Esther.

Montchrétien lui fait dire :

« Belle âme, à qui je dois les plaisirs de ma vie,
» Dis sans plus différer de quoi te prend envie. »

Racine :

« Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
» Osez donc me répondre et ne me cachez pas
» Quel sujet important conduit ici vos pas ! »

Montchrétien :

« Demande donc sans peur ; ta parole avancée
» De l'effet aussitôt sera récompensée. »

Racine :

« Mais dites promptement ce que vous demandez ;
» Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés. »

Montchrétien :

« . . . . De quoi te prend envie,
» Je le veux rendre tien. Qui possède le roi
» Peut disposer de tout. »

Racine :

« Parlez ; de vos désirs le succès est certain ;
» Si le succès dépend d'une mortelle main. »

Montchrétien commence le dialogue ainsi :

« O prince, que la gloire aux astres doit hausser,
» Puisqu'il t'a plu sur moi ton regard abaisser,
» Par ta clémence insigne accordant davantage
» Que je n'eusse onc promis à mon humble courage,
» Plaise à ta majesté au banquet assister,
» Que j'ai fait pour toi seul naguères apprêter.
» Toutefois, s'il te plaît, qu'Aman soit de la bande. »

Racine :

« Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
» Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
» Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
» Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
» Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur. »

Enfin on peut dire aussi que toutes les situations sont semblables, surtout lorsque Montchrétien fait tomber Aman aux pieds d'Esther :

« Madame, permettez que vos genoux j'embrasse. »

Et Racine de même :

« Sauvez Aman qui tremble à vos sacrés genoux. »

Mais le roi revient, et Montchrétien lui fait dire :

« . . . . . Comment! c'est peu de m'offenser!
» Tu veux, avant mourir, mon épouse forcer! »

Et Racine aussi :

« Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies! »

Dans Montchrétien, le roi dit :

« Ce peuple en sûreté, mieux que devant soumis,
» Se venge impunément de tous ses ennemis. »

Et dans Racine :

« Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis,
» Je leur livre le sang de tous leurs ennemis. »

On trouve partout aussi les mêmes comparaisons.

Montchrétien dit :

« Comme un torrent d'été qui s'enfle de ruisseaux
» Ravit les blés jà mûrs, les ponts, les arbrisseaux,
» Poussant en tous endroits sa corne furieuse :
» De même la fureur de maint peuple étranger
» Unis confusément, nous allait saccager
» Et rien n'eût empêché sa rage injurieuse. »

Racine dit de même en moins de mots :

« Il a vu contre nous les méchants s'assembler
» Et notre sang prêt à couler ;
» Comme l'eau sur la terre, ils allaient le répandre. »

Mais il s'étend bientôt davantage lorsque Montchrétien ajoute :

« Mais comme ce torrent, naguère haut bruyant,
» Et d'un cours effréné par la terre fuyant,
» Est si tari du chaud qu'un seul flot n'en demeure :
» Ainsi nos ennemis de partout amassés,
» Au regard du Seigneur ont été dispersés ;
» Plus un d'eux seulement ne paraît à cette heure ! »

C'est alors que Racine, adoptant cette belle pensée, domine ici par une admirable énergie, avec une parfaite précision de style :

« J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
» Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
» Son front audacieux ;
» Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
» Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
» Je n'ai fait que passer : il n'était déjà plus. »

Montchrétien a dit aussi avec simplicité :

« Ta majesté m'est sainte et me sera toujours,
» Tandis que durera la trame de mes jours. »

Racine est emporté bien plus loin dans son enthousiasme religieux :

« Que son nom soit béni ! que son nom soit chanté !
» Que l'on célèbre ses ouvrages

» Au delà des temps et des âges,
» Au delà de l'éternité! »

Nous aussi, nous nous laissons emporter sur les traces de cette belle et sublime poésie à un enthousiasme bien sincère. Nous repassons en peu de mots Racine tout entier. C'est en 1655 qu'il a daté du 21 juin ses premières compositions morales, et c'est en 1656 qu'il a tracé en secret les premiers vers d'une tragédie. Il s'est élevé ensuite par un vol soutenu depuis *la Thébaïde* jusqu'à *Phèdre*,

« Et l'on célèbre ses ouvrages
» Au delà des temps et des âges. »

Je dis jusqu'à *Phèdre*, parce qu'il s'est arrêté là; il a reposé ensuite pendant douze ans; mais il s'est réveillé et il a recommencé une nouvelle vie. Il faut même avouer qu'il n'a pas continué sa carrière tragique comme Corneille et comme Voltaire; il n'a pas donné après *Phèdre* des ouvrages tels que *Agésilas, Attila* ou *Suréna,* ni tels que *Don Pèdre, les lois de Minos* ou *Agathocle.* Racine n'a pas eu de vieillesse, il n'a fourni que deux pièces dans la seconde partie de sa carrière dramatique, *Esther,* supérieure à *Bérénice,* et *Athalie,* égale à *Phèdre* même, et c'est un grand mérite d'avoir élevé l'en-

thousiasme religieux aussi haut que les passions du cœur humain.

Mais n'anticipons pas sur l'ordre des sujets que nous traitons.

Le succès d'*Esther* a été le plus grand, le plus pur et le plus incontesté qu'on ait jamais obtenu au théâtre.

En 1688, lorsqu'on apprit que Racine s'était engagé à traiter un sujet nouveau, c'était un ouvrage de complaisance, disait-on, et on l'indiquait simplement comme un chant tragique pour celles des élèves de la maison de Saint-Cyr qui apprenaient à chanter. On regarda cette composition de Racine comme un acte de sa modestie autant que de son dévouement au roi et à madame de Maintenon, qui le comblaient de bienveillance et de faveurs.

Racine fut donc généralement approuvé, et il ne rencontra ni poëtes jaloux ni critiques dévots.

On fit plusieurs répétitions à la cour et devant le roi, et on commanda les costumes les plus riches et les plus éclatants, dignes de la magnificence de Louis XIV.

Ce fut le 20 janvier 1689 qu'eut lieu le brillant spectacle de la première représentation à Saint-Cyr de cette noble et touchante tragédie, devant le roi, les princes et toute la cour, et l'on ajoutait hors ligne « et madame de Maintenon. »

Les rôles étaient ainsi distribués :

La Piété.....................	Mme de Caylus.
Esther.......................	Mlle de Veillanne.
Assuérus.....................	Mlle de Lallie.
Mardochée....................	Mlle de Glapion.
Aman.........................	Mlle D'Abancourt.

On sait que Racine, après avoir composé la pièce et après en avoir lu souvent des scènes séparément à madame de Maintenon, entendit chez elle sa jeune nièce en réciter quelques-unes avec l'harmonie cadencée la plus touchante et la plus gracieuse. C'était la manière de Racine qu'elle imitait parfaitement.

Cette jeune personne, qui avait été élevée à Saint-Cyr, en était sortie depuis deux ans, et avait été mariée de suite, n'ayant pas même treize ans, à M. de Caylus. Elle exprima vivement le regret de n'avoir pas un rôle dans le nouveau chef-d'œuvre; mais elle n'en voulut accepter aucun parce que tous avaient été donnés à ses jeunes amies. Aussi Racine fit exprès pour elle le prologue de *la Piété*. Elle prit ensuite tour à tour presque tous les autres rôles dès que l'une ou l'autre des élèves était malade ou absente.

J'aime à faire remarquer avec quelle simplicité Racine a avoué le succès de cet ouvrage. « Un di-

vertissement d'enfant, » dit-il, « est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour ; le roi lui-même, qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tous les plus grands seigneurs de les y mener, eut la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes. »

Il faut dire aussi que les prêtres en furent enchantés et y assistèrent tous. Le grand Bossuet leur en donna l'exemple. Il est vrai que les jésuites avaient eux-mêmes habituellement des spectacles dans leurs colléges, et ils suivirent les représentations d'*Esther* avec enthousiasme et admiration. On y vit aussi le père Girard, celui qui a rédigé les articles de la conciliation des disputes religieuses de ce temps-là, ce qu'on a nommé la paix de Clément IX.

Voilà ce qui rendit le succès d'*Esther* si grand et si pur, comme je l'ai dit, et j'ajoute si facile. Cette approbation des hommes qui étaient en France les chefs de la religion et qui étaient à la cour les directeurs de toutes les consciences ne permettait aucune critique aux poëtes jaloux ni aucun scrupule aux dévots intolérants.

Racine embellit son triomphe par sa générosité : il fit don de sa pièce à un ordre de religieuses res-

pectable et honoré, aux dames de la communauté de Saint-Louis. Ce sont elles qui ont demandé la permission de la publier par les imprimeurs et libraires de leur choix pendant quinze années, et elles ont vendu ensuite leur privilége à Denys Thierry, imprimeur-libraire, homme estimé qui était juge-consul dans la magistrature commerciale de la ville.

Mais quoique Racine eût fait don de sa pièce aux dames de Saint-Louis, il n'a été entendu par personne qu'il se fût défendu à lui-même de la faire imprimer ; ainsi j'ai sous les yeux en ce moment la première édition qui a été faite en 1689 en vertu du privilége donné aux dames de Saint-Louis, et j'ai aussi sous les yeux en ce moment l'édition publiée trois ans après par l'auteur lui-même. Elle est datée de 1692 ; elle porte pour gravure, comme la première, la scène 7e du 2e acte, Esther s'écriant :

> Mes filles, soutenez votre reine éperdue.

Et le roi lui disant :

> Esther, que craignez-vous ? suis-je pas votre frère ?

Mais au bas de celle-ci est écrit : *Esther*, tragédie par M. *de* Racine.

J'ai oublié de dire que Racine a voulu tellement marquer de son cachet chaque édition qu'il a publiée, qu'il a eu soin de faire placer au bas du titre de chacune de ses tragédies les mots : *suivant la copie imprimée,* ce qui signifie conforme au manuscrit de l'auteur, et ce qu'aucun libraire ne s'est permis de dire en tête d'aucune de ses éditions.

Il est donc évident qu'on ne peut trouver le véritable texte de Racine que dans celles qu'il a faites et signées ainsi.

C'est ce fait reconnu qui doit mettre fin aux discussions qui se sont élevées entre les éditeurs sur la division en actes. *Esther* a été publiée par Denys Thierry, en 1689, en trois actes, et en 1692 Racine l'a publiée aussi en trois actes. Trabouillet, associé de Thierry, l'a publiée en trois actes en 1697; et ce n'est que dans l'édition de 1702, trois ans après la mort la Racine, que le même libraire l'a divisée en cinq actes.

Ainsi Racine ne l'a publiée et même ne l'a jamais vue qu'en trois actes. Les libraires ont pensé sans doute qu'il y avait une fin d'acte toutes les fois que le chœur chantait, et ils ont eu ainsi la première pensée des tableaux qui sont en usage aujourd'hui. Ils auraient pu dans leurs éditions, intituler *Esther,* pièce en trois actes et cinq tableaux.

Mais Geoffroi a commis une erreur plus grave. Il a dit que le privilége accordé aux dames de Saint-Louis n'appliquait point à cette pièce le nom de tragédie, afin d'écarter de tous les esprits la moindre idée qui pût rapprocher Esther d'un spectacle profane réprouvé par la religion.

Ceci, dis-je, est plus grave, parce que la pensée de madame de Maintenon, qui fut approuvée par Louis XIV, adoptée par Racine, applaudie par Bossuet et par tous les hommes les plus pieux du temps, est justement opposée à celle-là. Tous ont vu dans cette pièce l'introduction des sentiments religieux dans le spectacle dramatique ancien et moderne et nullement la suppression du théâtre. — Toutes les éditions en vertu du privilége donnent comme toutes les autres à *Esther* le titre de tragédie, et Racine a déclaré expressément qu'il avait voulu seulement lier les chœurs des anciens à l'action théâtrale des modernes. C'était une extension qu'il voulait donner au spectacle tragique; et je suis très-persuadé qu'en écrivant *Athalie* il n'a jamais désiré supprimer *Phèdre* et *Andromaque*.

DERNIÈRE TRAGÉDIE

ATHALIE

J'approche de la fin de mon recueil des études de Racine sur ses propres ouvrages. Il ne me reste à découvrir et à signaler qu'un chef-d'œuvre, mais il a été proclamé le plus complet, et cependant il n'a pas dû être pour lui le plus difficile.

Racine vivait saintement. Il était entouré de livres religieux; il en faisait sa lecture habituelle. Ainsi, quelque nombreux qu'aient été les emprunts qu'il leur a faits, il a trouvé sans peine sous sa main tous les matériaux dont il avait besoin pour construire le magnifique temple d'Athalie.

Racine y fut conduit par Esther. Je viens de dire combien le nouveau genre créé par lui avait été glorieusement accueilli. Cette approbation générale devait amener tout naturellement à Saint-Cyr des représentations de pièces saintes, et même une fois qu'on avait adopté sans réserve la ressem-

blance avec les œuvres de théâtre, on devait porter sur la scène de ce couvent, devenu mondain, de plus véritables tragédies qu'Esther. On pressa Racine d'en composer une nouvelle; il choisit le sujet moins touchant, mais plus énergique, de la mort d'Athalie.

Il est certain que la mort de la superbe et implacable Athalie et la reconnaissance de Joas remontant au trône de ses ancêtres, et de David éteint rallumant le flambeau, parut à Racine le plus beau sujet qu'il pût tirer de l'Écriture sainte.

Il le choisit à la fin de l'hiver 1689. Il y travailla sans perdre de temps, et à la fin même de cette année, la tragédie se trouva en état d'être représentée.

Mais voici, je crois, les matériaux dont il s'était servi. Voici les notes que Racine a écrites sur des feuilles volantes. Nous en avons fait le recueil sur ses manuscrits, et nous avons pensé que, quoiqu'il y en ait beaucoup qui ne sont que de simples citations, il est intéressant de réunir tout ce qui a été écrit, tout ce qui a été médité, en un mot tout ce qui a été touché par ce grand écrivain.

En outre, ces notes présentent, il me semble, quelque intérêt lorsqu'elles ont été rapprochées, comme elles le sont ici, des pensées auxquelles

elles se rapportent. Car il paraît certain qu'elles ont été écrites et que les citations ont été recherchées par Racine lorsqu'il a conçu le projet de composer une seconde tragédie religieuse.

C'est ainsi qu'il a étudié le sujet d'Athalie.

ACTE PREMIER.

Scène première.

1. Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

Qui dixerunt : « Hereditate possideamus sanctuarium Dei. » — Ils ont dit : « Nous possédons par droit d'hérédité le sanctuaire de Dieu. »

2. Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal.

Qui volunt facere ut obliviscetur populus meus nominis mei. — Ils font oublier mon nom à mon peuple. (Jérémie, c. 23, v. 27.)

3. Ou même, s'oubliant aux autels de Baal.

Sicut obliti sunt patres eorum nominis mei propter Bahal.—Comme leurs pères ont oublié mon nom en faveur de Baal. (Jérémie, c. 23, v. 27.)

4. Pensez-vous être saint et juste impunément ?

Qui optimus in eis est quasi paliurus, et qui rectus quasi spina de sepe. — Le plus homme de bien leur semble comme une ronce au milieu d'eux, et les justes leur paraissent comme les épines d'une haie. (Michée, c. 7, v. 4.)

5. De notre dernier roi Josabet est la sœur.

Josabet, tante de Joas, était femme du grand prêtre Joiada.

6. Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater.

Parturiit injustitiam.

7. Celui qui met un frein à la fureur des flots.

Aquilonem et mare tu formasti. — Tu as formé les mers et l'aquilon.

8. La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

Beatitudo in actionibus virtutis consistit. — C'est dans la pratique de la vertu que la piété consiste [1].

[1] Racine avait traduit d'abord : « C'est dans la pratique de la vertu que le bonheur consiste. » Peut-être a-t-il substitué la piété pour accorder mieux la note avec le vers auquel il la rapporte.

9. Huit ans déjà passés...

Les Septante, aux Paralipomènes, disent que Joiada entreprit de rétablir Joas à la huitième année.

10. Se baigne impunément dans le sang de nos rois.

Sanguis attigit sanguinem. — Le sang amène le sang [1].

11. Et même contre Dieu lève son bras perfide.

Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper. — L'orgueil de ceux qui te haïssent croît toujours.

12. Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?

Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum? — Que me fait la multitude de vos victimes? (Isaïe, c. 1, v. 11.)

13. Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

Dissolve colligationes impietatis. — Dissolvez les associations avec les impies. (Isaïe, c. 8, v. 6.)

14. Et que puis-je au milieu de ce peuple abattu?

Quid dignum offeram Domino? — Qu'offrirai-je

[1] Racine ne traduit pas toujours exactement, mais il conserve avec soin la pensée. Touche est le mot du texte, amène est le mot du sens.

au Seigneur qui soit digne de lui être offert? (MICHÉE, c. 6, v. 6.)

15. Benjamin est sans force et Juda sans vertu.

L'État des Juifs a toujours été en dépérissant.

16. Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous.

Evertisti pactum servi tui. — Tu as rompu le pacte que tu avais fait avec ton serviteur.

17. Peuple ingrat !

In corde suo oblitus est Deus. — Dieu est oublié dans leurs cœurs.

18. Des prophètes menteurs la troupe confondue.

Et in prophetis Jerusalem vidi similitudinem adulterantium. — J'ai vu les prophètes de Jérusalem adultères et hypocrites. (JÉRÉMIE, c. 23, v. 14.)

19. Et la flamme du ciel sur l'autel descendue.

Juvenes eorum comedit ignis. Sacerdotes eorum in gladio occiderunt. — Le feu a dévoré leurs jeunes gens. Leurs prêtres sont tombés sous le glaive.

20. Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

Nous n'avons qu'à nous tourner devant Dieu et à souhaiter.

21. Et prédits même encore à Salomon, son fils.

Promesses de l'éternité du trône en faveur de Salomon. (*Rég.*, c. 1, 2, v. 13.) Dixit Dominus misericordias et memento. (1 *Paralip.*, c. 17, v. 9 *et seq.*)

22. Que sur toute tribu, sur toute nation.

A flumine usque ad terminos orbis. — Jusqu'aux extrémités de la terre.

23. L'un d'eux établirait sa domination.

Deus judicium tuum regi da, et dominabitur.

24. Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

Et adorabunt eum omnes gentes terræ. (*Ps.* 71, v. 11.)

25. Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous?

Nul Israélite ne pouvait être roi qu'il ne fût de la maison de David et de la race de Salomon, et c'est de cette race qu'on attendait le Messie.

26. De cet arbre séché jusque dans ses racines.

Quand Jérémie appelle Jéchonias virum sterilem, c'est seulement pour dire que ses enfants n'ont

point régné. Car le même Jérémie parle ailleurs de la postérité de Jéchonias : Jéchonias eut Assir, Assir eut Salathiel, Salathiel eut Zorobabel.

27. Les morts après huit ans sortent-ils du tombeau ?

Octo annorum erat Josias cum regnare cœpisset, et triginta et uno anno regnavit in Jerusalem. — Josias était âgé de huit ans lorsqu'il commença de régner, et il régna trente-un ans à Jérusalem.

28. Dieu pourra vous montrer que sa parole est stable.

Et dedit eis petitionem ipsorum,
Et misit saturitatem in animas suorum.

Scène deuxième.

29. Les temps sont accomplis.

Id est voluntas Dei.

30. Et déjà son esprit a devancé son âge.

Dans les Rois, il y a dix-huit ans, mais les Septante disent aussi huit ans.

31. A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

Rectus in hominibus non est. — Il n'y a plus

d'homme juste parmi les hommes. (MICHÉE, c. 7, v. 2.) Perit sanctus de terra. — L'homme saint a disparu de la terre. (*Ibidem.*)

32. Ne vous l'ai-je pas dit? nos prêtres, nos lévites...

L'Écriture dit que tout se fit par les prêtres et par les lévites.

33. Eh! comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?

De manu peccatoris liberabit eos. — Dieu les délivrera des mains des infidèles.

34. En faveur de David voudra lui faire grâce.

Noluit Dominus disperdere domum David propter pactum.—Le Seigneur ne voulait point détruire la maison de David, à cause du pacte qu'il avait fait avec lui. Les Hébreux ont dit de même : Ædificare domum fratris. — Donner des enfants à son frère. Rachel et Lia ædificaverunt domum Israel.—C'est-à-dire perpétuèrent la race d'Israel. Sic apostoli ædificaverunt Ecclesiam.—C'est ainsi que les apôtres ont fondé l'Église.

35. De princes égorgés la chambre était remplie.

Joram occidit omnes fratres suos gladio.—Joram fit périr avec le glaive tous ses frères.

36. Je le pris tout sanglant.

Elle déroba du milieu des morts le petit Joas encore à la mamelle.

37. Du fidèle David c'est le précieux reste.

J'ai emprunté ces paroles de l'illustre et savant prélat, Mgr de Meaux, qui appelle Joas précieux reste de la maison de David.

38. Conserve l'héritier de tes saintes promesses.

Si ces promesses n'avaient pas été faites à la race de Salomon, Dieu n'avait qu'à mettre sur le trône les enfants de Nathan.

39. Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.

Non dereliquisti quærentes te, Domine. — Tu n'abandonnes point, Seigneur, ceux qui te cherchent. (*Ps.* 9.)

40. Il ne recherche point l'impiété du père.

(ÉZÉCHIEL, c. 17, v. 20.)

41. Et de David éteint rallumé le flambeau.

(*Regum* lib. 3, c. 11, v. 36.)

42. Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race...

(*Paralip.* lib. 1, c. 7, v. 20.)

43. Mais si ce même enfant à tes ordres docile.

J'affermirai son royaume à perpétuité, pourvu qu'il persévère à observer mes lois et mes préceptes, comme il a fait jusqu'à présent. (*Paralip.* lib. 1, c. 28, v. 7.)

44. Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis.

Promiserat ut daret ei lacernam et filiis ejus omni tempore. — Dieu lui avait promis de lui donner le trône et à ses fils à perpétuité.

45. Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur.

(*Regum* lib. 2, c. 15, v. 31.)

Scène troisième.

46. Chantez, louez le Dieu.

Adducite mihi psaltem. (Élisée.)

Scène quatrième.

47. Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.

Dies diei eructat verbum. (*Ps.* 18 [1].)

48. De ses préceptes saints la lumière immortelle.

Veritas tua in circuitu tuo.

ACTE DEUXIÈME.

Scène deuxième.

49. Souviens-toi de David, Dieu qui vois mes alarmes.

Memor esto congregationis tuæ. — Souviens-toi de ceux qui te sont consacrés.

Scène troisième.

50. Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent.

Non est bonus ad comedendum. — Rien n'y est bon à manger. Dieu se compare à un homme qui

[1] Le jour annonce au jour : *Dies diei*. On voit comme Racine cherche toujours à traduire littéralement.

a envie de manger du raisin et qui vient pour cela dans une vigne qu'il trouve déjà vendangée.

Scène quatrième.

51. Aux seuls enfants d'Aaron commit ces sacrifices.

Depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'était pas permis de sacrifier ailleurs.

52. Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.

Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. (Saint Mathieu, c. 22, v. 21.)

Scène cinquième.

53. Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.

Athalie entreprit d'éteindre entièrement la race royale de David.

54. Le ciel même a pris soin de me justifier.

Laudatur peccator in desideriis animæ suæ.—Le méchant s'applaudit des vices et des passions de son âme.

55. Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage.

Depinxit oculos suos stibio et ornavit caput suum. (*Reg.* 4, lib. 4, c. 9, v. 30 [1].)

56. D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange.

Ejicient ossa regum Juda, et ossa sacerdotum, et ossa prophetarum.—Les os des rois de Juda, les os des sacrificateurs, et les os des prophètes seront jetés hors de leurs sépulcres. (Jérémie, c. 8, v. 1.).

57. Des lambeaux pleins de sang et de membres affreux.

Jéhu extermina toute la postérité d'Achab.

58. Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie.

Et expendent ea ad solem et lunam.

Scène sixième.

59. . . . . . Oui, vous m'ouvrez les yeux.

Et non audietur una vox nunciorum tuorum. — Et tu n'entendrais pas les menaces de tes ambassadeurs!

[1] On voit que le vers de Racine est traduit mot à mot de la phrase latine.

60. Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.

Veritas præcedit faciem tuam.—La vérité marche toujours devant toi.

Scène septième.

61. Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

Det quoque tibi Dominus prudentiam et sensum. (*Paralip.* lib. 1, c. 22, v. 12.)

62. Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?

Qui croira que Jupiter n'ait pas soin de ses enfants ? (Sophocle, *Trachiniennes*[1].)

63. Aux petits des oiseaux il donne la pâture.

Respicite volatilia, Pater vester cœlestis pascit illa. (Saint Mathieu, c. 1, v. 27.)

64. Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel...

Les Juifs appelaient aussi Dieu leur père. Moïse

[1] Il y a, en effet, ces mots dans la scène troisième du premier acte des *Trachiniennes*. Racine cite cette phrase pour qu'on ne l'accuse pas de l'avoir prise à la Fontaine dans son poëme de *Saint Malc*, qui a été imprimé vingt ans avant *Athalie* et où l'on trouve ce vers :

Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin.

dit : « Vous avez abandonné Dieu qui vous a engendrés. » Mais en priant, ils ne disaient point *père*. Si quelques-uns l'ont fait, ç'a été par un instinct particulier. (Voir saint Chrysostome, *Abba pater*.)

65. Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide.

Tibi non derelictus est pauper; orphano adjutor es. — O mon Dieu, tu n'abandonnes point le pauvre, tu es le soutien de l'orphelin.

66. Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

Malachie : « Il n'y a qu'un Dieu et un père de nous tous. »

67. Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

Société des méchants : « Sicut spinæ se invicem complectuntur. » — La société des méchants est comme les épines qui s'entrelacent ensemble.

Scène neuvième.

68. Tu vois louer le dieu de l'impie étrangère.

Les faux prophètes espéraient encore au Seigneur, disant : « Nunquid non Dominus in medio

nos? » — Le Seigneur n'est-il pas au milieu de nous? — Ils le nommaient toujours le Seigneur et l'invoquaient.

69. Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver.

Rugierunt qui oderunt te in medio templi tui, et posuerunt signa sua. — Ceux qui te haïssent se sont élancés jusqu'au milieu de ton temple et y ont établi leurs marques.

ACTE TROISIÈME.

Scène troisième.

70. Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël...

Les Ismaélites étaient idolâtres et fort attachés à leurs faux dieux.

71. Si l'amour des grandeurs, la soif de commander...

Faux prophètes, « qui seducunt populum meum, qui mordunt dentibus suis et prædicant pacem et si quis non dederit in ore eorum quippiam — sanctificant super eorum prælium. » — Faux prophètes qui séduisent mon peuple, qui mordent de leurs

dents, et, en prêchant la paix, font la guerre à tous ceux qui ne leur donnent pas la nourriture.

72. Par les mains d'Athalie un temple fut construit.

Ils ont élevé des autels à Baal. (JÉRÉMIE, c. 32, v. 35.)

73. Jérusalem pleura de se voir profanée.

Profanasti in terra diadema ejus. — Vous avez profané sur la terre le diadème de Dieu.

74. Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

Junon dans Virgile : « Ast ego quæ divum incedo regina. » (*Énéide,* lib. 1, v. 50.)
Je vous reçus en reine. (*Andromaque,* acte 4, scène 5.)

75. Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire...

Pondus Dei ferre non potui. — Je ne puis plus porter le poids de Dieu.

76. Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance...

Incenderunt igni sanctuarium tuum. — Des feux consument ton sanctuaire.

Scène quatrième.

77. . . . . . Assis dans la chaire empestée.

Beatus ille qui in cathedra pestilentiæ non sedit! — Heureux qui ne s'est point assis dans la chaire empestée!

Scène cinquième.

78. Veut-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

Le lieu saint, temple intérieur où étaient les choses sacrées.

79. De vos sens étonnés quel désordre s'empare?

Circumdabit te veritas ejus.

Scène septième.

80. Des ennemis de Dieu percer la tête impie.

(*Juges*, c. 4, v. 21.)

81. Tu frappes et guéris; tu perds et ressuscites.

Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos, et reducit. (*Sap.*, c. 76, v. 13.)

82. Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

Zacharie, fils de Joad, est nommé prophète.

83. Ce qu'à l'herbe est la fraîcheur du matin.

Fluat ut ros eloquium meum quasi imber super herbam. (*Deutéronome*, c. 32, v. 2.)

84. Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.

Audite, cœli, quæ loquor ; audiat terra verba oris mei. (*Deut.*, c. 32, v. 1.)

85. Ne dis plus, ô Jacob ! que ton Seigneur sommeille.

Et dixerunt : Non videbit Dominus. — Et ils ont dit : « Le Seigneur ne les verra plus. »

86. Pécheurs, disparaissez.

Deficiant peccatores a terra. (*Ps.* 103, v. 35.)

87. Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus? — Comment l'or s'est-il obscurci, comment a-t-il changé sa couleur si belle? (*Lam.*, JÉRÉMIE, c. 4, v. 1.)

88. Quel est dans ce lieu saint ce pontife égorgé?

Zacharie. (*Paralip.* 2, c. 24, v. 21.)

89. Des prophètes divins malheureuse homicide.

Gladius vester exedit prophetas nostros. — Votre glaive a détruit nos prophètes.

90. De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.

Iratus est furor tuus contra oves pascuæ tuæ.— Ta fureur s'est enflammée contre les brebis de ton troupeau.

91. Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.

Incensum abominatio est. (Isaïe, c. 1, v. 13.)

92. Où menez-vous ces enfants et ces femmes?

Mulieres populi mei ejecistis de domo deliciarum suarum; a parvulis earum tulisti laudem meam in perpetuum. — Vous avez chassé les femmes de mon peuple hors des maisons qui faisaient leurs délices; vous ôtez pour toujours ma gloire de dessus leurs enfants.

93. Le Seigneur a détruit la reine des cités.

Facta est quasi vidua domina gentium. (*Lam.*, Jérémie, c. 1, v. 1.)

94. Ses prêtres sont captifs.

Captivité de Babylone.

95. Ses rois sont rejetés.

Quid Deus repulisti in æternum? — Qui as-tu repoussé, ô mon Dieu! dans l'éternité?

96. Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.

Calendas vestras et solemnitates odivit anima mea. (Isaïe, c. 1, v. 14.)

97. Qui changera mes yeux en deux sources de larmes?

Quis dabit oculis meis fontem lacrymarum[1]? (Jérémie, c. 9, v. 1.)

98. Quelle Jérusalem nouvelle?

Quelle nouvelle Jérusalem? L'Église. Joad.

99. Sort du fond du désert.

Quæ est ista quæ ascendit per desertum? — Quelle est celle qui s'élève du fond du désert? *Cantique,* ch. 3, v. 6.)

100. Et porte sur le front une marque immortelle.

In domo hæc et in Jerusalem ponam nomen meum in sempiternum.

[1] Encore une traduction littérale.

101. Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés.

Les Gentils.

102. Lève ta tête altière.

Ostende faciem tuam, et salvi erimus.

103. Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.

Thronum ejus sicut dies cœli. — Son trône est comme la lumière des cieux.

104. Et que la terre enfante son sauveur.

Aperiatur terra et germinet salvatorem. (Isaïe, c. 45, v. 8.)

105. Ce formidable amas de lances et d'épées.

Deditque lanceas, clypeos et peltas regis David, quas consecraverat in domo Domini. (*Paralip.* 2, 23, 9.)

ACTE QUATRIÈME.

Scène première.

106. Dans ces voiles, mes sœurs, que portaient-ils tous d'eux ?

Les Lévites étaient voilés dans le temple à cause de la majesté. (2me *Corinth.*)

Scène deuxième.

107. Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même.

(*Deutéronome*, c. 17, v. 16.)

108. Craint le Seigneur son Dieu.

Discat timere Dominum Deum suum. (*Deut.*, c. 17, v. 19.)

109. Sans cesse a devant lui ses préceptes, ses lois.

Facit quod est rectum in conspectu Domini.—Il fait devant le Seigneur tout ce qui est juste.

110. Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

Si adversum me terra mea clamat. (Job, 31.) —

Si ma terre crie contre moi. C'est la terre trop chargée d'impôts.

111. David me paraît le plus parfait modèle.

Ambulavit in viis David patris sui. — Il suivit l'exemple de David, son père.

112. L'infidèle Joram, l'impie Ochosias.

Joas, fils d'Ochosias et neveu de Joram, époux d'Athalie.

113. Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.

Josabet conserva Joas, et Dieu le permit pour empêcher que la race de David ne fût éteinte.

114. Perdre en vous le dernier des enfants de son fils.

Athalie voulut qu'il ne restât pas un seul de la maison de David, et elle crut avoir exécuté son dessein. Il n'en resta qu'un, qui était fils d'Ochosias.

Scène troisième.

115. Voilà donc votre roi, votre unique espérance.

M. d'Andilly a dit : « Voilà le seul qui vous reste de la maison de David. »

116. Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.

Les prêtres étaient de la famille d'Aaron, et il n'y avait que ceux de cette famille lesquels pussent exercer la sacrificature.

117. Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.

Custodit Dominus animos sanctorum suorum.— Dieu conserve la force à ceux qui l'adorent.

118. Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.

Ad iracundiam me provocaverunt ipsi et reges eorum et sacerdotes eorum. — Ils ont excité ma colère, eux, leurs rois et leurs prêtres. (Jérémie, c. 32, v. 32.)

119. De rétablir Joas au trône de ses pères.

Eduxerunt filium regis et imposuerunt ei diadema et testimonium, dederuntque in manu ejus tenendam legem et constituerunt eum regem. (*Paralip.*, lib. 2, c. 23, v. 11.)

120. Qu'il éprouve, grand Dieu ! ta fureur vengeresse.

« Le Dieu fort est jaloux ; il a la fureur à son commandement ; il se venge de ses ennemis ; il fait ressentir sa colère à ceux qui le haïssent. »

Peinture terrible de Dieu lorsqu'il s'apprête à se venger. (*Nahum*, c. 1, v. 1 et suivants.)

121. Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus.

· Dixerunt : « Venite et disperdamus eos de gente, et non memoretur nomen Israel. » — Ils ont dit à Dieu : « Viens, et nous les séparerons des nations, et on ne se souviendra plus du nom d'Israël. »

122. Pourrais-je à cette loi ne pas me conformer ?

Pourrais-je jamais manquer à Dieu?

123. Et d'un sceptre de fer veut être gouverné.

(Michée, c. 3, v. 3.)

Michée prophétisait en même temps que Jérémie, et il se sert de beaucoup d'expressions qui semblent tirées de lui; il en emploie de trop fortes pour montrer les violences des grands. « Ce sont, dit-il, des gens qui mangent la chair de mon peuple, qui lui arrachent la peau, lui brisent les os et les mettent en pièces pour les brûler dans leurs chaudières. »

124. Ils vous feront enfin haïr la vérité.

Malum dicunt bonum. — Ils disent que le mal est bien. Ils justifient ainsi leurs mauvaises actions.

125. Que Dieu sera toujours le premier de vos soins.

Judicabo tibi quid sit bonum et quid Dominus

requirat a te : utique facere judicium et diligere misericordiam et sollicitum ambulare cum Deo tuo. — Je te dirai ce qui est bien et ce que le Seigneur exige de toi : que tu rendes la justice, que tu aies soin de pratiquer la charité et que tu sois attentif à marcher toujours avec Dieu. (MICHÉE, c. 6, v. 8.)

Scène cinquième.

126. Où le père des Juifs.

Abraham.

127. Et lui sacrifiant tout l'espoir de sa race.

Nunquid dabo primogenitum meum pro scelere meo? — Sacrifierai-je mon fils aîné pour effacer les péchés de mon âme? (MICHÉE, c. 6, v. 7.)

128. Amis, partageons-nous.

Tertia pars in portis, tertia ad domum regis, tertia ad portam quæ appellatur fundamenti. (*Paralip.*, c. 23, v. 5.)

Scène sixième.

129. Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous.

Exprobraverunt vestigia Christi tui.— Ils disent que le Messie ne viendra point.

ACTE CINQUIÈME.

Scène première.

130. Et força le Jourdain de rebrousser son cours.

Jordanis retro...

Scène deuxième.

131. Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.

Nimis profundæ sunt cogitationes suæ!

132. Il est vrai, de David un trésor est resté.

Pour justifier l'équivoque du grand prêtre si on l'attaque, voir SAINT JEAN, c. 2, v. 19.

Scène troisième.

133. Grand Dieu ! voici ton heure : on t'amène ta proie.

Pharaon dit : « Sacrifiez ici. » Moïse répond : « Nos victimes sont vos dieux. » — Abominationes Ægyptiorum immolabimus Domino. — Nous immolerons au Seigneur les abominations des Égyptiens.

134. Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière.

Pluat supra peccatores laqueos ignis et sulphur.

— Que le feu et le soufre pleuvent sur les pécheurs pris dans le piége.

Scène quatrième.

135. Partout, sans vous montrer, environnez ce lieu.

Levitæ autem circumdent regem habentes singuli arma sua. — Que les lévites demeurent toujours auprès de la personne du roi avec leurs armes. (*Paralip.*, lib. 2, c. 23, v. 7.)

136. L'ange exterminateur est debout avec nous.

« Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud. — Détruisez ce temple, et je le relèverai en trois jours. » Mais le temple dont il parlait était son corps. (SAINT JEAN, ch. 2, v. 21.)

Scène cinquième.

137. Cet enfant, ce trésor, où sont-ils?

Martyre de saint Laurent, à qui le juge demande les trésors de l'église.

A quo cum quærentur thesauri ecclesiæ, promisit demonstraturum se, sequenti die pauperes duxit. Interrogatus ubi essent thesauri quos promiserat, ostendit pauperes, dicens: «Hi sunt thesauri

Ecclesiæ. » Laurentius pro singulari suæ interpretationis vivacitate sacram martyrii accepit coronam.

Comme on lui demandait où étaient les trésors de l'église, il promit de les montrer, et le jour suivant il conduisit les pauvres avec lui. Interrogé où étaient les trésors qu'il avait promis, il montra les pauvres en disant : « Voilà les trésors de l'Église. » Laurent, pour prix de son interprétation, reçut la couronne du martyre.

Sancti Ambrosii de officiis.

Dans Prudence, saint Laurent demande du temps pour calculer la somme.

Saint Augustin même, qui est si ennemi du mensonge, loue ce mot de saint Laurent : Hæ sunt divitiæ Ecclesiæ. Ce sont là les trésors de l'Église. (S. August. *Sermones,* 303.)

138. Voilà ton roi, ton fils !

Vidit regem stantem super tribunal juxta morem et cantores et tubas, omnemque populum terræ lætantem et canentem. (*Regum* lib. 4, c. 11, v. 14.)

139. Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée.

Excès du malheur.

140. Lâche Abner, dans quel piége...?

Dieu a trompé Pharaon. Dieu dit à Moïse : « Dites

à Pharaon : Dimitte populum meum ut sacrificet mihi in deserto. » Envoyez mon peuple afin qu'il m'offre un sacrifice dans le désert. Pharaon répond : « Ego dimittam vos ut sacrificet Domino vestro in deserto. » Je vous laisserai aller pour que vous sacrifiiez à votre Dieu dans le désert. Mais il ajoute : « Verumtamem longius ne abeatis. » Mais ne soyez pas longtemps absents. Moïse n'a pas répondu. Donc Dieu voulait faire sortir le peuple tout à fait, et Pharaon ne l'entendait pas ainsi.

141. On vient à mon secours.

Et tu quæres auxilium ab inimico. Et toi aussi tu cherches du secours contre ton ennemi. (Nahum, c. 3, v. 11.)

Scène sixième.

142. Comme le vent dans l'air dissipe la fumée.

Tes défenseurs seront comme des sauterelles qui s'arrêtent sur les haies dans un temps froid. Sol ortus est et accolaverunt. Dès que le soleil est levé, elles s'envolent. (Nahum, c. 3, v. 17.)

143. Nos lévites du haut de nos sacrés parvis.

On fit monter saint Jacques au haut du temple pour y déclarer à tout le peuple ses sentiments sur

Jésus-Christ, et aussitôt tous ses ennemis y montèrent pour l'en précipiter.

144. Femmes, vieillards, enfants s'embrassent avec joie.

Lætatus est omnis populus. (*Regum* lib. 4, c. 11, v. 20.)

145. De son temple profane on a brisé les portes.

Ingressus est populus templum Baal. (*Regum* lib. 4, c. 11, v. 16.)

Et tes remparts tomberont comme les figues mûres tombent pour peu qu'on secoue les figuiers. (NAHUM, c. 3, v. 12.)

146. Mathan est égorgé.

Mathan occiderunt coram altari. (*Regum* lib. 4, c. 11, v. 19.)

147. Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère.

Toute la prophétie du prophète Nahum contre Ninive est de quelques cents ans avant sa ruine, qui arriva sous Sennachérib.

148. Fidèle au sang d'Achab.

« Je ne suis pas meilleur que mes pères, » a dit Élie.

149. Conforme à son aïeul, à son père semblable.

Sic convivium eorum pariter potantium consumentur quasi stipula aviditate plena. C'est ainsi que ceux qui boivent ensemble se consument dans leurs festins comme la paille pleine d'avidité. (NAHUM, c. 1, v. 10.)

150. On verra de David l'héritier détestable.

Prédiction vraie [1].

Le prophète Nahum a prédit la ruine de Ninive de la même manière qu'elle arriva, c'est-à-dire par le débordement du Tigre qui renversa une partie de ses remparts et la livra ainsi aux Chaldéens après deux ans de siége. (NAHUM, c. 2, v. 6.)

151. Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée.

Educite eam extra septa templi. (*Regum* lib. 4, c. 11, v. 15.)

152. Si quelque audacieux embrasse sa querelle.

Quicumque eam secutus fuerit, feriatur gladio. (*Regum* lib. 4, c. 11, v. 15.)

[1] On voit combien Racine tenait à ce que les prédictions fussent vraies, c'est-à-dire à conserver sur la scène toute la vérité de l'histoire.

Scène septième.

153. Dieu, détournez de moi sa malédiction.

Ne tradas bestiis animam turturis tuæ. Dieu, ne livre pas aux bêtes l'âme de ta tourterelle.

154. De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance.

Miséricorde de Dieu. Revertitur et miserabitur nostri. — Dieu reviendra et il aura encore pitié de nous. (Michée.)

155. Nous rengager à lui par de nouveaux serments.

Deponet iniquitates nostras et projiciet in profundum maris peccata nostra. — Il mettra sous ses pieds nos iniquités et rejettera tous nos péchés au fond de la mer. (Michée, c. 7, v. 19.)

Scène huitième.

156. Apprenez, roi des Juifs.

Et nunc, reges, intelligite. (*Ps.* 2, v. 10.)

157. Et n'oubliez jamais.

Sciant gentes quoniam homines sunt. — Que les nations sachent pourquoi les hommes existent, c'est-à-dire quels devoirs leur sont imposés.

158. Que les rois dans le ciel ont un juge sévère.

Erudimini qui judicat terram. (*Ps.* 2, v. 10.)

159. L'innocence un vengeur.

Dominus in medio nostri. — Le Seigneur est toujours au milieu de nous.

160. Et l'orphelin un père.

Orphano adjutor eris.

Nous avons à dire maintenant ce qu'il advint de l'œuvre de Racine.

On sait que commencée dans l'hiver de 1689, elle était achevée à la fin même de cette année.

Mais aussitôt, les cabales ordinaires à la cour et le zèle exagéré des dévots, et les critiques des poëtes jaloux se produisirent spontanément, tantôt en réclamations hypocrites, tantôt en lettres anonymes. On disait qu'il était honteux d'exposer sur le théâtre des demoiselles rassemblées de toutes les parties du royaume pour recevoir une éducation chrétienne. « Est-ce pour en faire des comédiennes qu'on prend soin des plus aimables et dignes jeunes filles nobles de nos provinces ? » disait-on.

Madame de Maintenon hésita ; elle fut effrayée, et une année entière se passa en incertitudes. Elle

suspendit toutes les représentations de Saint-Cyr lorsque tout était prêt pour jouer *Athalie*, et ce ne fut que dans l'hiver de 1690 à 1691 qu'elle fit venir dans sa chambre, en présence du roi, mais avec leurs habits ordinaires et sans aucun théâtre, les demoiselles qui avaient appris les rôles. On supprima même les chœurs et la musique; ce ne fut réellement qu'une lecture.

Cependant madame de Caylus a dit à ce sujet : « Cette pièce est si belle qu'elle produisit alors plus d'effet qu'elle n'en a produit sur le théâtre de Paris où Racine aurait été bien fâché de la voir aussi défigurée qu'elle le fut par une Josabeth fardée, une Athalie outrée et un grand prêtre plus ressemblant aux capucinades du petit père Honoré qu'à la majesté d'un prophète divin. »

Ainsi cette tragédie, le chef-d'œuvre de la scène française, n'a jamais été représentée devant son auteur. Il n'eut pas la satisfaction de la voir applaudie, et on peut dire qu'il n'a jamais connu le sentiment public à l'égard de ce bel ouvrage. Il a même ignoré lui-même son propre chef-d'œuvre, car plusieurs fois il a exprimé son opinion sur ses tragédies, et c'est *Phèdre* qu'il a toujours placée au premier rang.

Toutefois on sait que Boileau lui avait prédit

qu'*Athalie* serait admirée comme son chef-d'œuvre, et c'est à tort que l'on a prétendu que M. Arnauld mettait *Esther* au-dessus d'*Athalie*. Il a dit seulement qu'il la préférait comme œuvre de piété et non pas comme œuvre de théâtre. Il l'a bien déclaré lui-même : « Ma principale raison, » a-t-il dit, « est que j'y trouve beaucoup plus de choses très-édifiantes et très-capables d'inspirer de la piété. »

Toutefois, sous ce rapport même il admirait *Athalie*. C'est son expression. Voici ce qu'il a écrit : « J'ai reçu *Athalie* et l'ai lue aussitôt avec une grande satisfaction. Si j'avais plus de loisir, je vous marquerais ce qui me la fait admirer. Le sujet y est traité avec un art merveilleux, les caractères sont bien soutenus et les vers nobles et naturels. Ce qu'on y fait dire aux gens de bien inspire du respect pour la religion et la vertu, et ce que l'on y fait dire aux méchants n'empêche point qu'on ait horreur de leur malice. »

Mais c'est surtout madame de Maintenon qui a veillé sur la mémoire de Racine. Elle avait encouragé l'auteur vivant, elle servit encore sa gloire quand il n'exista plus. Elle conservait en même temps un souvenir fidèle à son ancien ami et un vif enthousiasme pour les ouvrages du poëte.

Ce fut trois ans après la mort de Racine qu'elle

osa porter sur la scène cette tragédie. Ce fut devant le roi et la cour, au théâtre de Versailles; mais aucun étranger n'y fut admis, elle n'osa pas permettre encore que le public consacrât par son admiration le dernier triomphe de son auteur.

Baron, quoique comédien, était alors fort aimé par les plus grands seigneurs. Il plaisait à la cour. C'était Louis XIV lui-même qui l'invitait souvent à y venir. Madame de Maintenon le chargea de la direction de cette grande affaire, et on donna cette représentation comme un simple amusement de la duchesse de Bourgogne avec ses familiers et les plus intimes de sa cour particulière.

Ce fut au mois de février 1702. Voici quels furent les acteurs :

Athalie	La présidente de Chailly.
Joas	Le fils du comte de Guiche.
Joad	Baron.
Josabeth	La duchesse de Bourgogne.
Abner	Le duc d'Orléans.
Salomith	La comtesse d'Ayen.
Zacharie	Le comte de Champéron.

Le Mercure galant de 1702 a rendu compte de cette soirée. Il a dit que jamais Baron n'avait joué avec plus de force et de dignité et que la présidente de Chailly avait été admirable.

Cependant, malgré ce succès, ce ne fut que plus de quatorze ans après que l'on osa risquer, le 3 mars 1716, la première représentation publique.

Voici quels furent les acteurs :

Athalie	Mlle Desmares.
Joas........................	Le fils de Laurent, concierge.
Joad........................	Beaubourg.
Josabeth..................	Mlle Duclos.
Abner......................	Philippe Poisson.
Mathan....................	Dancourt.
Zacharie..................	Mimi Dancourt.

Voilà quels furent l'Athalie outrée, la Josabeth fardée et le petit père Honoré.

En effet, Beaubourg fit toujours regretter Baron, qui avait quitté le théâtre et n'y rentra que quatre ans après, en 1720. Beaubourg a été le plus déclamateur des acteurs tragiques; mais à force de varier, dit-on, les tons et les inflexions, il en trouvait quelquefois qui allaient au cœur.

Mademoiselle Desmares, qui jouait alors les premiers rôles tragiques, était en même temps la plus excellente soubrette. On dit qu'elle a été la plus gaie de toutes celles qui ont passé sur la scène, et voilà pourquoi elle était outrée dans la tragédie, de peur de se rapprocher sans le vouloir du ton de la comédie, à laquelle elle était accoutumée.

Les premières représentations publiques d'*Athalie* furent donc peu satisfaisantes pour les admirateurs de Racine. Mais lorsque Baron revint en 1720 sur la scène, il se hâta de reprendre les rôles d'Assuérus et de Joad.

Ce fut alors, le 8 mai 1721, qu'*Esther* parvint au théâtre :

Esther............................	Mlle Duclos.
Assuérus	Baron.
Mardochée.......................	Legrand père.
Aman.............................	Dufresne.
Zarès	Mlle Lecouvreur.

Mademoiselle Duclos étant la plus ancienne, la célèbre Adrienne Lecouvreur a été obligée de jouer le second rôle, le rôle très-insignifiant de la femme d'Aman ; aussi est-ce une erreur de tant de commentateurs de Racine, qui ont dit d'Adrienne Lecouvreur que ses débuts avaient été si brillants qu'elle avait été admise sur-le-champ aux premiers rôles tragiques et comiques. Elle a débuté le 14 mai 1717, et le 8 mai 1721 elle jouait encore les seconds rôles. Ce n'est qu'en 1723 qu'elle eut les premiers rôles dans les distributions des pièces nouvelles, parce que mademoiselle Duclos passa alors aux rôles de reines.

La tragédie d'*Athalie* a illustré un grand nombre

d'acteurs. On a dit que le rôle de Joad a été le triomphe de Baron; mais il a fait briller, on peut même dire qu'il a soutenu un grand nombre d'autres acteurs, et Talma, dans les dernières années de sa vie, y fut justement admiré.

Le rôle d'Athalie fut le triomphe de mademoiselle Dumesnil; mademoiselle Clairon, mademoiselle Duchesnois, et aujourd'hui mademoiselle Rachel ont préféré Phèdre.

Je terminerai ces observations par les détails que le *Manuel du Théâtre Français* a donnés de la manière dont mademoiselle Dumesnil jouait le rôle d'Athalie : « C'est un de ceux, » dit-il, « que mademoiselle Dumesnil jouait avec le plus de supériorité. Son entrée sur le théâtre était effrayante. Elle jetait autour d'elle des regards furieux et remplis à la fois de menace et de terreur. Elle paraissait poursuivie par la colère céleste et fuyant, pour ainsi dire, devant un Dieu vengeur. Elle se remettait ensuite, rappelait sa fierté, et commençait d'un ton noble et tranquille le récit de ce songe, l'un des plus beaux morceaux de poésie qu'on ait jamais entendus sur la scène tragique.

» Puis, bientôt se pénétrant des images que lui retraçait le souvenir de ce songe funeste, elle les rendait présentes aux yeux des spectateurs. On croyait

la voir successivement tendre les bras vers l'ombre de sa mère, se détourner avec horreur en trouvant, au lieu d'elle, un horrible amas de membres déchirés et sanglants, se rassurer ensuite à la vue d'un jeune enfant vêtu d'un long habit de lin, et porter enfin sa main sur la blessure qu'elle semblait recevoir encore. Ce n'était plus un récit, ce n'était plus un songe, c'était un fait, une action véritable.

» Mais tout son art, et, si on ose le dire, son génie dramatique, paraissaient se développer dans cette scène admirable déjà citée. Éliacin, amené devant elle, rappelait d'abord toutes ses terreurs.

« C'est lui ! d'horreur encor tous mes sens sont saisis. »

» Bientôt, savante dans l'art de se contraindre, elle caressait cet enfant ; mais c'étaient les caresses d'un tigre prêt à dévorer sa proie. Son sourire avait quelque chose de cruel ; ses yeux, presque à chaque réponse, se fixaient alternativement et avec une expression différente sur Mathan, sur Abner et sur Josabeth. Ils revenaient tomber sur Joas ; et lorsque la voix, la grâce et la sagesse prématurée de ce jeune prince lui causaient une émotion involontaire, rien ne peut retracer la manière dont elle exprimait sa surprise d'un mouvement de pitié si étranger à son caractère.

» Mais, quand, après un nouvel interrogatoire, aigrie par la naïveté piquante des réponses de l'enfant, elle se laissait aller enfin à toute sa fureur, qu'elle faisait gloire de ses premiers crimes et de sa haine implacable pour le sang de David, on tremblait des crimes nouveaux qu'elle semblait méditer, et l'on ne pouvait sans frémir entendre ses derniers mots : « *J'ai voulu voir, j'ai vu ;* » ni soutenir le regard farouche dont elle les accompagnait, et qui paraissait annoncer la ruine du temple et le massacre de ses prêtres.

» Cette scène, la plus belle et la plus parfaite dans toutes ses parties que jamais poëte tragique ait conçue, est, on peut le dire, l'épreuve la plus dangereuse où puisse être mis le talent d'une actrice. Le succès de mademoiselle Dumesnil s'y soutint constamment jusqu'au moment de sa retraite. »

Je n'ai plus qu'un dernier mot à dire :

Il est certain, je crois, que les personnages de Phèdre et d'Athalie sont également tragiques au plus haut degré. Mais c'est l'ensemble de la dernière pièce de Racine qui est supérieur à tous ses ouvrages. Quoique les caractères de Thésée et d'Hippolyte soient convenablement liés à l'action et purement dessinés, quelle différence avec les

beaux caractères qui accompagnent la superbe Athalie! La grandeur de Joad, la grâce de Joas et la sagesse et le dévouement dans les rôles de Josabeth et d'Abner sont dignes de la plus haute admiration.

Voilà ce qui fait qu'*Athalie* est le chef-d'œuvre de Racine, et, comme l'a si bien dit Suard, le chef-d'œuvre de la scène française. Mais répétons aussi les paroles de Voltaire : « Oui, *Athalie* est l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes. »

Voici la lettre dans laquelle Suard a consacré ces deux éloges, et nous la ferons suivre de celles des critiques de l'Académie non connues encore et de quelques variantes :

LETTRE DE SUARD A CONDORCET

SUR LA TRAGÉDIE D'ATHALIE.

Condorcet condamnait moralement ou plutôt philosophiquement la tragédie d'*Athalie*.

Suard, qui fut toujours l'admirateur et le défenseur de la haute littérature, lui répondit :

« Vous êtes bien sévère, mon ami, au sujet du chef-d'œuvre de la scène française.

» Vous prétendez que la tragédie d'Athalie est

immorale, parce que, dites-vous, son principal personnage est fanatique.

» Vous pensez qu'il y a contradiction lorsque Joad dit :

> Dieu ne recherche point, aveugle en sa colère,
> Sur le fils qui le craint, l'impiété du père,

parce que Joad a dit précédemment :

> Dieu qui, frappant Joram, le mari de leur fille,
> A jusque sur son fils poursuivi sa famille.

» Mais lisez : sur le fils *qui le craint.*

» Voilà donc la différence. Joad pense que Dieu ne punit le fils des crimes de son père que lorsque le fils est impie aussi, c'est-à-dire lorsqu'il partage d'intention les crimes que le père a commis de fait.

» Cette explication vous prouve que ce passage n'est pas d'une si grande intolérance.

» Vous citez aussi :

> Daigne, daigne, mon Dieu! sur Mathan et sur elle
> Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
> De la chute des rois funeste avant-coureur.

» Vous pensez qu'il est horrible de présenter à l'hommage des peuples un Dieu qui ferait exprès des coupables pour les punir ; mais Athalie et

Mathan ne sont-ils pas déjà des coupables? Cette Athalie qui

> Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
> Des enfants de son fils détestable homicide;

et ce Mathan,

> Plus méchant qu'Athalie,
> Et de toute vertu zélé persécuteur.

» Joad émet donc ici le principe, non pas que Dieu inspire des crimes pour les punir, mais qu'il inspire aux criminels assez d'imprudence et de mauvaise conduite même, si l'on veut l'entendre ainsi, pour qu'ils se découvrent eux-mêmes, et que l'état social puisse les connaître, les frapper et être plus en sûreté.

» Mais vous dites encore que Joad demande la mort de Joas s'il se conduit avec peu de piété. Remarquez que Joad ne dit point s'il se conduit avec peu de piété, mais si Dieu prévoit

> Qu'indigne de sa race,
> Il doive de David abandonner la trace.

» Or combien de fois n'avons-nous pas dit, vous et moi, de quelque homme déshonoré, qu'il eût été bien heureux pour sa famille qu'il fût mort au berceau! C'est un des vœux les plus ordinaires

quand on parle des criminels ou des tyrans. On l'a dit des Ravaillacs et des Nérons; et puisque Joas devait devenir roi, Joad n'avait-il pas raison de désirer qu'il mourût plutôt que de devenir un de ces scélérats puissants qui font le malheur des peuples? Ce passage même est d'autant plus convenable dans la bouche de ce grand prêtre, que Joas, devenu roi, fut réellement cruel et impie, et fit même périr le fils de Joad.

» Vous prétendez aussi qu'il attire Athalie dans un piége pour l'assassiner. C'est elle qui le dit. Mais il est facile de lui répondre qu'elle y est venue d'elle-même pour y chercher un trésor qu'elle convoitait et aussi pour y reconnaître un enfant qu'elle craignait et qu'elle aurait certainement fait mettre à mort dès qu'un événement quelconque lui aurait révélé sa naissance. Pourquoi voudriez-vous que Joad lui livrât cet enfant pour qu'il soit égorgé par elle quelque jour, et ne doit-il pas avoir le courage de le défendre, lorsqu'il l'a élevé, adopté pour ainsi dire, et que cet enfant est son roi, de sa religion, le seul héritier de la maison de David, et le seul espoir d'Israël?

» Enfin vous affirmez que Racine a falsifié l'Écriture, pour attribuer à Joad cette conduite très-odieuse qu'on donne pour modèle. On doit dire,

au contraire, et il est trop facile de le prouver, que jamais il n'a conservé avec plus de scrupule la vérité historique, lui qui en était si soigneux. Aussi souvenez-vous, mon cher ami, que M. de Voltaire a écrit que cette tragédie d'*Athalie* était *l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes.* »

EXAMEN D'ATHALIE

PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie a examiné d'abord la tragédie du *Cid*.

Elle a examiné ensuite quelques odes de Malherbe. Vingt ans après, Fénelon a proposé de continuer ce genre de travail.

DISCOURS DE FÉNELON.

« Messieurs, mon avis est que l'Académie entreprenne d'examiner les ouvrages de tous les bons auteurs qui ont écrit en notre langue, et qu'elle en donne au public une édition accompagnée de trois sortes de notes :

» 1. Sur le style et le langage;

» 2. Sur les pensées et les sentiments;

» 3. Sur le fond et sur les règles de chacun de ces ouvrages.

» Nous avons dans les remarques de l'Académie sur *le Cid* et dans ses observations sur quelques odes de Malherbe, un modèle très-parfait de cette sorte de travail, et l'Académie ne manque ni des lumières ni du courage nécessaires pour l'imiter.

» Il ne faut pas toutefois espérer que cela se fasse avec la même ardeur que dans les premiers temps, ni que plusieurs commissaires s'assemblent régulièrement comme ils faisaient alors pour examiner un même ouvrage et en faire ensuite leur rapport dans l'assemblée générale. Ainsi il faut que chacun des académiciens, sans en excepter ceux qui sont dans les provinces, choisisse, selon son goût, l'auteur qu'il voudra examiner, et qu'il rapporte ou qu'il envoie ses remarques par écrit aux jours d'assemblée.

» Le public ne jugera pas indigne de l'Académie un travail qui fut autrefois celui d'Aristote, de Denis d'Halicarnasse, de Démétrius, d'Hermogène, de Quintilien et de Longin, et peut-être que par là nous mériterons un jour de la postérité la même reconnaissance que nous conservons aujourd'hui pour ces grands hommes qui ont été si utilement

instruits sur les beautés et sur les défauts des plus fameux ouvrages de leur temps.

» D'ailleurs, rien ne saurait être plus utile pour exécuter le dessein que l'Académie a toujours eu de donner au public une rhétorique et une poétique. L'article 26 de nos statuts porte en termes exprès, que ces ouvrages seront composés sur les observations de l'Académie. C'est donc par les observations qu'il faut commencer, et c'est ce que je propose.

» S'il ne s'agissait que de mettre en français les règles d'éloquence et de poésie que nous ont données les Grecs et les Latins, il ne nous resterait plus rien à faire. Ils ont été traduits en notre langue, et sont entre les mains de tout le monde; et la Poétique d'Aristote n'était peut-être pas si intelligible de son temps pour les Athéniens qu'elle l'est aujourd'hui pour les Français depuis l'excellente traduction que nous en avons, et qui est accompagnée des meilleures notes qui aient peut-être jamais été faites sur aucun des auteurs de l'antiquité.

» Mais il s'agit d'appliquer ces préceptes à notre langue, de montrer comment on peut être éloquent en français, et comment on peut, dans la langue de Louis le Grand, trouver le même su-

blime et les mêmes grâces qu'Homère et Démosthène, Cicéron et Virgile avaient trouvés dans la langue d'Alexandre et dans celle d'Auguste.

» Or, cela ne se fera pas en se contentant d'assurer, avec une confiance peut-être mal fondée, que nous sommes capables d'égaler et même de surpasser les anciens. Ce n'est en effet que par la lecture de nos bons auteurs et par un examen sérieux de leurs ouvrages que nous pouvons connaître nous-même et faire ensuite sentir aux autres ce que peut notre langue et ce qu'elle ne peut pas, et comment elle veut être maniée pour produire les miracles qui sont les effets ordinaires de l'éloquence et de la poésie.

» Chaque langue a son génie, son éloquence, sa poésie, et, si j'ose ainsi parler, ses talents particuliers.

» Les Italiens ni les Espagnols ne feront jamais peut-être de bonnes tragédies, ni les Français de bons poëmes épiques.

» Nos anciens poëtes avaient voulu faire des vers sur les mesures d'Horace, comme Horace en avait fait sur les mesures des Grecs. Cela ne nous a pas réussi, et il a fallu inventer des mesures convenables aux mots dont notre langue est composée.

» Depuis cent ans l'éloquence de nos orateurs

pour la chaire et pour le barreau a changé de forme trois ou quatre fois. Combien de styles différents avons-nous admirés dans les prédicateurs avant d'avoir éprouvé celui du P. Bourdaloue, qui a effacé tous les autres, et qui est peut-être arrivé à la perfection dont notre langue est capable dans ce genre d'éloquence !

» Il serait inutile d'entrer dans un plus grand détail ; il suffit de dire en un mot que les plus importants et les plus utiles préceptes que nous ont laissés les anciens, soit pour l'éloquence, soit pour la poésie, ne sont autre chose que les sages et judicieuses réflexions qu'ils avaient faites sur les ouvrages de leurs plus célèbres écrivains.

» Voilà le travail que j'estime être le seul digne de l'Académie, après que le dictionnaire sera achevé, et je proposerai la manière de le conduire avec ordre et avec facilité, au cas qu'elle en fasse le même jugement que moi. »

C'est ainsi que Fénelon proposa à l'Académie de commenter les meilleurs ouvrages de la langue française. Mais ce ne fut que cinq ans après sa mort, en 1719, qu'elle déclara que l'examen des meilleurs ouvrages de la langue française est le travail le plus utile auquel l'Académie puisse s'appliquer, et en conséquence elle choisit le Quinte-

Curce de Vaugelas et l'*Athalie* de Racine pour être les deux premiers ouvrages qui seraient examinés et commentés par elle.

Puis, ce ne fut que onze ans après que l'Académie fit l'examen d'*Athalie*. Ce fut en 1730, par les soins de l'abbé Dubos, secrétaire, que le commentaire qu'il proposa fut discuté et approuvé dans ses réunions mensuelles.

Mais ce travail ne fut pas encore publié à cette époque, et peut-être ne le serait-il pas même aujourd'hui, si la Harpe n'avait pas eu l'idée de commenter Racine. Il sentit que la publication du travail de l'Académie joint à son édition lui donnerait plus de prix; et d'Alembert, alors secrétaire, lui livra le manuscrit.

Toutefois, ils firent à l'examen de l'Académie un grand nombre de changements, sans les lui soumettre et sans prendre son avis.

Voici les articles qu'ils ont supprimés et qui n'ont jamais été imprimés.

ACTE PREMIER.

Scène première.

V. 11. . Achab détruit, et de son sang trempé,
Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;
Près de ce champ fatal Jezabel immolée ;
Dans son sang...

Trempé semble se rapporter à Achab au lieu qu'il se rapporte à champ, et puis tant de mots répétés : il faut éviter ces négligences.

Scène deuxième.

13. Avant que son destin s'explique par ma voix.

Ce vers a donné lieu à une longue discussion ; les uns ont prétendu que le mot *destin* pouvait réveiller l'idée du paganisme, les autres ont répliqué que l'adjectif *son* fixe le sens, et que *par ma voix* ne fait nullement de Joad un automate sacré, un organe simple, tel que la Pythie des païens.

Scène troisième.

11. J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée

Quelques-uns ont trouvé que cette répétition : *J'entends déjà, j'entends*, devait être pour quelque

endroit plus rempli de passion. D'autres [1] ont répondu que l'état où est Josabet et la cérémonie peuvent faire admettre cette répétition.

Même scène.

13. Tandis que je me vais préparer à marcher.

La plupart ont prétendu que le vers n'est pas régulier, parce qu'il ne doit point y avoir de repos entre *je vais* et *préparer,* et que ces deux mots ne peuvent pas être en différents hémistiches [2].

Scène quatrième.

13. Il donne aux fleurs leur aimable peinture.

Plusieurs ont trouvé qu'*aimable peinture* est une expression impropre pour exprimer les couleurs et l'émail des fleurs.

[1] Quelques-uns et d'autres, mais l'Académie ne donne pas de décision. Elle a raison, car plusieurs, quelques-uns, et les uns ou les autres, c'est toujours la minorité, les voix n'ont pas été comptées, ce n'est pas là l'Académie.

[2] C'est d'Alembert seul qui l'a trouvé ainsi. Cette note est de son écriture et elle est écrite sur la marge.

Même scène.

54. Un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?

Plusieurs ont trouvé le mot *charmer* faible et impropre.

55. Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile.

La plupart ont trouvé cette suspension vicieuse, parce que cet hémistiche ne présente rien à l'esprit, ce qui est un vice dans la poésie.

57. L'esclave craint le tyran qui l'outrage.

On a observé qu'un esclave *craint* naturellement son tyran, mais qu'il le hait et le déteste quand il en est outragé [1].

ACTE DEUXIÈME.

Scène deuxième.

12. Comme moi, le servait en long habit de lin.

Plusieurs ont écrit qu'*en long habit de lin* est une circonstance petite, inutile, et mise uniquement pour la rime.

[1] D'Alembert a rayé cette note et l'a remplacée par une tout autre pensée.

Scène cinquième.

106. La splendeur de son sort...
Si le sort l'a placé...

Ces deux vers ont paru négligés à cause du double sens du mot *sort,* qui dans le premier est pour l'état, et dans le second pour la destinée.

On a porté le même jugement des deux *doit* qui se trouvent dans les vers précédents [1].

Même scène.

155. Je veux bien, Abner, vous l'avouer.

Quelques-uns ont dit qu'*avouer* n'est pas l'expression propre pour dire vous faire remarquer, vous faire faire attention.

Scène septième.

13. . . . . . . Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.

Plusieurs ont dit que le mot encor fait entendre que l'ingénuité peut un jour altérer la vérité.

[1] D'Alembert a écrit en marge une autre note.

Même scène.

55. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

L'exactitude du style veut qu'on dise : on le prie, on le contemple.

D'ailleurs, Athalie, pour répondre avec précision à Joas, devait dire : on le prie, on le bénisse.

Même scène.

90. . . . . . Vous-même en faites gloire.

Il faut répéter le pronom, et dire : vous-même *vous* en faites gloire [1].

Même scène.

103. . . . . . . A cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre.

On ne doit pas dire rendre meurtre pour meurtre à une rage.

106. Comme on traitait d'Achab.....

Il faudrait changer le temps et dire : comme on avait traité.

[1] A l'égard de ces trois dernières critiques et de plusieurs autres, voir les variantes.

Scène huitième.

2. . . . . . Et plaignais votre peine.

Quelques-uns ont dit qu'il fallait répéter je et dire : et je plaignais.

Même scène.

7. Je reconnais, Abner, ce service important.

Joad veut dire seulement qu'il reconnaît l'importance de ce service; mais reconnaître un service, c'est le récompenser [1].

Même scène.

12 . . . . . . Où ses pas ont touché.

Plusieurs ont dit que *pas* ne devait pas se dire pour pieds. D'autres ont trouvé l'expression plus poétique.

Scène neuvième.

5. . . . . . A tous ses attraits périlleux ?

On a trouvé que *tous* est une cheville, et que *périlleux* n'est pas assez le mot propre.

[1] Je reconnais les services que l'Académie rend aux lettres, je ne les récompense pas.

Périlleux ne se dit que du danger physique et non du danger moral[1].

Même scène.

32. Loin du monde élevé.....

Il y a ici une équivoque. Il semble par la construction que ce vers se rapporte au lis dont il est parlé dans le vers précédent, au lieu qu'il se rapporte à Joas.

Même scène.

41. . . . . Trouve d'obstacle à ses desseins.

Obstacle doit être au pluriel, et alors le vers ne serait pas exact.

On dit quel obstacle ou que d'obstacles.

Même scène.

48. Que dis-tu ?

Cette expression a paru trop familière.

[1] L'Académie n'a rien dit de plus; c'est d'Alembert seul qui a dit que les vers ont paru faibles et négligés.

ACTE TROISIÈME.

Scène troisième.

De leur superbe oreille offensait la mollesse.

Quelques-uns ont condamné cette mollesse d'*oreille* avec l'épithète de superbe; mais la plupart ont trouvé ce vers fort beau et la figure très-noble [1].

Même scène.

36. Par les mains d'Athalie un temple fut construit.

On a trouvé cette inversion vicieuse et la construction embarrassée avec le vers précédent. S'il y avait *qu'Athalie a construit,* la construction serait exacte.

Scène quatrième.

23. Pourriez-vous douter de l'accepter?

On a remarqué que *douter de* ne se dirait pas en

[1] On est étonné que d'Alembert ait supprimé cette approbation de l'Académie. Elle n'a pas fait souvent des compliments à Racine.

prose suivi d'un infinitif, mais qu'il se peut dire en poésie.

Même scène.

34. Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare ?

Quelques-uns ont trouvé qu'il n'y avait pas assez de gradation dans les discours artificieux de Mathan. Ce vers ne devait venir qu'après les quatre suivants.

Même scène.

. . . . Et suis prêt de vous croire.

On ne dit pas *prêt de* pour préparé, disposé. Il faut prêt à[1]; *prêt de* s'écrit *près de,* et signifie proche, auprès.

Scène sixième.

50. C'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.

Dans la construction, *nous* devient le régime du verbe falloir, au lieu que le sens exige qu'il le soit

[1] D'Alembert a écrit à côté de cette note : « *à examiner,* » mais la Harpe, sans rien dire, l'a rayée tout entière.

du verbe attacher; cela s'entend, mais cela n'est pas grammaticalement exact.

Scène septième.

17. Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel.

L'auteur veut dire : nos mains ne peuvent pas comme *celles* de Jahel, ou *nous* ne pouvons pas comme autrefois Jahel; mais il ne le dit pas bien.

Même scène.

20. . . . . . Pour son temple attaqué.

On a désapprouvé temple attaqué [1].

Même scène.

30. . . . . Où tu fais ta demeure sacrée.

On peut dire : Ce temple est ta demeure sacrée. Mais on ne dit pas *faire sa demeure sacrée;* faire sa demeure signifie demeurer. On dirait : faire sa demeure éternelle, pour signifier demeurer éternellement, parce que éternellement est un adverbe modificatif du verbe demeurer; mais sacrée ne peut pas l'être.

[1] L'Académie aurait dû dire pourquoi.

Même scène.

46. Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?

La plupart ont dit que l'auteur détruit ici l'intérêt pour Joas en prévenant les auditeurs que Joas doit un jour faire égorger le fils de son bienfaiteur.

Plusieurs ont voulu excuser cet endroit comme langage prophétique qui ne fait pas naître une idée distincte.

Les critiques ont répondu que si le discours du grand prêtre ne porte aucune idée, il est inutile, et que s'il présente quelque chose de réel, comme on n'en peut douter, d'après les notes de l'auteur, il détruit l'intérêt [1].

ACTE QUATRIÈME.

Scène première.

24. Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère.

La plupart ont remarqué que la fille de Jephté

[1] L'Académie s'est arrêtée là ; c'est d'Alembert seul qui a continué la discussion. Il a mis en marge : « Les autres ont répliqué que l'intérêt

n'apaisa point la colère du Seigneur par sa mort. Elle ne fut ou ne dut être immolée que pour acquitter un vœu téméraire de son père.

Scène deuxième.

41. Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour à tour honorées.

On a trouvé que le second vers ne disait rien que d'inutile, de faible, et n'était là que pour la rime.

Scène troisième.

1. Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.

Quelques-uns ont douté qu'on pût dire vengeurs contre[1].

5. Dernier né des enfants du triste Ochosias.

Triste, en notre langue, ne signifie pas infortuné; mais c'est une expression que Racine a plusieurs

principal de la pièce ne porte point sur Joas, mais sur l'accomplissement des promesses de Dieu en faveur de la race de David. » Il me semble pourtant que l'innocence de Joas est un des plus grands charmes de la pièce, et qu'il est fâcheux de la détruire d'avance.

[1] D'Alembert a rayé la note de l'Académie et l'a remplacée par une autre.

fois employée dans ce sens et qui depuis pourrait l'être [1].

Même scène.

7. De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,
Tout Juda comme vous plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.

Plusieurs ont trouvé qu'il y avait ici un mauvais arrangement d'idées et que l'ordre naturel demandait : « Tout Juda, le croyant enveloppé avec ses frères morts, plaignit la destinée de cette fleur si tendre. »

Les autres n'y ont rien trouvé à reprendre.

Même scène.

24. Instruite que Joas voit encor la lumière.

Instruit demande la préposition *de.*

Même scène.

45. Et quels cœurs, si plongés...

Quelques-uns ont dit qu'il n'y avait point assez

[1] Il faut remarquer que triste ne doit pas signifier ici infortuné. Racine n'aurait pas voulu exciter la pitié en faveur d'Ochosias, qu'il nomme dans un autre vers : l'impie Ochosias. La signification de triste doit être ici : homme méprisable, mauvais, à dédaigner.

de netteté dans la construction des vers suivants :
« Un roi que Dieu lui-même a nourri, etc. »

Ce vers et les quatre qui le suivent devraient venir immédiatement après *dans ce saint appareil* dont ils sont l'explication. Le vers

Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple,

qui est entre deux, est cause que le sens suspendu fait quelque obscurité, quoique, en général, il s'entende.

Même scène.

68. De rétablir Joas au trône de ses pères.

Plusieurs ont dit qu'établir serait plus exact.

Même scène.

100. Entre le pauvre et vous...
Comme eux vous fûtes pauvre...

Le pluriel comme eux, relatif à pauvre au singulier, n'est pas exact. Plusieurs ont prétendu justifier ce pluriel par la syllepse qui suit plus l'ordre des idées que celui des mots [1].

[1] D'Alembert a encore substitué ici une note de lui à celle-ci qui est de l'Académie.

Scène cinquième.

38. Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir.

On ne dit pas se couvrir d'un diadème. Le diadème ceint et ne couvre point. Plusieurs l'ont excusé.

Scène sixième.

16. Les flèches des méchants prétendent s'adresser.

La poésie peut animer tout; Homère a dit : Des flèches avides de sang, des dards impatients de frapper, mais on a trouvé que Racine n'a pas heureusement imité cette figure quand il dit *prétendent s'adresser*. Ici le mot *prétendent* ôte le feu qui ferait passer la figure.

Même scène.

46. Courons, fuyons, retirons-nous [1].

[1] Ce vers n'en a pas d'autre dans l'acte pour rimer avec lui. L'Académie n'en a rien dit; c'est d'Alembert qui a fait une note sur ce sujet. Il a dit : « Le premier vers du cinquième acte rime avec l'antépénultième du précédent. Racine a cru pouvoir en user ainsi, parce que le chœur lie les deux actes ensemble, et que Salomith, qui termine le quatrième acte, commence le cinquième. » Mais la division en actes a été faite pour interrompre le dialogue, donner du temps à l'action, afin qu'une partie se passe hors de vue. Racine n'a point parlé de cette reprise de la rime d'un acte à l'autre, et elle a eu lieu peut-être par une simple inattention.

ACTE CINQUIÈME.

Scène première.

2. Redoublez au Seigneur votre ardente prière.

On ne dit point redoubler à comme on dit adresser à. Quelques-uns ont cru que prière serait mieux au pluriel qu'au singulier [1].

Même scène.

37. Et força le Jourdain de rebrousser son cours.

La plupart ont cru qu'on ne pouvait pas dire *rebrousser son cours* à l'actif. Quand on dit rebrousser chemin, ces deux mots sont pris *per modium unius,* comme ne faisant ensemble qu'un seul mot pris absolument.

Scène deuxième.

10. J'attendais que le temple en cendres consumé.

On ne dit point consumé en cendres, mais réduit en cendres, ou simplement consumé.

[1] La note de l'Académie porte deux critiques également vraies ; mais d'Alembert l'a rejetée et l'a remplacée par cette note-ci : « Comme les

11. De flots de sang non encore assouvie.

Après consumé, assouvie : il y a ici deux participes qui, se rapportant à différents objets, embarrassent le sens. L'un est pris absolument, et l'autre est le nominatif ou le sujet de la proposition.

Même scène.

28. Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre ?

L'exactitude exige *qu'on doive,* parce que s'agissant d'un doute, il faut le mode conditionnel [1].

Même scène.

44. Crut calmer par ma mort le ciel qui la tourmente.

Quelques-uns ont dit que *tourmente* ne se pouvait pas dire pour effrayer, poursuivre.

mots *au Seigneur* ne peuvent être régis ici que par *prière,* plusieurs ont trouvé l'inversion trop forte, et moi, au contraire, je ne vois là aucune inversion. »

[1] L'Académie avait décidé ainsi très-impérativement ; d'Alembert a cru qu'elle s'était trompée, et je le crois comme lui. Il a donc refait la note. « Selon quelques-uns, » a-t-il dit, « l'exactitude exigeait *qu'on doive ;* mais la plupart ont préféré *qu'on doit,* et, pour appuyer leur avis, ont rapporté ces deux exemples :

« Croyez-vous qu'on doive faire une remarque sur ce vers ? Quelle re-
» marque croyez-vous qu'on doit faire sur ce vers ? »

» Dans le premier cas *que* est conjonction, dans le second il est relatif. »

Même scène.

45. Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?

La plupart ont dit qu'*inutile* est ici un pléonasme qui est purement oisif.

Scène troisième.

1. Grand Dieu ! voici ton heure. On t'amène ta proie.

On a condamné cette expression : *on t'amène ta proie* comme peu convenable en parlant à Dieu.

VARIANTES DE LA TRAGÉDIE D'ATHALIE.

ACTE PREMIER.

Scène première.

V. 1. Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

On a imprimé dans une édition :

Oui, je viens en son temple adorer l'Éternel.

Je ne crois pas que Racine l'ait écrit ainsi. Cependant il a dit dans la même scène *en* un lieu au lieu de *dans* un lieu, et plus loin *en* un secret vallon, et ailleurs encore *en* ce temple où tu fais ta demeure.

Même scène.

42. Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il n'invente ;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante.

Ces vers étaient différents dans les premières éditions. Il y avait dans le manuscrit de Racine, qui servit à la première publication, en 1691 :

Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il ne joue;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue.

Louis Racine a écrit que son père les a changés parce qu'on a critiqué jouer des ressorts, au lieu de faire jouer; mais on sait que Louis Racine a commis de nombreuses erreurs dans ce qu'il a raconté de la vie et des ouvrages de son père.

Je crois que ce n'est pas Racine qui a fait ce changement-ci. Il est vrai qu'en prose on aurait dit : Il n'est point de ressorts qu'il ne fasse jouer; mais l'abréviation employée ici par Racine est très-permise en poésie. En outre, sa pensée n'est plus exprimée par le mot *invente.* Racine a voulu dire que Mathan agit contre Joad, qu'il l'attaque, qu'il lutte contre lui, et non pas seulement qu'il invente, qu'il médite, qu'il projette.

Aussi un grand nombre d'éditeurs ont repris les vers du manuscrit de Racine.

Même scène.

49. Il lui feint qu'en un lieu, que vous seul connaissez.

L'Académie dit que feindre à quelqu'un n'est pas français. La Harpe le défend en rappelant le *finxit illi* des Latins. « Cette locution, » dit-il, « est une de celles que Racine empruntait aux anciens pour introduire dans notre langue, et surtout dans notre poésie, des constructions précises et rapides. »

Je crois que si l'Académie avait fait sa critique du vivant de Racine, il l'aurait aisément satisfaite en disant :

Il feint que dans un lieu que vous seul connaissez.

Même scène.

98 Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.

La Harpe pense qu'on devrait lire ainsi :

Et sa longue clémence à la fin s'est lassée.

Même scène.

122. Les morts se ranimans à la voix d'Élysée.

C'est ainsi qu'on a écrit dans toutes les anciennes éditions, mais on a corrigé Racine et on a bien fait. Il faut lire :

Les morts se ranimant...

Scène deuxième.

73. Qui sait si cet enfant, par le crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné ?
Si Dieu, le séparant...

L'Académie a condamné ces trois hémistiches

rimant ensemble de suite. Mais j'ai vu une ancienne copie qui porte un vers différent :

Qui sait si cet enfant, par le crime entraîné,
Ne fut pas avec eux en naissant condamné ?

Il me semble certain que Racine l'a écrit ainsi, et je suis persuadé que c'est une simple faute de copiste qui a interverti les mots, car ce vers est net et harmonieux; il évite une mauvaise inversion, il évite aussi la rime trois fois de suite répétée à trois hémistiches, dont Racine a dû s'apercevoir et qu'il n'a pas pu vouloir laisser.

Scène troisième.

11. J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.

L'Académie réprouve cette répétition de *j'entends*. Il est très-facile de la satisfaire sans rien changer à la pensée, sans affaiblir l'expression et sans nuire au style, en disant :

N'entends-je pas déjà la trompette sacrée?
Ah ! du temple bientôt on permettra l'entrée.

ACTE DEUXIÈME.

Scène cinquième.

105. A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?

L'Académie a critiqué les deux *doit* et les deux *sort*. Racine a pu vouloir répéter le mot doit, qui est énergique et affirmatif, mais il semble que ce ne puisse être que par inadvertance qu'il a placé les deux sorts aussi près l'un de l'autre. On pourrait aisément contenter l'Académie sans nuire aucunement à l'expression et à la force de la pensée en disant :

La splendeur de son rang doit hâter sa ruine.

Scène septième.

13. . . . . . . Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.

L'Académie condamne le mot *encor* par une très-bonne raison, parce qu'il suppose que l'ingénuité

pourra un jour altérer la vérité, ce qui ne peut pas être. Il est aisé de dire :

N'altère point en lui la simple vérité.

Même scène.

55. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

L'Académie veut qu'on dise : On *le* prie et on le contemple. On doit la contenter en mettant :

Dieu veut-il qu'à toute heure on le prie et contemple?

Même scène.

92. Tout l'univers le sait; vous-même en faites gloire.

L'Académie exige : vous-même *vous* en faites gloire. Mais il n'y a qu'un mot à changer :

Tout l'univers le sait, et vous en faites gloire.

Même scène.

106. Comme on traitait d'Achab les restes malheureux.

L'Académie réprouve *traitait,* et veut un autre temps de ce verbe. On l'a corrigé dans plusieurs

éditions, entre autres dans celle de 1768. On a imprimé :

Comme on traita d'Achab les restes malheureux.

Scène neuvième.

49. Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois...

L'Académie trouve *que dis-tu* trop familier. On peut aisément le supprimer en le remplaçant par un autre mot sans altérer le sentiment et dire :

Sion, chère Sion, tu souffres quand tu vois...

ACTE TROISIÈME.

Scène troisième.

79. Près de leurs passions rien ne me fut sacré...

L'Académie a dit :

« Près pour *au prix de* n'a pas paru assez exact à quelques-uns. »

Ainsi quelques-uns de l'Académie ont cru que Racine a voulu faire dire à Mathan : « Rien ne me fut sacré au prix de leurs passions. »

Il n'est pas facile de comprendre cette phrase.

D'Alembert, en livrant à la Harpe le manuscrit

de l'Académie pour enrichir son édition, a voulu sans doute éclaircir le sens de cette critique et l'a rectifiée ainsi :

Près, pour *en comparaison de,* n'a pas paru assez exact à quelques-uns. »

Ainsi, au dire de d'Alembert, quelques-uns ont pensé que Racine a voulu faire dire à Mathan : « Rien ne me fut sacré en comparaison de leurs passions. »

Je crois que la phrase de d'Alembert n'est pas plus intelligible que celle de l'Académie.

J'ai cherché le sens de ce vers de Racine, et il m'a semblé facile de le comprendre.

Près, suivant moi, n'est pas autre chose que *auprès, à côté.*

Voyez même le Dictionnaire de l'Académie :

« Près, préposition qui marque la proximité. »

L'Académie l'a entendu de même. Voyez ci-devant, page 153.

Ainsi Racine a voulu que Mathan dise : « J'étais auprès d'hommes livrés à leurs passions ; je flattai leurs caprices.

» Rien n'était sacré pour eux ; rien ne fut sacré pour moi. »

Aussi ajoute-t-il encore :

De mesure et de poids je changeais à leur gré.

C'est là ce qui éclaircit parfaitement le sens de cette phrase.

On avait proposé une variante, mais il faut respecter scrupuleusement le texte de Racine.

Scène quatrième.

16. Cet enfant sans parents qu'elle dit qu'elle a vu.

Louis Racine dit qu'il faudrait lire :

Cet enfant sans parents qu'elle dit avoir vu.

Même scène.

49. Parlez, je vous écoute, et suis prêt de vous croire.

L'Académie décide qu'on ne doit pas dire *prêt de,* mais prêt à. Le vers sera tout aussi bien :

Parlez, je vous écoute et suis prêt à vous croire.

Scène sixième.

50. Non, non. C'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.

L'Académie prétend que *nous* semble ici le régime du verbe falloir et qu'il doit l'être du verbe attacher. Il en résulte seulement qu'il faut lire :

Non, non. C'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher.

Scène septième.

66\. . . . . . D'où lui viennent de tous côtés
Des enfants qu'en son sein elle n'a point portés?

Je sais que Racine a fait ces deux vers, puisque j'ai lu sur un manuscrit, au-dessous de ces vers, une note indiquant : *Les gentils*. Mais il y a aussi sur les manuscrits écrits de sa main deux autres vers qui ont, non pas remplacé, mais, au contraire, précédé ceux-là dans les anciennes éditions :

D'où lui sont nés tous ces enfants
Qui viennent se joindre à ses chants?

ACTE QUATRIÈME.

Scène deuxième.

2\. Il est juste, mon fils, que je vous le déclare ;
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu.

L'Académie trouve l'hémistiche du second vers négligé. Il le sera un peu moins, sans nuire à la pensée, en disant :

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare ;

Et vous serez instruit bientôt, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu.

Scène troisième.

35. Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.

C'est Louis Racine qui a critiqué ce vers qui est obscur, et de plus manque de précision ; on dirait mieux :

Mais ma force appartient à ce Dieu qui me guide.

Même scène.

89. De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois.

J'ai une variante que je crois meilleure, qui contient une phrase écrite de la main de Racine sur un manuscrit. On doit lire :

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse.
Vous aurez des flatteurs ; leur voix enchanteresse
Vous redira souvent que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois.

Scène ciuquième.

Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu,
Hélas ! pour vous sauver, j'ai fait ce que j'ai pu.

Il existe aussi une variante écrite de la main de Racine, que je regarde comme bien supérieure à ce dernier vers :

Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu,
O mon fils ! ô mon roi ! j'ai fait ce que j'ai pu.

Josabet doit dire à Joas, *ô mon fils,* car elle l'a recueilli, nourri et élevé comme si elle eût été sa mère, et *ô mon roi,* puisqu'elle l'a sauvé de la mort comme son roi, qu'elle a toujours reconnu et servi, et dont elle désire le rétablissement.

Un acteur aura cru rendre le sens plus clair en disant *pour vous sauver,* et il a substitué un vers faible et commun a un vers poétique, noble et touchant.

Même scène.

Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé...

L'Académie trouve que *poussé* n'est pas digne de

la situation. On peut, sans rien changer au sens, préférer *pressé* et dire :

Et que chacun enfin, d'un même soin pressé.

Scène sixième.

41\. . . . . Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

L'Académie réprouve *qui sonne.* On peut aisément modifier la phrase :

. . . Chères sœurs, n'entendez-vous pas ?
Des cruels Tyriens la trompette résonne.

ACTE CINQUIÈME.

Scène deuxième.

58\. Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir ;
J'ai vu de son courroux tomber la violence.

L'Académie a dit qu'elle a condamné tout d'une voix *je l'ai vu*, s'appliquant à Athalie. Il est facile de réparer la faute, avantageusement même pour le vers :

Tantôt à son aspect je la vis s'émouvoir ;
Je vis de son courroux tomber la violence.

Même scène:

84. Eh bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée,
Et qu'aux portes…

On a remarqué la dureté produite par ces *quelque a... quelque é...* et *qu'aux...* Un tel défaut est bien rare dans Racine. On ne sait comment il n'a pas pensé à dire :

Eh bien, trouvez-moi donc une lance, une épée.

Scène septième.

1. Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction.

Il y a encore ici une variante meilleure que le texte des éditions, et qui a été faite par Racine, si l'on en croit un ancien manuscrit :

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Dieu, détournez de moi sa malédiction.

La répétition de *Dieu* marque le trouble de Joas, et la vivacité et la sincérité de son invocation. En outre, le vers est préférable. *Détournez de moi* est plus net, plus vrai et plus énergique.

Je suis heureux d'avoir ainsi, après avoir recherché pendant un grand nombre d'années les manuscrits les plus minimes et les moins connus de Racine, retrouvé quelques variantes qui sont écrites de sa main, et d'avoir pu, en même temps, par un examen minutieux des critiques de l'Académie, parvenir à en atténuer quelques-unes.

Je peux donc répéter que c'est un hommage humble et pieux offert à la mémoire du grand poëte, et respectueux envers l'ancienne Académie française.



LISTE DES ACTEURS

QUI ONT REPRÉSENTÉ LES PREMIERS ROLES PRINCIPAUX DES TRAGÉDIES DE RACINE

1° LA THÉBAIDE OU LES FRÈRES ENNEMIS

Au théâtre de Monsieur, au Palais-Royal, en 1664.

Étéocle	Molière.
Polynice	Lagrange.
Créon	La Thorillière.
Hémon	Beauchateau.
Attale	Béjart.
Antigone	Mme Debrie.
Jocaste	Mme Béjart.

2° ALEXANDRE

Au théâtre de Monsieur, au Palais-Royal, en 1665, le 12 décembre.

Alexandre	Lagrange.
Porus	La Thorillière.
Taxile	Béjart.
Éphestion	Ducroisy.
Axiane	Mme Duparc.
Cléofile	Mme Molière.

ALEXANDRE

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1666, le 19 janvier

Alexandre..................	Floridor.
Porus......	Montfleury.
Taxile......................	Brécourt.
Éphestion..................	Hauteroche.
Axiane......................	Mme Desœillets.
Cléofile.....................	Mme d'Ennebaut.

3° ANDROMAQUE

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1667, le 10 novembre.

Andromaque....	Mme Duparc.
Pyrrhus.....................	Floridor.
Oreste......................	Montfleury.
Hermione..................	Mlle Desœillets.
Pylade......................	Hauteroche.
Phœnix.....................	De Villiers.
Cléone......................	Mme Poisson.
Céphise....................	Mme Brécourt.

4° BRITANNICUS

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1669, le 15 décembre.

Britannicus................	Brécourt.
Néron	Floridor.
Agrippine	Mlle Desœillets.
Junie.......................	Mme d'Hennebaut.
Burrhus....................	La Fleur.
Narcisse....................	Hauteroche.
Albine......................	Mme Poisson.

5° BÉRÉNICE

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1671, janvier.

Bérénice .... Mme Champmêlé.
Titus .... Floridor.
Antiochus.................... Champmêlé.
Paulin .... Hauteroche.

6° BAJAZET

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1672, le 5 janvier.

Bajazet .... Brécourt.
Roxane .... Mme d'Hennebaut.
Atalide...................... Mme Champmêlé.
Acomat .... La Fleur.
Osmin........................ Hauteroche.

7° MITHRIDATE

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1675.

Mithridate................... La Fleur.
Xipharès..................... Brécourt.
Pharnace..................... La Thuillerie.
Monime....................... Mme Champmêlé.
Arbate....................... Hauteroche.

8° IPHIGÉNIE EN AULIDE

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1674, février.

Iphigénie .... Mme Champmêlé.
Clytemnestre................. Mme Beauchateau.
Agamemnon.................... La Thorillière.
Achille...................... Baron.
Ériphile..................... Mme d'Ennebaut.
Ulysse....................... Champmêlé.
Arcas........................ Hauteroche.

9° PHÈDRE

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne en 1677, le 1er janvier.

Phèdre....................	Mme Champmêlé.
Thésée....................	La Thorillière.
Hippolyte.................	Baron.
Aricie....................	Mme d'Hennebaut.
Théramène.................	Hauteroche.
Œnone.....................	Mme Poisson.

10° ESTHER

Par les demoiselles de Saint-Cyr, à Saint-Cyr, en 1689, le 20 janvier.

La Piété..................	Mme de Caylus.
Esther....................	Mlle de Veillanne.
Assuérus..................	Mlle de Lallie.
Mardochée.................	Mlle de Glapion.
Aman......................	Mlle D'Abancourt.

ESTHER

A la Comédie française, en 1721, le 8 mai.

Esther....................	Mlle Duclos.
Assuérus..................	Baron.
Mardochée.................	Legrand.
Aman......................	Dufresne.
Zarès.....................	Mlle Lecouvreur.

11° ATHALIE

A Versailles, devant le Roi, en 1702, février.

Athalie...................	La présidente de Chailly.
Joas......................	Le fils du comte de Guiche.
Josabeth..................	La duchesse de Bourgogne.
Joad......................	Baron.
Salomith..................	La comtesse d'Ayen.
Abner.....................	Le duc d'Orléans.
Zacharie..................	Le comte de Champeron.

ATHALIE

A la Comédie française, en 1716, le 3 mars.

Athalie....................	Mlle Desmares.
Joas........................	Laurent, fils du concierge.
Joad........................	Beaubourg.
Josabeth..................	Mlle Duclos.
Zacharie..................	Mimi Dancourt.
Abner.....................	Philippe Poisson.
Mathan....................	Dancourt.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

TRAGÉDIES

DE RACINE

TRADUITES

EN VERS DE VIRGILE

TRAGÉDIES DE RACINE

TRADUITES EN VERS DE VIRGILE

Ce n'est pas ici un de mes ouvrages, mais je l'ai fait imprimer et publier.

C'est un monument curieux des études de Racine, que j'ai recueilli avec respect, lu et relu avec admiration, et que j'ai offert avec empressement et avec dévouement à nos littérateurs et à tous les amis des lettres, comme la relique la plus précieuse des œuvres posthumes de ce grand poëte.

Un homme instruit, doué de beaucoup d'esprit naturel, sans prétention, et d'une capacité très-étendue sans ambition, qui a parcouru la carrière la plus honorable tranquillement et sans éclat, entouré de l'estime de tous ceux qui l'ont connu, a jugé d'un seul mot le style de Racine. Il a dit que Racine eût été Virgile à Rome, et que Virgile eût été Racine en France.

Puis, partant de cette idée, il a voulu la développer et en donner les preuves. Il a entrepris de trouver dans les vers de Virgile des vers de Racine, et il a pensé qu'il pourrait traduire même les tragédies de Racine en vers de Virgile.

C'est assurément là une idée singulière et d'une difficile exécution. Mais elle est ingénieuse. On est curieux de connaître comment on a pu tenter l'entreprise, et cependant l'auteur en a fait imprimer, il y a plus de trente ans, quelques fragments, sans qu'ils aient été remarqués; il n'en a mis en vente aucun ; il n'en a donné qu'à une douzaine d'amis. En outre, d'autres fragments, traduits par lui, n'ont pas même été imprimés. Ils sont restés dans son portefeuille pendant toute sa vie, sans qu'il ait jamais fait la moindre tentative de publicité. Il a seulement laissé échapper un moment l'espérance que quelqu'un par hasard les recueillerait un jour et peut-être les publierait. On lit un petit papier sur lequel est un écrit intitulé *Erratum*. « En cas, dit-il, qu'on imprimât après ma mort. » Il a donc prévu et probablement il a espéré que son idée ingénieuse attirerait un jour l'attention d'un ami des lettres, et je viens aujourd'hui répondre à ses vœux, en publiant, avec une parfaite exactitude, ce qu'il a fait et tel qu'il l'a laissé.

L'auteur est venu, comme tant d'autres sans fortune, avec un très-faible revenu d'assistance paternelle, faire ses études à Paris. Il avait alors, comme tant d'autres aussi l'ont éprouvé dans les débuts de leur vie, un grand nombre d'instants et peut-être même un grand nombre de jours inoccupés.

Lorsqu'on est à Paris sans famille et que l'on est arrivé avec une bonne éducation, des principes vertueux, une habitude de sagesse et de modération dans ses goûts, on sait bien et l'on sait vite le travail d'instruction que les professeurs enseignent et dont ils fixent l'étendue chaque jour. On goûte ensuite les plaisirs doux et sains de quelques promenades agréables et amusantes. Mais viennent les jours de pluie, très-nombreux à Paris, et les longues soirées de l'hiver, et les heures de fatigue, quand on rentre en sa chambre dans son isolement, et n'ayant plus rien à faire du travail quotidien prescrit par le professeur, que l'on a entièrement achevé dès le matin.

Je me représente alors le jeune avocat, l'esprit plein de ses premières études toutes classiques; que peut-il faire de ses soirées? il ne peut plus travailler, mais il peut lire; il s'applique souvent sur les belles scènes de Racine et répète quelques-uns des beaux vers de Virgile toujours présents à sa mémoire, et tout naturellement il unit, dans ce délassement qui l'occupe et le charme, son ami nouveau, Racine, avec son vieux camarade de pension, Virgile; certes, c'est là une innocente et douce, une noble et ingénieuse occupation.

Nous allons tirer de ce plaisir simple et calme, presque insignifiant tant il est innocent, un résultat bien remarquable et bien

important socialement, celui de faire des hommes heureux qui vivent en paix, et des citoyens éminemment capables de se protéger les uns les autres.

Voici l'exemple que j'ai sous les yeux :

Que fut notre auteur dans sa vie? Il est venu de Montdidier, où il est né en 1768, faire ses études au collége d'Harcourt, où il les a faites brillantes. Ensuite il s'est destiné, comme tant d'autres, au barreau : il s'est fait avocat. Il a souvent plaidé et ne s'est point illustré, parce qu'il n'a rencontré aucune de ces grandes causes attirant l'attention publique et qui donnent la renommée à leurs défenseurs.

Est-ce sa faute? non, sans doute; c'est dans l'usage de ses vertus qu'il a négligé les moyens d'intrigue qui auraient pu l'aider à s'emparer des affaires productives. Il a été honnête homme, peu fortuné et désintéressé, vivant sage et tranquille dans la médiocrité, et toujours honorable parce qu'il n'a jamais rien demandé à personne.

Je crois que c'est une belle vie que celle-là.

Mais les vertus, quoi qu'on en dise, font toujours leur chemin dans la ligne directe qui va au but; aussi a-t-il été, à son second degré, avocat de la liste civile. Il n'a eu rien à se reprocher; il avait été royaliste sous la république; il était resté le même sous l'empire; il le fut donc tout naturellement sous la restauration, et quand elle disparut, il lui demeura toujours attaché et dévoué.

Il n'est pas de vie plus simple et plus régulière que celle-là.

Aussi est-il vrai qu'en parcourant honorablement sa ligne

judiciaire, il fut appelé tout naturellement à une place d'avocat général. Ce fut là son troisième degré. Alors, juste, laborieux et par conséquent utile, appliqué à ses devoirs sans éclat, on le trouvait toujours faisant le bien, mais on ne le remarquait jamais, tant il était constamment à sa place. Il n'a jamais eu de controverse à soutenir ; tout allait bien autour de lui, le raisonnement était inutile. Il semble même que nous pouvons dire que, lorsqu'un jour le premier rang de la magistrature eut une vacance, ce fut la justice qui intervint elle-même et le prit par la main. Ce fut le quatrième degré de sa carrière. Il a été conseiller à la cour de cassation.

Cet honorable magistrat se nomme M. Charles-François Quéquet : il ne s'est pas marié; et mourut à Paris, dans l'exercice de ses fonctions de conseiller à la cour de cassation, à l'âge de soixante-douze ans, le 30 juillet 1840, à neuf heures du matin.

Quant à son ouvrage, il a un double mérite.

C'est d'abord une traduction des principales scènes des tragédies de Racine en vers latins, et, sous ce rapport, c'est un grand et bel ouvrage. On y trouve le récit de la mort de Mithridate, les imprécations de Clytemnestre au second acte d'Iphigénie, le récit d'Ulysse au cinquième acte de la même tragédie, enfin les imprécations de Thésée contre Hippolyte dans la tragédie de Phèdre, et le magnifique récit du songe d'Athalie. En outre, cette traduction est faite vers pour vers; c'est véritablement un chef-d'œuvre.

Elle a encore un caractère tout particulier. On y trouve des notes plus singulières encore que la traduction ; ce sont les ci-

tations des expressions de Virgile que Racine a introduites dans ses écrits. Elles prouvent de nouveau, et par un document incontestable, que Racine, en composant ses tragédies, avait l'esprit plein des œuvres des anciens. On reprend à Racine, en publiant cet ouvrage en 1858, les vers que lui-même a pris à Virgile en 1658, et l'auteur de la recherche prétend même qu'il aurait pu reprendre à Virgile aussi les vers que Virgile a pris à Homère.

Ainsi peut-être dira-t-on que ce sont les idées pour ainsi dire éternelles dans toutes les générations successives des hommes qui, étant appliquées tour à tour, à chaque époque de l'histoire du monde, aux travaux littéraires, se reproduisent les mêmes plus ou moins éclatantes sous la plume des écrivains. Je dois dire que moi-même j'ai mis en œuvre cette transmission des pensées avant d'avoir connu l'ouvrage que je publie aujourd'hui ; mais je l'ai fait de la manière la plus simple, en copiant les feuilles volantes de l'écriture même de Racine, sur lesquelles il a recueilli un grand nombre des pensées religieuses et morales des anciens, et je les ai publiées sous le titre de *Notes morales de Racine*.

Mais il n'est pas moins vrai que la recherche de cette transmigration des pensées par la métempsycose d'Homère à Virgile et de Virgile à Racine est un travail curieux et intéressant.

Et puisque enfin les vers français de Racine se trouvent ici traduits par les vers latins de Virgile, on peut intituler ce recueil : *Tragédies de Racine traduites en vers de Virgile*.

TRAGÉDIES DE RACINE

TRADUITES EN VERS DE VIRGILE

PRÉFACE DE L'AUTEUR

—

La langue poétique est universelle et indépendante du technique de chaque idiome particulier.

Pour être digne de la parler, il faut avoir reçu de la nature une organisation privilégiée :

..... Pauci quos equus amavit.

(Virgilius.)

Mais ceux qu'elle aura favorisés de cette organisation seront poëtes dans toutes les langues du monde.

Des hommes doués, d'ailleurs, d'un très-bon esprit, des têtes pensantes et éminemment philosophiques ont été insensibles aux charmes de la poésie, ou n'ont eu sur elle que des notions fausses.

N'a-t-on pas entendu un géomètre, à qui on demandait compte de l'effet qu'avait produit sur lui la lecture d'*Iphigénie*, répondre : Qu'est-ce que cela prouve?

On est affligé quand on se rappelle que Pascal et Malebranche ne concevaient la poésie que dans un certain arrangement de mots! Comme dans les siècles de décadence des lettres (et notre âge en fournirait malheureusement plus d'un exemple), certains prosateurs, justifiés par de honteux succès, ne placent l'éloquence que dans l'emploi désordonné de figures ambitieuses, dans l'alliance d'idées incohérentes, dans le fracas stérile de phrases plus ou moins sonores. Tels on voit les compositions ossianiques et romantiques et tous les écrivains de cette école. Non, l'éloquence, comme la poésie sa sœur, n'est pas dans les mots, elle est toute dans la pensée.

Or, les hommes doués de l'heureuse organisation dont je parlais tout à l'heure pensent dans la langue du pays qui les a vus naître. Chacune des langues qui se partagent l'empire du globe n'est, en effet, que l'instrument, différent suivant les lieux, dont se sert chacune des peuplades entre lesquelles se distribue l'espèce humaine, pour exercer la faculté de penser commune à la masse entière.

La poésie doit donc avoir, pour les hommes de tous les pays, une racine commune; sa langue, je le répète, doit être universelle.

Un bon ouvrage à faire serait de rechercher, à travers les modifications nées de la diversité des idiomes, le lien commun qui les unit tous sous le rapport de la poésie; et la solution de ce problème, que je crois très-difficile, mais non pas impossible, amènerait probablement la découverte des éléments communs à tous les idiomes de la langue poétique.

Il faut soigneusement distinguer la versification de la poésie.

Point de poésie sans versification! C'est un dogme qu'il faut d'abord tenir pour inviolable, en rejetant bien loin ce paradoxe né de l'impuissance orgueilleuse de Lamotte, le moins poëte peut-être de tous nos faiseurs de vers; paradoxe répété par tous ceux qui, se traînant à sa suite, ne savaient faire l'éloge de la plus admirable poésie qu'en disant : « Cela est beau comme de la prose. »

La versification, plus dépendante du génie et même du technique de chaque langue, est à la poésie ce que la forme est à la substance.

Que la versification soit appliquée à des sujets simples et familiers, et elle est élégante et facile; elle donnera à la manière dont ces sujets auront été pensés un charme et un mérite de plus, le charme de l'harmonie, le mérite de la difficulté vaincue; mais ce ne sera pas encore de la poésie.

La poésie ne veut pas seulement de l'élégance et de l'harmonie, elle veut de la grandeur et des images.

La poésie, suivant les anciens, est le langage des dieux. Ce langage ne peut qu'être élevé et majestueux comme les dieux eux-mêmes ; les hommages des mortels à la Divinité, les récits des hauts faits ou des infortunes des héros, que, dans les idées de la théologie païenne, la vertu rapprochait de l'essence divine,

> Quos ardens evexit ad æthera virtus,
>
> (VIRGILIUS.)

le développement mis en action de leurs passions, de leurs sentiments dans des situations touchantes ou terribles : voilà les grands sujets, les sujets naturels ; enfin, si j'ose m'exprimer ainsi, la matière première de la poésie : c'est dans l'ode, dans l'épopée, dans la tragédie qu'elle a principalement son siége et son empire.

A Dieu ne plaise qu'on me soupçonne de songer à l'exclure des poëmes appelés didactiques !

Mais, sous le rapport de la poésie, ces compositions ne sont toutefois que secondaires ; elles ne comportent que la poésie de style, la poésie descriptive, si ce n'est dans les épisodes, qui ne sont pas le sujet même, mais dans lesquels le poëte, quand il est Virgile, sait bien s'élever à toutes les hauteurs de la langue poétique.

« Les Français n'ont pas la tête épique, » disait M. de Malézieux à Voltaire, qui le consultait sur *la Henriade*. Disait-il vrai. et cet anathème est-il mérité ?

C'est une thèse que je n'ai pas la volonté de débattre ; mais notre langue du moins est susceptible de beautés tragiques ; c'est une vérité qu'il ne serait pas permis de nier en présence de notre Corneille, de notre Racine, supérieurs à tous les tragiques de l'antiquité.

Il ne m'appartient pas, je doute même qu'il soit possible d'assigner un rang entre ces deux grands hommes, et je ne veux pas faire, pour la centième fois, un parallèle qui est devenu un lieu commun de l'école. Mais s'il m'était permis d'énoncer mon opinion sur leur mérite, tout en convenant que Corneille a peut-être une plus grande hauteur de pensée, je dirais que Racine me paraît avoir réuni un plus grand nombre des parties qui constituent le poëte proprement dit.

La poésie de Racine est, à mon sens, le type de la perfection ; je ne conçois rien au delà. Mais toutefois, ce génie étonnant ne me semble pas unique en son espèce. Il est un autre poëte dont la lecture me fait éprouver précisément les mêmes sensations et qui a pour moi le même charme, quoique sa langue ne soit pas la mienne. Ce poëte est Virgile.

Je ne sais si je m'abuse, mais c'est pour moi une vérité de conviction et de sens intime, que ces deux grands esprits ont eu l'un avec l'autre des affinités, des analogies dont il est impossible de ne pas être frappé. La trempe de leur organisation intellectuelle me paraît être complétement homogène, et je regarde comme démontré que si Racine fût né Romain, il aurait fait *l'Énéide*, et que si Virgile fût né parmi nous, ce serait à lui que nous aurions dû *Iphigénie*, *Phèdre* et *Athalie*.

Cette idée était depuis longtemps dans ma tête d'une manière assez confuse, et comme une sorte de théorie vague, lorsque le hasard m'offrit une occasion de la confirmer en la réduisant pour ainsi dire en pratique.

J'étais condamné à garder le lit par une maladie moins grave qu'assujettissante, et qui me laissait d'ailleurs une grande liberté d'esprit. A travers toutes les excursions de mes idées, ma mémoire me rappela quelques vers de Racine, et, par un mécanisme que je regardai comme fortuit, ces vers se présentèrent à ma pensée traduits dans la langue de Virgile. La facilité, j'ai presque dit la spontanéité de cette traduction me frappa, et, rendu à la santé, j'ai voulu poursuivre cet essai.

J'ai pris successivement plusieurs morceaux de Racine et je les ai traduits en latin, vers pour vers. Je puis assurer que ce travail ne m'a pas coûté de très-grands efforts. Les tournures, les expressions de Virgile, quelquefois même ses hémistiches sont venus comme de soi se placer dans ma version. Mes larcins, très-volontaires, sont patents pour la plupart. Il y en a sans doute beaucoup d'autres qui sont involontaires et dont je ne pourrais pas moi-même indiquer les sources, quoique bien réelles.

Il en résulte, si je ne me trompe, que Virgile et Racine, à la différence des idiomes près, ont parlé la même langue poétique. Qu'on fasse une pareille épreuve sur Corneille, et il s'en faudra bien qu'on atteigne le même résultat; et cela semble autoriser le jugement que j'ai osé porter plus haut, en annonçant que Racine me paraissait plus généralement poëte que Corneille.

Ensuite, j'ai montré, à diverses fois, cet essai à quelques hommes de goût, juges compétents en ces matières. Ils ont trouvé que mes vers n'avaient point l'allure pénible et contrainte d'une traduction ; qu'ils semblaient avoir été pensés dans la langue en laquelle ils sont écrits ; et j'oserais le répéter après eux sans craindre d'être taxé d'orgueil, car tout ceci n'est qu'œuvre de mémoire et non pas de talent.

Je n'ai voulu qu'indiquer comment on peut, si je puis m'exprimer ainsi, faire remonter Racine à sa source ; ce n'est pas un chef-d'œuvre que j'ai entendu faire, mais une expérience. Je crois, après tout, que cette expérience n'est pas sans résultat, et ce résultat, je le livre aux méditations des hommes qui ont plus de lumières et plus de loisirs que moi. Sous des mains habiles, il pourrait devenir fécond.

Si je n'avais pas oublié le grec, et s'il m'était encore permis de lire Homère dans sa langue, je poursuivrais, en remontant de Virgile à lui, l'épreuve que j'ai faite en remontant de Racine à Virgile.

Peut-être, à considérer notre langue comme placée dans l'arbre généalogique de l'esprit humain au troisième degré des générations littéraires, retrouverait-on ainsi, dans la plus belle langue que les hommes aient jamais parlée, les traces originelles, et par conséquent les preuves de cette unité de la langue poétique que, par le rapprochement de Virgile et de Racine, je suis tenté de croire universelle.

Dans tous les cas, quand même cette universalité ne serait

qu'une chimère, il resterait toujours pour certain que l'heureuse tradition du beau ne peut être conservée que par l'étude constante des classiques :

Vos exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

(HORATIUS.)

Seul rempart qui puisse être opposé avec succès aux invasions du mauvais goût, fléau destructeur de toute littérature.



TRAGÉDIES

MITHRIDATE

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE IV

ARBATE.

Le roi touche à son heure dernière,
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumière;
Je l'ai laissé sanglant porté par des soldats,
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharès! Ah! grands Dieux! Je doute si je veille!
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor! Xipharès, que mes pleurs...

ARBATE.

Il vit, chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort, en ces lieux, la nouvelle semée
Ne vous a pas, vous seule et sans cause, alarmée.

MITHRIDATES

ACTUS QUINTUS

SCENA IV

ARBATES.

Supremæ proximus horæ,
Rex oculos ægrâ(1) attollit sub morte natantes(2).
Armatorum humeris fultus venit: ora cruentum (3)
Insequitur Xiphares, lacrymis vestigia signans (4).

MONIMA.

Proh! Superi! Xiphares! vivit ne ac vescitur aurâ
Æthereâ (5)? Aut vigilem fallacia somnia ludunt (6).
Vivit adhuc Xiphares! tantis quem fletibus amens...

ARBATES.

Vivit, acerba dolens, famâ super æthera (7) clarus,
Occubuisse virum crudeli funere, nec tu
Sola, nec immerito mentem turbata (8) timore.

Les Romains, qui partout l'appuyaient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.

Le roi, trompé lui-même, en a versé des larmes,
Et, désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours, tout près d'être forcé,
Et voyant, pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.

D'abord, il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles,
Et les a trouvés tous sans force et sans vertu.
« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu;
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre.
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »

Il parle, et défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.

Audieras : ista Romani fraude bilingues (9)
Mollierant fractas nostrorum ad prælia vires(10).

Ipse, dolo captus, lacrymas rex fudit inanes(11).
Certus et adverso deinceps contendere marte 12),
Sacrilegis nati circumdatus undique turmis,
Spem ratus esse sibi, tanto in discrimine nullam
Multa gemens ignominiam (13) horrescensque videndo
Romanas aquilas inter sua signa volantes,
Hunc sibi votorum statuit finemque modumque
Effugere hostiles, meditatâ morte, triumphos.

Ac primum (14) infernas avidus descendere ad umbras,
Quæ sibi fida magis sperat, tentare venena,
Aggressus, succos herbarum sentit inertes.
« Quid juvat clusis toties confidere succis?
Dum studii omnigeni vires hebetare veneni,
Auxilium, demens! afflictis utile rebus(15),
Eripui (16). Patet ad lethum via certior, et nunc
Funera quærere amem nuribus lugenda latinis. »

Sic ait, et ruptis pandi jubet atria portis,
In medios quæ ruit (17), vultu imperterritus, hostes,

A l'aspect de ce front dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous retournant en arrière,
Entre eux et nous laisser une large carrière,
Et déjà quelques-uns couraient épouvantés,
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés!

Mais le dirai-je? O ciel! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le roi,
Qu'un reste de soldats défendait avec moi.

Qui pourrait exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois,
A de ce grand héros terminé les exploits!

Enfin, las et couvert de sang et de poussière,
Il s'était fait de morts une noble barrière.
Un autre bataillon s'est avancé vers nous.
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs coups:
Ils voulaient tous ensemble accabler Mithridate.

Mais lui : « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate,
» Le sang et la fureur m'emportent trop avant;
» Ne livrons pas surtout Mithridate vivant. »

Ut regem videre (18) animis immanè frementem (19),
Quo minitante humilis toties pavor agmina stravit (20).
Visi omnes revocare gradus (21) longamque repentè,
Emensi spatium vacuo descedere campo.
Pars etiam ad fidas, turpi formidine (22), naves
Diffugiunt (23), notâque iterùm conduntur in alvo (24).

Sed loquar an sileam (25)? Fugientes increpat ore
Pharnaces. Illis redit in præcordia virtus (26),
Audaces pudor ipse facit, densoque lacessunt
Agmine (27), quem raro tutabar milite regem.

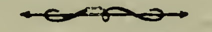
Quis fando memoret quanto, per tela, per enses,
Marte sub extremo Mithridates arserit astu!
Flammatos oculorum orbes (28), hinc, indè, volutans (29)
Romanorum animas quot hianti merserit orco (30)!

Stabat, sanguinea respersus pulvere, stratis
Corporibus latè, structo velut aggere, septus (31),
Ecce fatigatis miles novus ingruit : ictus
Romani primum cohibent, dein agmine facto (32),
Obruere unanimes regem aggrediuntur... At ille :

« Jam satis Ausonis sudavit sanguine littus (33):
» Abripiunt me cædis amor justique dolores
» Præcipitem ; at vivo careat Mithridate triumphus! »

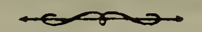
Aussitôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant;
Faible, et qui s'irritait contre un trépas si lent;
Et se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevait encor sa main appesantie;
Et marquant à mon bras la place de son cœur,
Semblait d'un coup plus sûr implorer la faveur.

Tandis que, possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards;
J'ai vu, qui l'aurait cru? J'ai vu de toutes parts,
Vaincus et renversés, les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux, abandonnant la place,
Et le vainqueur vers nous s'avançant de plus près,
A nos yeux éperdus a montré Xipharès.



Hoc dicens, ferrum adverso sub pectore condit (34).
Sed mors fortem animum rursùs fallitque fugitque.
Collapsum excipio. Crassum vomit (35) ore cruorem (36).
Mortem in vota vocans, indignatusque morantem
Reliquias vitæ tristes lucemque perosus (37).
Lentâ morte gravem dextram attollebat et ægro
Signabat sub corde locum, quà certior ictus
Eluctantem animam nexosque resolveret artus (38).

Dùm mœrore amens, visuque affixus in uno (39)
Ipse meo meditor sub pectore condere ferrum,
Avocat ecce oculos sublatus ad æthera clamor (40),
Vidi egomet vidi (poterat quis credere?) victum
Undique Pharnacen, Romanos undique fusos
Terga dare (41) et rapido ad naves evadere cursu.
Mox, ubi victricem licuit contingere dextram,
Magnanimum Xipharen oculi stupuêre videndo.



NOTES LATINES

Le recueil de ces notes a été fait afin de prouver que les vers de Racine contiennent réellement les pensées de Virgile; et l'auteur, qui traduisait en vers latins les vers de Racine, était forcé de reprendre à Virgile les mêmes expressions que Racine lui avait empruntées.

(1) Jam *morte sub ægrâ.*
Georg. III, 512.

(2) Conditque *natantia* lumina somnus.
Georg. IV, 496.

(3) Lacerum *crudeliter ora.*
Æn. VI, 495.

(4) Et summo *vestigia* pulvere *signent.*
Georg. III, 171.

(5) . . . . . Si *vescitur aurâ*
Ætherea?

Æn. I, 546 et 547.

(6) Sopitos *deludunt somnia* sensus.
Æn. X, 642.

(7) *Famâ super æthera* notus.
Æn. I, 379.

(8) Subito *mentem turbata* dolore.
Æn. XII, 599.

(9) . . . . Tyriosque *bilingues*.
Æn. I, 661.

(10) . . . . . Torpent *infractæ ad prælia vires*.
Æn. IX, 499.

(11) . . . . . *Lacrymas*que *effudit inanes*.
Æn. X, 465.

(12) Infractos *adverso marte* Latinos.
Æn. XII, 1.

(13) *Multa gemens ignominiam*.
Georg. III, 226.

(14) *Ac primùm*.
Æn. I, 174.

(15) *Afflictis* melius confidere *rebus*.
Æn. I, 452.

(16) . . . . . His Juppiter ipse
Auxilium solitum *eripuit*.
Æn. IX, 129.

(17) . . . . . *Medios* moriturus *in hostes.*
Æn. IX, 554.

(18) *Ut videre virum.*
Æn. IV, 490.

(19) *Animis*que *immanè frementem.*
Æn. XII, 535.

(20) . . . . . Et mortalia corda
Per gentes *humilis stravit pavor.*
Georg. I, 330 et 331.

(21) Sed *revocare gradum.*
Æn. VI, 128.

(22) *Fida* petunt, *pars* ingentem, *formidine turpi.*
Æn. I, 400.

(23) *Diffugiunt* alii *ad naves* et littora cursu.
Æn. I, 399.

(24) . . . . . Et *notâ conduntur in alvo.*
Æn. I, 401.

(25) *Eloquar an sileam.*
Æn. III, 39.

(26) Quondam etiam *victis redit in præcordia virtus.*
Æn. II, 367.

(27) . . . . . *Agmine denso*
Consistunt.
Æn. IX. 788 et 789.

(28) Ardentes *oculorum orbes.*
Æn. XII, 670.

(29) *Flammato* secum Dea *corde volutans.*
Æn. I, 50.

(30) Quem quisque virum *dimiserit orco.*
Æn. IX, 527.

(31) Hostilique *aggere septus.*
Æn. XI, 398.

(32) *Agmine facto.*
Georg. IV, 167, et VIII, 595.

(33) Dardaneum toties *sudavit sanguine littus.*
Æn. II, 582.

(34) *Hoc dicens, ferrum adverso sub pectore condit.*
Æn. XII, 950.

(35) *Crassum vomit ore cruorem.*
Æn. V, 469.

(36) . . . . . *Crassumque cruorem.*
Ore ejectantem.
Æn. V, 469.

(37) *Lucemque perosi.*
Æn. X, 349.

(38) Quæ *luctantem animam nexosque resolveret artus.*
Æn. IV, 695.

(39) *Obtuta*que hæret *defixus in uno.*
Æn. I, 495.

(40) Quo fremitus *vocat* et *sublatus ad æthera clamor.*
Æn. II, 338.

(41) Latio *dare terga* sequaci.
Æn. X. 366.



IPHIGÉNIE

IPHIGÉNIE

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE IV

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste,
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice!
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main!

Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pouvez-vous, par des pleurs, prouver votre tendresse?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts nous condamne au silence

IPHIGENIA

ACTUS QUARTUS

SCENA IV

CLYTEMNESTRA.

Te non mentiris (1) funestâ stirpe creatum (2) !
Te talem genuêre (3), Atreus, talemque Thyestes (4) !
Quin proprio natam properas absumere ferro,
Maternisque, nefas! epulandum apponere mensis (5).

En quæ, fraude piâ, felicia sacra movebas,
Barbare! nec jussum te subscribente nefandum!
Triste ministerium manus (6) aversata refugit (7).

Cur patrium ostentas, mentitâ fronte, dolorem?
An lacrymis pater, et fictâ pietate probaris?
Dic ubi fusæ acies pugnataque marte secundo (8)
Prælia (9), et undantes inimico sanguine campi
Dic quibus exsultet vindex tua dextra ruinis?
Quæ me incusantem fumantis (10) cæde recenti (11)

Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?

Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.

Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi moi-même, enfin, me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?

Que dis-je? cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois!

Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père.
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,

Arva silere jubent? natæ succurrere certum
Sola hæc testari poterant monumenta parentem.
Infensis, aiunt, debetur (12) victima fatis (13)?
Ergo ne fata canunt quidquid cecinisse videntur?
Scilicet (14) innocuum sitiunt injusta cruorem
Numina, et occisâ placari virgine gaudent (15)?

Si plectunt Helenæ stirpem pro crimine totam,
Ex Helenâ genitam ripis arcesse Lacænis
Hermionem; tali repetat mercede redemptam
Quam nimio Menelas uxorius (16) ardet amore.

Ast ubi delirat frater, cur plecteris ultro (17)?
Cur dabis immeritas Helenæ crimine pœnas?
Cur materna jubas laniantem viscera, puro
Sanguine me pœnam (18) vesani pendere amoris (19).

Quid loquor, infelix? hæc tanti causa tumultûs,
Hæc Helena, Europæ atque Asiæ communis Erinnys (20)
Estne tibi merces tantorum digna laborum?
Ora (21) suo quoties suffudit nostra rubore (22)!

Antea fatalis quam fratri nuberes uxor,
Theseus à patrio fugitivam abduxerat audax
Limine : cui posthac, furtivis juncta hymenæis,

Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse,
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.

Mais non, l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.

Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.

Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison!

Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!

Natam infelicem, sic Calchas retulit auctor,
Edidit, illiciti miserabile pignus amoris,
Quam reliquos mater celavit conscia Graios.

Sed violatus amor spretique injuria fratris (23),
Cura tibi levis, et pectus non ista remordent (24).

Hæc tua regnandi nunquàm satiata cupido (25)
Manè salutantum tot (26) regum plena timoris
Obsequia, imperii fasces ac summa potestas
Hæc tibi numina sunt (27), istis, pater impie, natam
Numinibus mactas, jugulandamque objicis ultrò,
Nedum impendentem cures avertere cultrum.
Sollicitus ne jure sibi quis vindicet æquo,
Tu proprio sceptrum mercari sanguine gestis;
Ut quicumque tuos sibi poscere vellet honores (28)
Horreat imperium tantâ mercede pacisci.

Siccinè tu pater es? Fraudem indignata nefandam,
Ah! sceleris tanti mens victa horrore fatiscit.

Ergo ne, crudeli Graiorum adstante coronâ,
Sacrilego natam feriet mucrone sacerdos,
Disrumpetque sinus, oculisque inhiantibus hærens,
Consulet aversos spiranti in pectore divos (29)!

Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée,
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés!

Non, je ne l'aurai pas amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher;
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher;
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, l'arracher à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.



Ast ego, quæ curru advexi sublimis ovantem,
Sola domum et vacuas mœrens (30) remeabo Mycenas
Orba, redibo vias halentes flore recenti,
Quem teneris, nuper, me presserat auspice plantis (31)!

Non ita (32), nec natam ad mortem, me teste, reposcent (33);
Aut dabitur duplex immitibus hostia Graiis.
Impavidam me nulla tenet reverentia; ab istis
Non prolem abripies, cæsâ nisi matre, lacertis
Eia age, crudelis pater conjuxque, paterque,
Matris ab amplexu, si tanta audacia menti,
Quid dubitas natam divellere (34)? Tu, tamen, intrò,
Nata, redi, meaque extremùm præcepta facesse (35).



NOTES LATINES

(1) At non ille *satum* quo te *mentiris* Achilles!
Æn. II, 540.

(2) Vulcani *stirpe creatus*.
Æn. X, 543.

(3) Qui tanti *talem* genuêre parentes.
Æn. I, 606.

(4) Qui *te talem genuêre parentes*.
Æn. X, 597.

(5) . . . . . Non ipsum *absumere ferro*.
Ascanium *patriisque epulandum apponere mensis*.
Æn. IV, 601 et 602.

(6) *Triste ministerium*.
Æn. VI, 223.

(7) . . . . . *Aversus*que *refugit*
Fœda *ministeria*.
Æn. VII, 618 et 619.

(8) . . . . . Tumidusque *secundo*
Marte ruat.
Æn. X, 21 et 22.

(9) . . . . . Et *marte secundo*
Omnia corripuisse.
Æn. XI, 899.

(10) Me bello e tanto digressum *et cæde recenti*.
Æn. II, 718.

(11) . . . . . Semperque *recenti*
Cæde tepebat humus.
Æn. VIII, 195 et 196.

(12) . . . . . Soli mihi Pallas
Debetur.
Æn. X, 442 et 443.

(13) . . . . . Tum *fatis debitus* Aruns.
Æn. XI, 759.

(14) *Scilicet* is superis labor est.
Æn. IV, 379.

(15) Sanguine *placastis* ventos et *virgine cæsâ*.
Æn. II, 116.

(16) . . . . . Pulchramque *uxorius urbem*
Extruis.
Æn. IV, 266.

(17) Quidquid *delirant* reges *plectuntur* Achivi.
Horatius, Ep. lib. I, ep. 2.

(18) Ipsi has *sacrilego pendetis sanguine pœnas.*
Æn. VII, 595.

(19) . . . . . Tum *pendere pœnas*
Cecropidæ jussi.
Æn. VI, 20 et 21.

(20) *Trojæ et patriæ communis Erinnys.*
Æn. II, 573.

(21) At si virgineum *suffuderit ore ruborem.*
Georg. I, 430.

(22) . . . . . Virgineo *suffuderit ora rubore.*
Id. suivant quelques manuscrits.

(23) . . . . . *Spretæque injuria formæ.*
Æn. I, 27.

(24) . . . . . Quando hæc *te cura remordet.*
Æn. I, 261.

(25) Nec tibi *regnandi* veniat tam dira *cupido.*
Georg. I, 37.

(26) *Manè salutantum* totis vomit ædibus undam.
Georg. II, 462.

(27) Dextra *mihi deus*, et telum quod missile libro.
Æn. X, 773.

(28) Ibat ovans, divumque *sibi pascebat honorem*.
Æn. VI, 589.

(29) . . . . . Pecudumque reclusis
Pectoribus inhians spirantia consulit exta.
Æn. IV, 63 et 64.

(30) *Sola domo mœret vacuâ.*
Æn. IV, 42.

(31) Ah ! tibi ne *teneras* glacies secet aspera *plantas*.
Egl. X, 49.

(32) *Non ita*, namque etsi...
Æn. II, 583.

(33) Regem *ad supplicium* præsenti Marte *reposcunt*.
Æn. VIII, 495.

(34) Non ego nunc dulci *amplexu divellerer* usquam,
Nate, tuo.
Æn. VIII, 568.

(35) Matris *præcepta facessit.*
Georg. IV, 548.

IPHIGÉNIE

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE VI

ULYSSE.

Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyait pour elle Achille et contre elle l'armée;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantait l'armée et partageait les Dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage;
Déjà coulait le sang, prémices du carnage;
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible et plein du dieu qui l'agitait sans doute :

« Vous, Achille, » a-t-il dit, « et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
Le dieu, qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique son oracle et m'instruit de son choix.

IPHIGENIA

ACTUS QUINTUS

SCENA VI

ULYSSES.

Jamque adeò totis bacchans discordia castris
Pectoribus Danaum cæcas afflaverat (1) iras,
Et pugnæ dederat signum ferale cruentæ.
Horrendo tua progenies exterrita visu,
Contra se Danaos, pro se spectabat Achillem.
At, multorum instar (2). Danaos furiatus Achilles
Territat, et scindit studia in contraria Divos (3);
Sed jam telæ volant ac ferreus ingruit imber(4);
Jam sanguis fluit, infandiæ præludia cædis.
Improvisus adest (5) inter media (6) agmina (7) Calchas,
Torva tuens (8), oculisque minax, hirtoque capillo
Terribilis, plenusque deo fera corda domante (9):

« Vos, » ait, « Eacide, Danaïque, audite canentem.
Quid Superûm responsa ferant (10), quam destinet aræ (11),
Me deus admonuit, vobis ego pando sacerdos (12).

Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée, y doit laisser sa vie;
Thésée, avec Hélène uni secrètement,
Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
Une fille en naquit que sa mère a célée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée;
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.

Sous un nom emprunté, sa noire destinée
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend; elle est devant vos yeux,
Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux. »
Ainsi parle Calchas; tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile :
Elle était à l'autel, et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.

Elle-même, tantôt, d'une course subite,
Était venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort,
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras :

Altera Tyndaridis claro de sanguine virgo,
Altera Dîs moriens hìc Iphigenia litabit (13).
Tyndaridi Thæseus secreto addictus amore
Sero connubii raptam sibi fœdere junxit (14).
Hinc sata progenies, atque Iphigenia vocata,
Quam reliquos mater celavit sedula Graïos.
Vidi egomet miseri furtivum hoc pignus amoris,
Vitam infelicem minitatus et aspera fata (15).

Has tetigit nuper ficto sub nomine ripas
Vi Superûm jactata (16), suoque adducta furore.
Me videt, audit, adest oculis nunc obvia vestris :
Sola hæc debetur (17) Superis, hanc fata reposcunt. »
Sic ille : auscultant tremebundi atque ora tenentes (18),
Eriphilenque omnes longo agmine circumspectant (19).
Arrecta antè aram stabat, forsanque morantes (20)
Increpitabat atrox (21) alto sub pectore (22) cultros.

Ipsa repentino vulgaverat invida cursu
Quam tu cauta fugam natæque tibique parabat (23).
Mirantur taciti sortem, mirantur (24) et ortum
Virginis : at quoniam promissa ad mœnia Trojæ (25).
Morte viam sternet, morituram exercitus omnis
Magnâ voce tonans fatali devovet orco.
Jamque manum ejiciens Calchas assurgit; at illa :

« Arrête, » a-t-elle dit, « et ne m'approche pas!
» Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
» Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et, sur l'autel voisin,
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.

A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'autel entendre leur tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par ses mugissements;
La rive au loin gémit blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que, dans une nue,
Jusque sur le bûcher, Diane est descendue,
Et croit que, s'élevant au milieu de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'agite, tout part.
La seule Iphigénie,
Dans ce commun bonheur, pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir;
Venez; Achille et lui brûlent de vous revoir,
Madame, et désormais, tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

« Parce (26), » ait Eriphilen, « manibus temerare profanis,
Si modò, quod perhibes (27), tali sum sanguine creta,
Noverit ille meus sine te prorumpere sanguis :
Esto procul. » Volat inde furens, arâque sub ipsâ
Raptum indignato defigit pectore ferrum.

Virgineum vix terra bibit rebufacta cruorem (28),
Intonuit lævum (29) : redivivi, carcere rupto,
Speratis agitant stridoribus aera venti,
Desuetisque altum reboat mugitibus æquor.
Cum gemitu (30) longè spumis turgentibus albens
Ripa sonat (31); subitos ultrò pyra concipit ignes;
Fulguribus cœlum rutilat, sanctumque dehiscens
Incutit horrorem, qui corda labantia (32) firmat.
Ipsa etiam delapsa polo (33), si credere dignum est (34)
Attonitis, flammas inter Latonia fertur
Insedisse rogo, rursusque ad summa volasse,
Thura precesque ferens.
Concurritur (35) undique puppes,
Undique solvuntur : cunctis lætantibus, una
Infensæ mortem dolet Iphigenia puellæ.
Hanc recipe incolumem, patris inter brachia (36), mater;
Atrides te poscit ovans, te poscit Achilles;
Et studiis tandem concorditus, unus et alter
Augustum certant (37) avidi componere (38) fœdus (39).

NOTES LATINES

(1) . . . . . Lætos oculis *afflârat* honores...
Æn. I, 591.

(2) Agmen agens Clausus, *magnique ipse agminis instar.*
Æn. VII, 707.

(3) *Scinditur* incertum *studia in contraria* vulgus.
Æn. II, 39.

(4) . . . . . It toto turbida cœlo
Tempestas telorum, ac *ferreus ingruit imber.*
Æn. XII, 284.

(5) *Improvisus adest.....*
Æn. IX, 49.

(6) *Tela inter media.*
Egl. X, 45.

(7) Hunc ubi miscentem longè *media agmina* vidit.
Æn. X, 721.

(8) Ardentem et *torva tuentem.*
Æn. XI, 467.

(9) Os rabidum, *fera corda domans.*
Æn. VI, 80.

(10) *Quem* casum portanta *ferant.*
Æn. VIII, 533.

(11) Et me *destinat aræ.*
Æn. II, 129.

(12) *Vobis* furiarum *ego* maxima *pando.*
Æn. III, 252.

(13) . . . . . Animâque *litandum.*
Argolicâ.
Æn. II, 118.

(14) . . . . . *Juncta est* mihi *fœdere* dextra.
Æn. VIII, 169.

(15) Si quâ *fata aspera* rumpas.
Æn. VI, 882.

(16) Terris *jactatus* et alto
Vi Superûm.
Æn. I, 3 et 4.

(17) . . . . . *Soli* mihi Pallas
Debetur.
Æn. X, 443.

(18) . . . . . Intentique *ora tenebant.*
Æn. II, 1.

(19) Constitit, atque oculis Phrygia *agmina circumspexit.*
Æn. II, 68.

(20) Æstatem *increpitans* seram zephyros*que morantes.*
Georg. IV, 138.

(21) Sævit *atrox* Volscens.
Æn. IX, 420.

(22) . . . . . Habitatque *sub alto*
Pectore.
Æn. VI, 599 et 600.

(23) His commota *fugam* Dido sociosque *parabat.*
Æn. I, 360.

(24) *Mirantur* dona Æneæ, *mirantur* Iulum.
Æn. I, 709.

(25) . . . . . Cernes urbem et *promissa* Lavini.
Mœnia.
Æn. I, 258 et 259.

(26) *Parce* pias scelerare *manus.*
Æn. III, 42.

(27) *Si modò, quem perhibes,* pater est Apollo.
Georg. IV, 323.

(28) Hæsit, *virgineum*que altè *bibit* acta *cruorem*.
Æn. XI, 804.

(29) *Intonuit lævum.*
Æn. II, 693 et IX, 631.

(30) *Cum gemitu* glomerat, fundoque exæstuat imo.
Æn. III, 577.

(31) Julia quâ ponto *longè sonat* unda refuso.
Georg. II, 163.

(32) . . . . . Vulgi variare *labantia corda.*
Æn. XII, 223.

(33) Visa dehinc *cœlo* facies *delapsa* parentis.
Æn. V, 722.

(34) *Si credere dignum est.*
Æn. VI, 173.

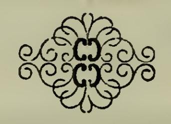
(35) Erumpunt portis, *concurritur.*
Georg. IV, 78.

(36) Miraturque, *inter*que manus et *brachia* versat.
Æn. VIII, 619.

(37) . . . . . *Certant*que illudere capto.
Æn. II, 64.

(38) . . Et læti placitum *componite fœdus.*
Æn. X, 15.

(39) . . . . . Avidus *confundere fœdus.*
Æn. XII, 290.



PHÈDRE

PHÈDRE

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE II

THÉSÉE.

Perfide! oses-tu bien te montrer à mes yeux?
Monstre, qu'a trop longtemps épargné ma colère,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie!
Tu parais dans les lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit pas parvenu!
Fuis, traître! ne viens point braver ici ma haine,
Ni tenter un courroux que je retiens à peine.
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,

PHÆDRA

ACTUS QUARTUS

SCENA II

THESEUS.

Perfide! tene oculis audes ostendere nostris?
Bellua, cui nimium tardi Jovis ira pepercit!
Relliquiæ scelerum quæ tuto ex orbe fugavi!
Postquam infandus amor tentare extrema furentem
Impulit, et thalamos ausum incestare paternos (1),
En caput invisum (2) nobis interritus offers!
En loca tu repetis sceleratæ conscia flammæ!
Querere nec properas alio sub sole jacentes (3),
Quò nondùm Thesei nomen pervenerit, oras!
Hinc fuge, cessantemque iram ne sponte lacessas,
Neve ægro malè compressum sub corde dolorem
Sollicites. Pudet, ah! Satis, æternumque pudebit (4),
Theseus indignæ sobolis quod vixerit auctor,

Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis, et si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je, et sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes États.

Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues douleurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux l'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui; venge un malheureux père;
J'abandonne ce traître à toute ta colère;
Étouffe dans son sang ses désirs effrontés;
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

Ne tua mors saltem, misero probosa parenti,
Nostrorum obscuret decus immortale laborum (5).
Hinc fuge; nec te aliàs, qui flammis omnia lustrat (6)
Sol, pede sacrilego temerantem hæc limina cernat,
Ni cecidisse voles, tetris comes additus (7) umbris
Latronum, meritâ quos mersi in tartara morte.
Ah! fuge, et, æternùm nostris à finibus exul (8),
Horrendo aspectu regna indignantia solve.

Tuque adeò, Neptune, meo si munere (9) quondàm
Exstinctis requiere tuæ latronibus oræ,
Quod primo expeterem voto, pro talibus ausis,
Te concessurum mihi, promisisse memento.
Dum traherem noctes (10) duro sub carcere longas,
Auxilii parcus, quod erat mihi debita merces,
Abstinui precibus te poscere : te mihi sanctum
Seposui prudens graviora in tempora numen (11).
Nunc te (12) in vota voco (13) : miserandum ulciscere patrem;
In scelus hoc iras omnes effunde (14); nefandos
Sanguine in incesto restingue libidinis æstus :
Neptunum ex pœnâ Theseus cognoscet amicum.

NOTES LATINES

(1) *Thalamos ausum incestare* novercæ.
Æn. X, 389.

(2) *Invisum* hoc detrude *caput* sub Tartara telo
Æn. IX, 496.

(3) Alio patriam quærunt sub sole jacentem.
Georg. II, 512.

(4) *Sedet æternùmque sedebit*
Infelix Theseus.
Æn. VI, 617.

(5) *Sol* qui terrarum *flammis* opera *omnia lustras.*
Æn. IV, 607.

(6) . . . . . *Comes* additus unà
Æolides. . . . .
Æn. VI, 528.

(7) Pererratis amborum *finibus exul.*
Egl. I, 62.

(8) *Vestro* si *munere* tellus.
Georg. I, 7.

(9) *Pro talibus ausis.*
Æn. II, 535.

(10) Vario *noctem* sermone *trahebat.*
Æn. I, 748.

(11) Ergo eadem supplex venio, et *sanctum mihi numen.*
Arma rogo. . . . .
Æn. VIII, 382.

(12) Divosque *in vota vocasset.*
Æn. V, 234.

(13) Fratrem in vota vocabit.
Æn. V, 514.

(14) *Irarum*que omnes *effundit* habenas.
Æn. XII, 499.

AUTRES NOTES

DE LA TRAGÉDIE DE PHÈDRE

(1) Acte Ier, scène 1re. Hippolyte.

J'ignore le destin d'une tête si chère.

Quis desiderio sit pudor, aut modus
Tam cari capitis?

Horatius, lib. I, od. 20.

(2) Acte Ier, scène 1re. Hippolyte :

Tu me contais alors l'histoire de mon père;
Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix,
S'échauffait aux récits de ses nobles exploits,
Quand tu me dépeignais ce héros intrépide,
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés, et les brigands punis,
Procuste, Cercyon, et Sciron et Sinis,
Et les os dispersés du géant d'Épidaure,
Et la Crète fumant du sang du Minotaure.

Te, maxime Theseu,
Mirata est Marathon Cretæi sanguine tauri;
Quodque suis securus arat Cromyona colonus,
Manus opusque tuum est. Tellus Epidauria per te
Clavigeram vidit Vulcani occumbere prolem;
Vidit et immitem Cephisias ora Procusten;
Cercyonis letum vidit cerealis Eleusin,
Occidit ille Sinis, magnis male viribus usus.
Qui poterat curvare trabes et agebat ab alto
Ad terram latè sparsuras corpora pinus.
Tutus ad Alcathoen, Lelegeia mœnia, limes
Composito Scirone, patet: Sparsique latronis
Terra negat sedem, sedem negat ossibus unda.

Ovidius, *Metam.*, lib. VII, v. 433.

(3) Acte Ier, scène 3. Phèdre :

O haine de Vénus! o fatale colère!
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

Stirpe ne perosa solis invisi Venus!

Seneca, *Hippolytus*, actus I, scena 2.

(4) Acte Ier, scène 3. Phèdre :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.

Ut vidi, ut perii ! ut me malus abstulit error.

VIRGILIUS.

(5) Acte Ier, scène 3. PHÈDRE :

Je lui bâtis un temple et pris soin de l'orner.
De victimes, moi-même, à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée,
D'un incurable amour remèdes impuissants.

Instauratque diem donis, pecudumque reclusis
Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.
Heu vatum ignaræ mentes ! quid vota furentem,
Quid delubra juvant?

Æn. lib. IV, v. 63 à 66.

(6) Acte Ier, scène 3. PHÈDRE :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

In me tota ruens Venus.

HORATIUS, lib. I, od. 19.

(7) Acte II, scène 1re. ISMÈNE :

Mais il n'a pu sortir de ce triste séjour
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

Ripam irremeabilis undæ.

VIRGILIUS.

(8) Acte II, scène 5. Phèdre :

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur; puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un Dieu vous le renvoie.

Reditusque nullos metuo, non unquàm ampliùs
Convexa tetigit supera, qui mersus semel
Adiit silentem nocte perpetuâ domum.

Hippolytus, actus I, scena 2.

(9) Acte II, scène 5. Phèdre :

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

. . . . Strepidumque Acherontis avari.

Georg. lib. II, 492.

(10) Acte II, scène 5. Hippolyte :

Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux,
Toujours de son amour votre âme est embrasée.

Amore nempè Thesæi casto furis.

Seneca, *Hippolytus*, actus I, scena 2.

(11) Acte III, scène 1re. Œnone :

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai pas préférer de rivale.

NUTRIX.

Genus omne profugit.

PHEDRA.

Pellicis careo metu.

Hippolytus, actus, I, scena 2.

(12) Acte III, scène 3. Phèdre :

Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?

Usque adeò ne mori miserum est?

Æn. XII, 646.

(13) Acte III, scène 3. Œnone :

Vous le craignez : osez l'accuser la première
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.

Regeramus ipsi crimen, atque ultrò impiam
Venerem arguamus. Scelere velandum est scelus.

Seneca, *Hippolytus,* actus II, scena 3.

(14) Acte III, scène 3. Œnone :

Qui vous démentira? tout parle contre lui.

Ausæ priores simus, an passæ nefas,
Secreta cum sit culpa, quis testis sciet?

Seneca, *Hippolytus,* actus II, scena 3.

(15) Acte V, scène 6. Théramène :

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.

. . . . Cumulusque immanis aquarum
In montis speciem curvari.

Ovidius, *Metamorph.*, lib. XV.

(16) Acte V, scène 6. Théramène :

L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Corniger hinc taurus nuptis repellitus undis,
Pectoribusque tenus molles erectus in auras,
Naribus et patulo partem maris evomit ore.

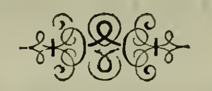
Ovidius, *Metamorph.*, lib. XV.

(17) Acte V, scène 6. Théramène :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

. . . . Refluitque exterritus amnis.

Æn. lib. VIII, v. 240.



ATHALIE

ATHALIE

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE V.

ATHALIE.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit!

Ma mère Jezabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, » m'a-t-elle dit, « fille digne de moi,
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille ! »

ATHALIA

ACTUS SECONDUS

SCENA V.

ATHALIA.

Horrida nox magnâ terras involverat umbrâ (1) !

Visa mihi antè oculos (2) regali splendida cultu
Jesabel, incessit qualis moritura : parenti
Grande supercilium, tantisque superbia nondùm
Fracta malis ; mentito etiam fulgebat honore
Quo vultum marcentem annis ornare solebat,
Annorum reparans nunquàm reparabile damnum.
« Væ tibi ! nata, pave, o soboles me digna parente,
Te quoque, te Deus Isacidum implacabilis urget.
Heu ! devota cadis crudeli victima dextræ !
Væ tibi, nata ! »

En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser!

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu!

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein enfonçait tout entier.

De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.

Ciet tales dum pectore questus,
Ad nostras, thalamo acclinis, delabitur ulnas;
Ipsa enitebar (3) collo dare brachia circum (4)!

Mater abest : laceræ carnes, miserabile visu (5)!
Ossa luto et turpi sanie fædata supersunt,
Deformesque artus et adhuc spirantia membra
Immundo, fera turba, canesque dente vorabant.

ABNER.

Proh Deus!

ATHALIA.

Hæc inter, niveo velatus amictu.
Qualem ritè gerit Judæâ è gente sacerdos
Conspicitur puer, egregio spectabilis ore (6)
Hoc visu recreati animi, pulsique timores.
Ast ubi, paulatìm sedato corde, modestam (7)
Mirabar pueri frontem, vultusque decoros,
Attonito, nil tale timens, sub pectore sensi,
Fraude malâ, totum quem perfidus abdidit, ensem (8).

Tot rerum aggestam vario discrimine molem
Creditis absurdi forsan ludibria casûs.

Moi-même, quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.

Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant, toujours tout prêt à me percer.

Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie

Et chercher le repos au pied de ses autels.

Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.

Pontife de Baal, excuse ma faiblesse.
J'entre, le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.

Me quoque femineos puduit sensisse timores,
Et me nocturno delusam errore putavi.

Sed vigilem exagitans animum, semperque recursans
Bis eadem, in sommis, lymphatæ occurrit imago (9).
Bis tristes vidêre oculi, stupuêre videndo
Districto puerum hoc pectus mucrone petentem.

Denique, portentis lassata sequacibus, aras
Quærebam Baalis, capite ut depellere ferrum

Atque animi tantos vellet componere fluctus (10).

Quo non cæcus agit mortalia pectora terror (11)!
Isacidum templi vetitum conscendere limen,
Ignotique Dei cæcos placare furores,
Fert animus : surgit menti fiducia nostris
Posse Deum, quicumque fuat, mansuescere donis.

Ingredior, parce, o Baalis venerande minister.
Turba fugit, pendent sacra interrupta, sacerdos (12)
Terribilis, vultuque minax, occurrit eunti,
Voce tonans. Simul, ô dictu mirabile monstrum (13)!
Fatalem (14) vidi puerum, feralia qualem
Obtulerant trepidæ minitantem somnia menti.

Je l'ai vu. Son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux et tous ses traits enfin!

C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre.
Mais bientôt à mes yeux on l'a fait disparaître.

Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.



Sic oculos, sic ille gradus, sic ora ferebat (15),
Linea sic talos stola descendebat ad imos.

Ipse aderat : vidi, agnovi. Comes additus ibat
Pontifici; nostro sed mox submotus ab ore est.

Hæc sunt sollicitam quæ me portenta morantur,
Et quæ consiliis volui perpendere vestris.



NOTES LATINES

(1) . . . . . Ruit Oceano *nox*,
*Involvens umbrâ magnâ terram*que, polumque.
Æn. II, 250 et 251.

(2) *Visa mihi antè oculos* et nota major imago.
Æn. I, 773.

(3) Ter conatus ibi *collo dare brachia circùm.*
Æn. II, 792.

(4) Ter conatus ibi *collo dare brachia circùm.*
Æn. VI, 700.

(5) . . . . *Miserabile visu.*
Æn. I, 115.

(6) . . . . Tantum *egregio* decus enitet *ore.*
Æn. IV, 150.

(7) *Sedato* respondit *corde* Latinus.
Æn. XII, 13.

(8) . . . Lateri capulo tenùs *abdidit ensem.*
Æn. II, 553.

(9) *In somnis* inhumati *venit imago*
Conjugis.
Æn. I, 353.

(10) . . . Motos præstat *componere fluctus.*
Æn. I, 135.

(11) . . . Quid *non mortalia pectora* cogis,
Auri sacra fames!
Æn. III, 56 et 57.

(12) *Pendent opera interrupta,* minæque
Murorum ingentes.
Æn. IV, 88 et 89.

(13) . . . . . Visu miserabile monstrum.
Æn. X, 637.

(14) *Fatalem* Æneam.
Æn. XI, 232.

(15) *Sic oculos, sic ille* manus, *sic ora ferebat.*
Æn. III, 490.

AUTRES NOTES

(1) Athalie : Acte 1er, scène 1re :

Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques.

Et non ingentem foribus domus alta superbis,
Manè salutantum totis vomit ædibus undam.

Georg. lib. II.

(2)

N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

.... Miserere domûs labentis; et istam,
Oro, si quis adhùc precibus locus, exue mentem.

Æn. lib. IV, 318 et 319.

(3)

Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue ;
Il affecte pour vous une fausse douceur.

Pessimum inimicorum genus laudantes.

Tacitus.

(4)

Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

Regina..... ut primum albescere lucem
Vidit.

Æn. lib. IV, 586 et 587.

(5) Acte II, scène 9 :

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature.

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber,
Multi illum pueri, multæ optavêre puellæ.

Catullus, *Carmen nuptiale.*

(6) Acte III, scène 3 :

Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la thiare et marchai son égal...

Ast ego quæ Divum incedo regina, Jovisque
Et soror et conjux.

Æn. lib. I, v. 50 et 51.

(7) Acte, V, scène 5 :

Je devrais, sur l'autel, où ta main sacrifie,
Te... mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.

Il était impossible d'imiter d'une manière plus heureuse et plus naturelle le *quos ego* de Virgile.

GEOFFROI.



JUGEMENT DE M. DE LAMARTINE

SUR LA TRAGÉDIE D'ATHALIE

Quant à Athalie, c'est Racine tout entier.

Il revivra éternellement dans cette œuvre, qui le place non-seulement au rang des poëtes, mais au rang des prophètes bibliques.

Il n'y a point de parallèle possible entre Athalie et aucun des drames antiques ou modernes d'aucun théâtre profane.

Sophocle, Euripide, Sénèque, Gœthe, Schiller, Shakespeare, cèdent à jamais la première place à cette œuvre.

Pourquoi? c'est que leurs tragédies ne sont que des œuvres d'art, et que celle de Racine est une inspiration de foi.

Ils sont des poëtes profanes ; Racine ici est un poëte sacré.

Racine, pour qui Athalie fut un acte de foi plus qu'une œuvre d'art, n'est pas seulement arrivé à la beauté, ce ravissement de l'intelligence, mais à la sainteté, ce ravissement de l'âme.

Glorifions-nous donc à jamais d'être d'une nation qui a produit Racine et de parler une langue où l'on a pu écrire Athalie.



RÉSUMÉ

Je dois dire que la pensée de traduire les tragédies de Racine en vers latins avec des expressions puisées en grand nombre dans Virgile appartient bien à l'auteur de cette traduction, mais que la ressemblance du style de Virgile au style de Racine a été remarquée mille fois peut-être, et qu'entre autres, l'abbé Geoffroi a exprimé, dans des termes à peu près pareils, l'idée même sur laquelle est fondée cette union des deux styles.

Voici l'éloge de Racine par Geoffroi :

Racine est l'homme le plus extraordinaire qui ait paru dans la littérature française, par la souplesse de son esprit, la variété de ses talents, et par le génie le plus heureux dont jamais aucun homme ait été doué. Génie remarquable par sa perfectibilité, marquant tous ses pas dans la carrière par des progrès

nouveaux, et si naturellement porté à se perfectionner qu'on serait presque tenté de croire que, s'il n'eût point interrompu ses travaux, il eût pu aller encore plus loin qu'Athalie.

Ce qu'il faut admirer ensuite, c'est la prodigieuse facilité de ce génie, qui se plie avec grâce à tous les genres, à tous les tons, à tous les styles, et qui sait se proportionner à l'âge, au sexe, au rang, au caractère, à la situation de tous les personnages qu'il fait parler; supérieur en cela à tous nos poëtes, à Corneille lui-même.

Il n'est pas moins unique par cette heureuse alliance du génie avec le goût, du délire poétique avec la raison la plus sévère, alliance si rare, qui ne s'était encore rencontrée au même degré que dans Virgile, et qui établit une merveilleuse conformité de goût et de style entre ces deux écrivains.

Racine est notre Virgile, quoiqu'il ait écrit dans un genre bien différent; et si Virgile fût né de nos jours, il serait notre Racine.

Paris, typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

